

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

[Les] voyages de Cyrus [Document électronique] : avec un discours sur la  
mythologie / par M. Ramsay

A MONSEIGNEUR LE DUC DE SULLY

p1

*monseigneur,  
le dessein de cet ouvrage est de peindre tous les  
caracteres d' une vertu simple et aimable, d' une  
ame délicate et noble,*

p11

*d' un esprit juste qui saisit les grandes verités  
par goût et par sentiment. Un tel ouvrage vous  
appartient de droit, et mon coeur devoit cet  
hommage à l' amitié dont vous m' honorez : c' est par  
elle que je jouis de cette paix, de cette liberté,  
et de ce doux loisir si propre et si nécessaire  
pour les productions de l' esprit. Daignez agréer  
cette marque de ma vive reconnoissance, et du  
profond respect avec lequel je suis,  
monseigneur,  
votre très-humble et très-obéissant  
serviteur. Ramsay.*

PREFACE

p111

Xénophon ne parle point dans sa cyropédie, de tout  
ce qui est arrivé à Cyrus depuis sa seizième

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

jusqu' à sa quarantième année. J' ai profité du silence de l' antiquité sur la jeunesse de ce prince pour le faire voyager, et le récit de ses voyages me fournit une occasion de peindre la *religion* , les *moeurs* , et la *politique*

p1V

de tous les pays où il passe ; aussi-bien que les principales *révolutions* qui arriverent de son temps en égypte, en Grece, à Tyr, et à Babylone. On verra par le discours qui est à la fin de cet ouvrage, que je n' ai rien attribué aux anciens sur la religion qui ne soit autorisé par des passages très-formels, non seulement de leurs poètes, mais encore de leurs philosophes. Je me suis écarté le moins que j' ai pû de la chronologie

pV

la plus exacte. M Freret membre de l' académie des inscriptions, m' a écrit une lettre, où il traite cette matiere avec une précision et une clarté ausquelles je n' aurois pû atteindre facilement. On trouvera cette lettre dans le second volume. La seule liberté que je me suis permise, est de jeter dans mes épisodes historiques des situations, et des caracteres, pour rendre ma narration plus instructive et plus interessante. à l' égard du stile, j' ai voulu

p1

imiter l' historien plutôt que le poète ; je me sens incapable de répandre dans un ouvrage les beautés de la poésie grecque et latine : tout effort de cette espece seroit inutile, et même téméraire, après l' auteur du telemaque.

LIVRE 1

Les assyriens avoient étendu pendant plusieurs siècles leur domination sur toute l' Asie : leur empire fut enfin détruit par la mort de Sardanapale. Arbace gouverneur

p2

de la Medie se ligu avec Belesis gouverneur de Babylone, pour détrôner ce monarque effeminé : ils l'assiégerent dans sa capitale, l'obligerent à se brûler dans son palais, et partagerent ensuite ses états. Arbace eut la Medie, et toutes ses dependances ; Belesis la Chaldée, et tous les pays voisins. Ninus heritier de l'ancien empire, continua de régner à Ninive. On vit ainsi s'élever des débris de la puissance des assyriens, trois monarchies fameuses, dont les rois s'établirent à *Ninive* , à *Ecbatane* , et à *Babylone* .

p3

Les successeurs d'Arbace firent bien-tôt des progrès considérables, et rendirent tributaires plusieurs peuples voisins, entre-autres ceux de la Perside. Telle étoit la situation de l'Asie à la naissance de Cyrus. Son pere Cambise étoit roy des Perses. Mandane sa mere étoit fille d'Astyage empereur des Medes.

Il fut élevé dès sa tendre jeunesse suivant les usages de l'ancienne Perse. On y accoutumoit les jeunes gens à une vie dure ; la chasse et la guerre faisoient leur unique occupation : mais se fiant trop à leur courage naturel, ils négligeoient l'art et la discipline militaire.

Les perses étoient encore grossiers, mais vertueux : ils n'avoient

p4

point les connoissances qui polissent les moeurs et l'esprit ; mais ils possedoient la science sublime de se contenter de la simple nature, de mépriser la mort pour l'amour de la patrie, et de fuir tous les plaisirs qui énervent l'ame, en amollissant les corps. On élevoit les jeunes gens dans des écoles publiques, où ils étoient accoutumés de bonne heure à la connoissance des loix, à prononcer des jugemens, et à se rendre mutuellement justice. On découvroit ainsi dès la plus tendre jeunesse, leur pénétration, leurs sentimens, et leur capacité pour les emplois.

Les principales vertus qu'on avoit soin de leur inspirer étoient

p5

*la vérité et la bonté, la sobriété et l'obéissance*. Par les deux premières on ressemble aux dieux ; et l'on conserve l'ordre par les deux dernières.

Le dessein des loix dans l'ancienne Perse étoit moins de punir les crimes, que de prévenir la corruption du coeur. C'est pour cette raison qu'on y punissoit un vice contre lequel il n'y a point d'action en justice chez les autres peuples : c'est l'ingratitude ; et l'on y regardoit comme ennemi de la société, tout homme capable d'oublier un bienfait. Cyrus avoit été élevé selon ces sages maximes. On ne pouvoit le tenir dans l'ignorance de son rang ; mais on le traitoit avec la même

p6

sévérité que s'il n'avoit pas dû regner un jour. Il apprenoit ainsi à bien obéir, pour sçavoir bien commander dans la suite.

à l'âge de quatorze ans Astyage eut envie de le voir. Mandane ne pouvoit désobéir aux ordres de son pere ; mais elle étoit inconsolable de mener son fils à la cour d'Ecbatane.

Pendant l'espace de trois cens ans la valeur des rois de Médie avoit augmenté leurs conquêtes. Les conquêtes avoient engendré le luxe, et ce luxe est toujours l'avant-coureur de la chute des empires.

*valeur, conquêtes, luxe, anarchie*, voilà le cercle fatal, et les différens périodes de la vie politique de presque tous les états. La

p7

cour d'Ecbatane étoit alors éclatante ; mais cet éclat n'avoit rien de solide.

Les jours s'y passoient dans la mollesse ou dans la flatterie ; la vraie gloire, l'exacte probité, le sévère honneur n'y étoient plus estimés ; les connoissances solides y étoient regardées comme contraires à la délicatesse du goût ; le frivole agréable, les pensées fines, les saillies vives, étoient le seul genre d'esprit qu'on y admiroit. On ne vouloit plus dans les ouvrages que les fictions amusantes, et une succession perpétuelle d'événemens, qui surprennent par leur variété, sans éclairer l'esprit, et sans élever le coeur.

L' amour étoit sans délicatesse ;

p8

l' aveugle plaisir en faisoit l' unique attrait : les femmes se croyoient méprisées, lorsqu' on ne cherchoit pas à les séduire. Ce qui contribuoit à augmenter cette corruption d' esprit, de moeurs et de sentimens, étoit la doctrine nouvelle répandue par les mages, que le plaisir est le seul ressort du coeur humain. Comme chacun mettoit son plaisir où il vouloit, cette maxime autorisoit les vertus ou les vices, selon le goût, le caprice ou le temperament de ceux qui l' adoptoient. Ce dérèglement n' étoit pourtant pas universel, comme il le devint depuis sous le regne d' Artaxerxe et de Darius Codomane. La corruption commence d' abord

p9

par la cour, et s' étend peu-à-peu dans tout le reste de l' état. La discipline militaire fleurissoit encore dans la Medie : il y avoit dans les provinces plusieurs gens de guerre, qui n' ayant point été corrompus par l' air empesté d' Ecbatane, avoient conservé toutes les vertus du regne de Dejoce et de Phraorte. Mandane sentoit tous les dangers ausquels elle exposoit le jeune Cyrus, en le menant à une cour dont les moeurs étoient si différentes de celles de Perse ; mais la volonté de Cambyse, et les ordres d' Astyage l' obligerent enfin malgré elle d' entreprendre ce voyage. Elle partit accompagnée d' une escorte de la jeune noblesse persienne,

p10

commandée par Hystaspe, à qui l' on avoit confié l' éducation de Cyrus. Elle étoit dans un char avec son fils. C' est la premiere fois qu' il se vit distingué de ses compagnons. Mandane avoit une vertu rare, l' esprit orné, et un génie fort au-dessus de son sexe. Pendant le voyage elle étoit occupée d' inspirer à Cyrus le goût et l' amour de la vertu par le récit des fables, selon l' usage des orientaux. Les idées abstraites ne frappent pas les jeunes esprits, ils ont besoin d' images agréables ; ils ne peuvent pas comparer, ils

ne savent que sentir : il faut tout peindre pour  
leur rendre la vérité aimable.  
Mandane avoit remarqué que

p11

Cyrus étoit souvent trop occupé de lui-même, et  
qu' il donnoit des marques d' une vanité naissante,  
qui pourroit obscurcir un jour ses grandes  
qualités. Elle tâcha de lui faire sentir la  
difformité de ce vice, en lui racontant la fable de  
Sozare prince de l' ancien empire d' Assyrie. Cette  
fable ressemble à celle du Narcisse des grecs qui  
périt par le fol amour de lui-même. C' est ainsi que  
les dieux punissent ; ils ne font que nous  
abandonner à nos passions ; nous voilà malheureux.  
Elle lui peignit ensuite la beauté de ces vertus  
nobles, qui conduisent à l' heroisme par le généreux  
oubli de soi-même. Elle lui raconta la fable  
d' Hermès Premier.

p12

C' étoit un enfant divin, qui étoit beau sans le  
sçavoir, qui avoit de l' esprit sans le croire, et  
qui ne connoissoit point sa propre vertu,  
parcequ' il ignoroit qu' il y eût des vices.  
C' est ainsi que Mandane instruisoit son fils  
pendant le voyage. Une fable en faisoit naître une  
autre. Les questions du prince fournissoient à la  
reine, une nouvelle matiere pour l' entretenir, et  
pour lui apprendre le sens des fictions égyptiennes  
dont le goût s' étoit répandu dans l' orient, depuis  
les conquêtes de Sesostris.  
En passant près d' une montagne consacrée au grand  
*Oromaze* ,

p13

Mandane y fit arrêter son char, et s' approcha du  
lieu sacré. C' étoit le jour d' une fête solemnelle.  
Le pontife préparoit déjà la victime couronnée ; il  
fut tout d' un coup saisi de l' esprit divin, il  
interrompit le silence, et s' écria avec transport :  
*je vois un jeune laurier qui s' élève ; il étendra  
bien-tôt ses branches sur tout l' orient ; les  
peuples viendront en foule s' assembler sous son  
ombre.* dans le même instant une étincelle de feu

se détache du bucher, et vient voltiger autour de la tête de Cyrus. Mandane fit de profondes réflexions sur cet événement. Après qu' elle fut remontée dans son char, elle dit à son fils : les dieux envoient quelquefois des augures

p14

pour animer les grands courages ; ce sont des présages de ce qui peut arriver, et nullement des prédictions certaines d' un avenir qui dépendra toujours de votre vertu.

Cependant ils arriverent sur les frontieres de la Medie. Astyage vint au-devant d' eux avec toute sa cour. C' étoit un prince aimable, doux, et bienfaisant : mais sa bonté naturelle le rendoit souvent trop facile, et son penchant pour le plaisir avoit jetté les medes dans le goût du luxe et de la mollesse.

En arrivant à la cour d' Ecbatane, Cyrus donna bien-tôt des marques d' un esprit, et d' une raison fort au-dessus de son âge. Astyage lui fit plusieurs questions sur les

p15

moeurs des perses, sur leurs loix, sur leur maniere d' élever les jeunes gens. Il fut frappé d' étonnement en entendant les réponses vives et nobles de son petit-fils. Toute la cour admiroit Cyrus. Les louanges universelles l' enyvrent peu-à-peu ; une secrette présomption se glisse dans son coeur ; il parle un peu trop, et n' écoute pas assez les autres ; il décide avec un air de suffisance ; il paroît trop aimer l' esprit.

Pour remedier à ce défaut, Mandane le dépeignoit à lui-même par des traits d' histoire, en continuant toujours son éducation sur le même plan qu' elle l' avoit commencée. Elle lui raconta ainsi l' histoire de Logis, et de Sigée.

Mon fils, *lui dit-elle*, c' étoit

p16

autrefois l' usage à Thèbes dans la Béotie d' élever sur le trône, après la mort du roy, celui de ses enfans qui avoit le plus d' esprit. Quand un prince



a de l' esprit, il peut choisir les gens les plus habiles, employer les hommes selon leurs talens, et gouverner ceux qui gouvernent sous lui ; c' est le grand secret de l' art de regner.

Parmi les enfans du roy, il y en avoit deux qui marquoient un génie supérieur. Le plus âgé parloit beaucoup ; le plus jeune parloit peu. Le prince éloquent nommé *Logis* , se fit admirer par la beauté de son esprit. Le prince taciturne nommé *Sigée* , se fit aimer par la bonté de son coeur. Le premier faisoit sentir

p17

même en le cachant, qu' il ne parloit que pour briller ; le second écoutoit volontiers, et regardoit la conversation comme un commerce où chacun doit mettre du sien. L' un rendoit agréables les affaires les plus épineuses, par les traits vifs et brillans qu' il y mêloit ; l' autre répandoit de la lumiere sur les matieres les plus obscures, en réduisant chaque chose à des principes simples. *Logis* mysterieux sans être secret, aimoit la politique qui est pleine de stratagêmes et d' artifices ; *Sigée* impénétrable sans être faux, surmontoit tous les obstacles par sa prudence et par son courage, en suivant toujours les vûes les plus justes et les plus nobles.

p18

Le peuple s' assembla après la mort du roy, pour lui choisir un successeur. Douze vieillards présiderent pour corriger le jugement de la multitude, qui se laisse presque toujours entraîner par les préjugés, par les apparences, ou par les passions. Le prince éloquent fit une belle, mais longue harangue, où il exposa tous les devoirs de la royauté pour insinuer que les connoissant, il sçauroit les remplir ; le prince *Sigée* montra en peu de mots les écueils du pouvoir souverain, et avoua qu' il ne desiroit point de s' y exposer. Ce n' est pas, *ajouta-t-il*, que je fuye les travaux ni les dangers, mais je crains de n' avoir pas tous les talens nécessaires pour vous bien gouverner.

p19

Les vieillards décidèrent en faveur de Sigée ; mais les jeunes gens et les esprits superficiels se rangerent du côté de l' aîné, et formerent peu-à-peu une révolte, sous prétexte qu' on avoit fait injustice à Logis. On leva des troupes de part et d' autre. Sigée vouloit ceder ses droits à son frere, pour empêcher que la patrie ne fût inondée du sang de ses citoyens ; mais son armée refusa d' y consentir.

Les chefs de l' un et de l' autre parti, voyant les malheurs dont l' état alloit être accablé, proposerent l' expédient de laisser regner les deux freres, chacun une année tour à tour. Cette forme de gouvernement est pleine d' inconveniens ; mais elle fut préférée à la

p20

guerre civile, le plus grand de tous les maux. Les deux freres applaudirent à cette proposition de paix, et Logis monta sur le trône. Il changea en peu de temps toutes les loix antiques du royaume. Il écouta tous les projets nouveaux. Il suffisoit d' avoir l' esprit vif pour être élevé aux premieres charges. Ce qui paroissoit excellent dans la speculation, ne pouvoit s' executer qu' avec trouble et confusion. Ses ministres sans expérience ne sçavoient pas que tous les changemens précipités, quelque utiles qu' ils paroissent, sont toujours dangereux. Les nations voisines profiterent de ce gouvernement tumultueux,

p21

pour envahir l' état. Sans la sagesse et la valeur de Sigée, tout étoit perdu, et le peuple alloit subir un joug étranger. L' année du gouvernement de son frere étant finie, il monta sur le trône. Il sçut gagner la confiance et l' amitié de ses peuples. Il rétablit les anciennes loix, et chassa les ennemis plus encore par sa prudence que par ses victoires.

Depuis ce temps, Sigée regna seul ; et il fut décidé dans le conseil suprême des vieillards, que le roy qu' on choisiroit à l' avenir, ne seroit pas celui qui montreroit le plus d' esprit par ses discours, mais le plus de sagesse par sa conduite. Ce n' est pas, *dirent-ils*, celui qui est

fertile en expédiens, en stratagèmes

p22

et en ressources, qui gouverne le mieux ; mais celui qui a un discernement juste pour choisir toujours le meilleur, pour le saisir avec une vûe ferme, et pour le suivre avec courage.

Cyrus avouoit ordinairement ses fautes, sans chercher à les excuser : il écouta cette histoire avec docilité ; il comprit le dessein de Mandane, en la lui racontant, et résolut de se corriger. Cependant il donna bien-tôt une marque éclatante de son génie et de son courage. à peine avoit-il atteint l' âge de seize ans, lorsque Merodac fils de Nabucodonosor roy d' Assyrie, assembla des troupes, et fit une irruption subite dans la Medie. Il laissa son

p23

infanterie sur les frontieres, et marcha lui-même avec douze mille hommes de cavalerie vers les premieres places des medes, où il campa. De-là il envoyoit chaque jour des détachemens pour ravager le pays.

Astyage fut averti que les ennemis étoient entrés dans ses états. Après avoir donné les ordres nécessaires pour rassembler son armée, il partit avec Cyaxare son fils et le jeune Cyrus suivi de toutes les troupes qu' il put ramasser à la hâte, au nombre de huit mille chevaux.

Lorsqu' il fut arrivé près de ses frontieres, il campa sur une hauteur d' où l' on voyoit toute la plaine que Merodac désoloit par ses

p24

détachemens. Astyage ordonna à deux généraux d' aller à la découverte de l' ennemi. Cyrus lui demanda la permission de les accompagner, pour s' instruire de la situation du pays, des postes avantageux, et des forces du prince d' Assyrie. Après avoir fait ses observations, il revint, et fit un rapport exact de ce qu' il avoit vû.

Le lendemain Astyage assemble un conseil de guerre pour délibérer sur les mouvemens qu' il devoit faire.

Les généraux craignant quelque piège de la part de Merodac, s'ils sortoient de leur camp, conseillent de suspendre toute action, jusqu'à l'arrivée des nouvelles troupes. Cyrus impatient de combattre, écoute leurs

p25

délibérations avec peine ; il garde néanmoins un profond silence, par respect pour l'empereur, et pour tant de chefs expérimentés ; mais Astyage lui ordonne de parler.

Il se lève alors au milieu de l'assemblée, et dit avec un air plein de noblesse et de modestie : j'ai remarqué hier un grand bois sur la droite du camp de Merodac ; je viens de le faire reconnoître ; l'ennemi a négligé ce poste ; on peut s'en emparer, en faisant couler un détachement de cavalerie par ce vallon qui est à notre gauche : je m'y transporterai avec Hystaspe, si l'empereur l'approuve.

Il se tut, rougit, et craignit d'avoir trop parlé. Tous admirèrent son génie pour la guerre dans un

p26

âge si tendre : Astyage surpris de la justesse et de la vivacité de son esprit, commanda qu'on suivît son conseil, et qu'on se préparât à combattre.

Cyaxare marche droit aux ennemis, pendant que Cyrus accompagné d'Hystaspe défile avec un gros de cavalerie, sans être découvert, et s'embusque derrière le bois.

Le prince des mède attaque les assyriens dispersés dans la plaine ; Merodac sort de son camp pour les soutenir ; Astyage avance avec le reste de ses troupes, tandis que Cyrus sort de son embuscade, et fond sur les ennemis. Il anime les mède par sa voix, tous le suivent avec ardeur ; il se couvre de son bouclier, et s'enfonce dans le plus épais

p27

des escadrons. Il répand par-tout la terreur et le carnage. Les assyriens se voyant attaqués de toutes parts, prennent l'épouvante, et s'enfuient en désordre.

Après le combat, Cyrus s'attendrit, en voyant la campagne couverte de morts. Il eut le même soin des assyriens blessés que des medes. Il donna tous les ordres nécessaires pour leur guérison. *ils sont hommes comme nous*, disoit-il ; *ils ne sont plus ennemis, si-tôt qu'ils sont vaincus*.  
l'empereur ayant pris ses précautions pour empêcher de semblables irruptions à l'avenir, retourna à Ecbatane. Peu après Mandane fut obligée de quitter la Medie pour se rendre auprès de Cambyse,

p28

et voulut ramener son fils avec elle ; mais Astyage s'y opposa : pourquoi, *lui dit-il*, voulez-vous me priver du plaisir de voir Cyrus ? Il sera le soutien de ma vieillesse ; il s'instruira ici dans la discipline militaire qui n'est pas encore connue en Perse. Je vous conjure par la tendresse que je vous ai toujours marquée, de ne me pas refuser cette consolation.  
Mandane ne put y consentir qu'avec un regret infini. Elle craignoit d'abandonner son fils au milieu d'une cour où regnoit la volupté. S'étant trouvée seule avec Cyrus, elle lui dit : Astyage veut, *mon fils*, que je vous laisse auprès de lui ; c'est avec peine que je me sépare de vous : je crains qu'on n'altère

p29

ici la pureté de vos moeurs. Je crains que les folles passions ne vous enyvrent ; elles ne vous paroîtront d'abord que des amusemens, des complaisances pour les usages reçûs, et des libertés qu'il faut se permettre pour plaire ; peu-à-peu la vertu pourra vous paroître trop sévère, ennemie du plaisir et de la société, contraire à la nature, parcequ'elle combattra vos goûts : enfin vous ne la regarderez peut-être que comme une simple bienséance, un fantôme politique, un préjugé populaire dont on doit s'affranchir, quand on peut satisfaire en secret à ses passions. Vous iriez ainsi de degré en degré, jusqu'à ce que votre esprit aveuglé ayant

p30

corrompu votre coeur, vous précipitât dans tous les crimes.

Laissez-moi Hystaspe, *reprit Cyrus* ; il me fera éviter tous ces écueils. Une longue habitude m' a accoutumé à lui ouvrir mon coeur ; il est non seulement mon conseil, mais le confident de mes faiblesses.

Hystaspe étoit un capitaine expérimenté ; il avoit servi plusieurs années sous Astyage dans les guerres contre les scythes, et contre le roy de Lydie. Il joignoit à la politesse des medes, toutes les vertus des anciens perses ; grand politique, et grand philosophe ; habile, et désintéressé, il étoit parvenu aux premières charges de l' état sans ambition, et les possédoit avec modestie.

p31

Mandane persuadée de la vertu et de la capacité d' Hystaspe, aussi-bien que des avantages que son fils pourroit trouver dans une cour également polie et guerriere, obéit à Astyage avec moins de regret : elle partit bien-tôt après ; Cyrus l' accompagna à plusieurs stades d' Ecbatane : en se quittant, Mandane embrasse son fils avec tendresse : *souvenez-vous*, lui dit-elle, *que votre vertu seule peut me rendre heureuse*. le jeune prince fond en larmes, et ne peut rien répondre ; c' étoit la première fois qu' il avoit été séparé de sa mere : il la suit long-temps des yeux ; il la perd enfin de vûe, et revient à Ecbatane. Jusques ici Cyrus avoit vécu à

p32

la cour d' Astyage, sans se corrompre. Il ne devoit sa sagesse, ni à la presence de Mandane, ni aux conseils d' Hystaspe, ni à sa vertu naturelle, mais à l' amour.

Il y avoit alors à Ecbatane une jeune princesse nommée *Cassandane* , de même sang que Cyrus, et fille de Farnaspe de la race des achemenides. Son pere qui étoit un des principaux satrapes de Perse, l' avoit envoyée à la cour d' Astyage pour y être élevée. Elle avoit toute la politesse de cette cour, sans en avoir les défauts. Son esprit égaloit sa beauté, et sa modestie donnoit des charmes à tous les deux : son imagination étoit vive, mais réglée :

la justesse lui étoit aussi naturelle que les graces.

p33

Sa conversation enjouée, étoit pleine de traits délicats, sans recherche et sans affectation. Elle avoit aimé Cyrus, dès le premier moment qu' elle l' avoit vû ; mais elle avoit si bien caché ses sentimens, que personne ne s' en étoit apperçû. La proximité du sang donnoit à Cyrus occasion de voir souvent Cassandane, et de l' entretenir. Sa conversation formoit les moeurs du jeune prince, et lui donnoit une délicatesse qu' il n' avoit point connue jusques alors.

Il sentit peu-à-peu pour cette princesse, tous les mouvemens d' une passion noble qui rend les heros sensibles, sans amollir leur coeur, et qui fait placer le principal charme

p34

de l' amour dans le plaisir d' aimer. Les préceptes, les maximes, et les leçons gênantes, ne préservent pas toujours des traits empoisonneurs de la volupté. C' est peut-être trop exiger de la jeunesse, que de vouloir qu' elle soit insensible. Il n' y a souvent qu' un amour raisonnable qui garantisse des folles passions.

Cyrus goûtoit dans les entretiens de Cassandane tous les plaisirs de la plus pure amitié, sans oser lui déclarer les sentimens de son coeur ; sa jeunesse et sa modestie, le rendoient timide. Il sentit bien-tôt toutes les inquiétudes, les peines et les allarmes, que causent les passions même les plus innocentes. La beauté de Cassandane lui donna un rival.

p35

Cyaxare devint sensible aux charmes de cette princesse : il étoit à peu près de même âge que Cyrus, mais d' un caractere bien différent ; il avoit de l' esprit et du courage, mais il étoit d' un naturel impétueux et fier, et ne monroit déjà que trop de penchant pour tous les vices ordinaires aux jeunes princes.

Cassandane ne pouvoit aimer que la vertu ; son

coeur avoit fait un choix ; elle craignoit plus que la mort une alliance qui devoit être si flatteuse pour son ambition.

Cyaxare ne connoissoit point les délicatesses de l' amour : la grandeur de son rang augmentoit sa fierté naturelle, et les moeurs des

p36

medes autorisoient sa présomption. Il trouva bien-tôt le moyen de découvrir ses sentimens à Cassandane.

Il s' aperçut de son indifférence, en chercha la cause, et ne fut pas long-temps à la découvrir. Dans tous les divertissemens publics elle paroissoit gaye et libre avec lui ; mais avec Cyrus elle étoit plus réservée. L' attention qu' elle avoit sur elle-même, lui donnoit un air de contrainte, qui ne lui étoit pas naturel. Elle répondoit à toutes les politesses de Cyaxare avec des traits pleins d' esprit ; lorsque Cyrus lui parloit, à peine pouvoit-elle cacher son embarras.

La conduite de Cassandane fut

p37

interpretée bien différemment par Cyrus. Peu instruit encore des secrets de l' amour, il crut qu' elle étoit sensible à la passion de Cyaxare, et que la couronne de ce prince l' éblouissoit.

Il éprouvoit tour à tour l' incertitude et l' esperance, les peines et les plaisirs de la plus vive passion. Son trouble étoit trop grand pour pouvoir être long-temps caché. Hystaspe s' en aperçut ; et sans sçavoir l' objet de l' attachement du prince, il lui dit : depuis quelque temps je vous vois rêveur et distrait ; je crois en pénétrer la raison ; vous aimez, ô Cyrus. On ne peut vaincre l' amour qu' en s' y opposant dès sa naissance. Quand il s' est

p38

rendu maître de notre coeur, les heros même ne peuvent s' en délivrer qu' après avoir éprouvé les plus affreux malheurs. Nous en avons un exemple dans l' histoire d' un de vos ancêtres.



Du temps de Cyaxare fils de Phraorte, une guerre sanglante s' alluma entre les saques et les medes. Les armées de Cyaxare étoient commandées par Stryangée son gendre, le prince le plus brave, et le plus accompli de tout l' orient. Il avoit épousé Rhetée

p39

fille de l' empereur, qui étoit belle, spirituelle, et aimable. Ils s' aimoient avec une passion mutuelle, que rien n' avoit troublé ni diminué jusques alors.

Zarine reine des saques se mit elle-même à la tête de ses troupes. Elle unissoit tous les charmes du sexe, avec les vertus heroïques ; ayant été élevée à la cour des medes, elle avoit contracté dès son enfance une amitié étroite avec Rhetée.

Pendant deux années entieres les avantages furent égaux dans les deux armées. On fit souvent des trêves pour traiter de la paix, et dans ces intervalles Zarine et Stryangée se voyoient. Les grandes qualités qu' ils se reconnurent, produisirent

p40

d' abord l' estime, et par cette estime l' amour s' insinua bien-tôt dans le coeur du prince. Il ne cherchoit plus à finir la guerre dans la crainte d' être séparé de Zarine ; mais il faisoit souvent des trêves où l' amour avoit plus de part que la politique.

Les ordres de l' empereur arriverent enfin de livrer une bataille décisive. Pendant la chaleur de l' action les deux chefs se rencontrerent dans la mêlée. Stryangée voulut d' abord éviter Zarine ; mais la reine des saques encore insensible, l' attaque, et l' oblige à se défendre en lui criant : *épargnons le sang de nos sujets ; c' est à nous deux à terminer la guerre.*

l' amour et la gloire animoient

p41

tour à tour le jeune heros ; il craignoit également de vaincre et d' être vaincu. En ménageant la vie de Zarine, il expose souvent la sienne ; il trouve

enfin le moyen de remporter la victoire ; il lance son javelot avec art, le cheval de la reine en est percé, et l'entraîne dans sa chute. Stryangée vole à son secours, et ne veut d'autre fruit de sa victoire que le plaisir de sauver une ennemie qu'il adore. Il lui offre la paix avec toutes sortes d'avantages, lui conserve ses états, et jure au nom de l'empereur une alliance éternelle à la tête des deux armées. Il lui demanda ensuite permission de la suivre jusques dans sa capitale. Elle y consentit ; mais ils

p42

agissoient l'un et l'autre par des motifs bien différens. Zarine n'étoit occupée que du soin de marquer sa reconnaissance à Stryangée ; Stryangée ne cherchoit qu'une occasion de découvrir son amour à Zarine ; ils monterent dans le même char, et furent conduits en pompe à Roxanace. Plusieurs jours se passerent dans les festins et les réjouissances ; peu-à-peu l'estime de Zarine se changea en tendresse, sans qu'elle s'en aperçût. Elle faisoit souvent éclater ses sentimens, parcequ'elle n'en connoissoit pas encore la source : elle goutoit le charme secret d'une passion naissante, et craignoit de démêler ses propres mouvemens : elle reconnut enfin que l'amour y

p43

avoit trop de part. Elle rougit de sa foiblesse, et résolut de la surmonter ; elle pressa le départ de Stryangée ; mais le jeune mede ne pouvoit plus quitter Roxanace. Il oublie la gloire : il ne se souvient plus de sa tendresse pour Rhetée : il s'abandonne tout entier à son aveugle passion : il soupire, il se plaint, il ne se possède plus, et découvre enfin son amour à Zarine dans les termes les plus vifs et les plus passionnés. La reine des saques ne cherche point à cacher sa sensibilité : elle répond avec une noble franchise, sans affecter ni les vains détours, ni les faux mysteres. Je vous dois la vie et la couronne ; ma tendresse égale ma reconnaissance :

p44

mais je mourrai plutôt que de trahir ma vertu, ni de souffrir la moindre tache à votre gloire. Songez, cher Stryangée, que vous êtes l' époux de Rhetée que j' aime ; l' honneur et l' amitié m' obligent également à sacrifier une passion qui feroit ma honte et son malheur.

En prononçant ces paroles, elle se retire. Le prince demeure honteux et désespéré : il s' enferme dans son appartement : il éprouve tour à tour tous les mouvemens opposés d' une ame heroïque combattue, surmontée, tyrannisée par une passion violente. Tantôt il est jaloux de la gloire de Zarine, et la veut imiter ; tantôt le cruel amour se joue de ses

p45

résolutions, et même de sa vertu. Dans cet orage de passions, son esprit se trouble, sa raison l' abandonne, il prend la résolution de se tuer ; mais il écrit auparavant ces mots à Zarine.

Je vous ai sauvé la vie, et vous me donnez la mort ; victime de mon amour et de votre vertu, je ne puis surmonter l' un, ni imiter l' autre. Le trépas seul peut finir mon crime, et ma peine ; adieu pour jamais.

Il envoie cette lettre à Zarine : elle vole chez le jeune mede ; mais il s' étoit déjà plongé le poignard dans le sein. Elle le voit nageant dans son sang, elle tombe évanouïe : elle revient ensuite, et mouille de ses larmes le visage

p46

de Stryangée ; elle rappelle son ame prête à s' envoler : il soupire, il ouvre les yeux, il voit la douleur de Zarine, et consent qu' on prenne soin de sa vie ; mais sa playe parut mortelle pendant plusieurs jours.

Rhetée apprend cette tragique aventure, et arrive bien-tôt à Roxanace. Zarine lui raconte tout ce qui s' étoit passé, sans lui cacher ni sa foiblesse, ni sa résistance. Cette noble simplicité ne peut être connue ni goûtée que des grandes ames. La guerre entre les saques et les medes avoit interrompu le commerce de ces deux princesses, sans diminuer leur amitié ; elles se connoissoient, et s' estimoient trop pour être susceptibles de défiance ou de jalousie.

p47

Rhetée regardoit toujours Stryangée avec les yeux d' une amante : elle le plaignoit, elle compatissoit à sa foiblesse, parcequ' elle la voyoit involontaire. Il guérit enfin de sa blessure, sans guérir de son amour. Zarine pressoit toujours son départ ; mais il ne peut s' arracher de ce lieu fatal ; ses peines et sa passion se renouvellent. Rhetée s' en aperçoit, et tombe dans une tristesse profonde : elle éprouve les mouvemens les plus cruels ; la douleur de n' être plus aimée par un homme qu' elle aimoit uniquement ; la compassion pour un époux livré à son désespoir ; l' estime pour une rivale qu' elle ne peut haïr. Elle se voit tous les jours entre un amant entraîné

p48

par sa passion, et une amie vertueuse qu' elle admire : elle sent que sa vie fait le malheur de l' un et de l' autre. Quelle situation pour un coeur généreux et tendre ? Plus elle cache sa douleur, plus elle en est accablée ; elle y succombe enfin : elle tombe dans une maladie dangereuse. Un jour qu' elle étoit seule avec Zarine et Stryangée, ces paroles lui échapperent : *je meurs, mais je meurs contente, puisque ma mort fera votre bonheur.* Zarine se retire fondant en larmes. Ces mots percent le coeur de Stryangée. Il regarde Rhetée, et la voit pâle, languissante, prête à expirer de douleur et d' amour. Les yeux de la princesse fixes et immobiles, demeurent attachés sur

p49

le prince, les siens s' ouvrent enfin. Il est comme un homme qui se réveille d' un profond assoupissement, et qui revient d' un délire, où rien ne lui avoit paru sous sa forme naturelle. Il avoit vû Rhetée tous les jours, sans s' apercevoir de l' état cruel où il l' avoit réduite ; il la voit à présent avec d' autres yeux. Ce regard rappelle toute sa vertu, et rallume sa première tendresse. Il reconnoît son erreur ; il se jette aux genoux de la princesse ; il l' embrasse, et repete souvent ces paroles entrecoupées de pleurs et de sanglots : vivez, ma chere Rhethée, vivez pour me donner le

plaisir de réparer ma faute ; je connois à present  
tout le prix de votre coeur.

p50

Ces paroles la rappellent à la vie ; sa beauté  
revient peu-à-peu avec ses forces. Elle partit  
enfin pour Ecbatane avec Stryangée, et jamais  
depuis rien ne troubla leur union.

Vous voyez par-là, *continue Hystaspe*, jusques  
où l' amour peut conduire les plus grands heros ; vous  
voyez aussi qu' on peut vaincre les passions les plus  
violentes, lorsqu' on a un desir sincere de les  
surmonter.

Je ne craindrois rien pour vous, s' il y avoit à  
cette cour des personnes semblables à Zarine ; mais  
à present sa vertu heroïque paroîtroit un sentiment  
outré, ou plutôt une insensibilité feroce. Les  
moeurs des medes sont bien changées.

p51

Je ne vois ici que Cassandane seule qui soit digne  
de votre tendresse.

Jusques-là Cyrus avoit gardé un profond silence ;  
mais voyant qu' Hystaspe approuvoit sa passion, il  
s' écria avec transport : vous avez nommé celle que  
j' aime ; je ne suis plus maître de mon coeur ;  
Cassandane m' a rendu insensible à toutes les  
passions qui l' auroient pû corrompre ; je l' aime,  
mais hélas ! Je crains de n' être pas aimé ; voilà  
la source de mes peines.

Hystaspe charmé de voir que Cyrus avoit fait un  
choix si digne de lui, l' embrasse avec joye, et lui  
répond : Cassandane mérite toute votre tendresse ;  
son coeur est aussi pur que son esprit est  
éclairé ; on

p52

ne peut l' aimer sans aimer la vertu ; sa beauté  
fait le moindre de ses charmes. J' apprehendois pour  
vous quelque attachement dangereux ; je me rassure,  
j' approuve votre passion ; je crois même qu' elle  
aura un succès heureux. Ces paroles consolèrent le  
jeune prince, et lui rendirent le calme.  
Cependant Cambyse apprit l' amour de Cyrus pour

Cassandane ; mais ayant d' autres vûes pour son fils, qui s' accordoient mieux avec sa politique, il le rappelle en Perse. Farnaspe qui étoit toujours à la cour de Cambyse, fut instruit en même temps des sentimens de Cyaxare. Le satrape ambitieux flatté par cette alliance, ordonna à sa fille de rester à Ecbatane.

p53

Cyrus et Cassandane apprirent les ordres de leurs peres, et la nécessité de se séparer ; leur douleur égala leur amour. Le jeune prince se flatte enfin qu' à son retour en Perse, il pourra fléchir Cambyse et Farnaspe par le secours de Mandane ; et cette idée l' empêche de succomber au désespoir, que lui cause une si cruelle séparation. La jeune noblesse voulut accompagner Cyrus jusques aux frontieres de la Perse. Il distribua aux amis qu' il laissoit à la cour d' Ecbatane, tous les riches présens qu' il avoit reçûs d' Astyage en partant. Il marqua à tous par ses regards ou par ses bienfaits, l' estime ou la reconnoissance qu' il avoit pour

p54

eux selon leurs services, leur mérite, ou leur rang. Si-tôt qu' il fut arrivé, il confia à Mandane la situation de son coeur. J' ai, *dit-il*, suivi vos conseils à la cour d' Ecbatane. J' ai vècu insensible à tout ce que la volupté a de plus flatteur ; mais je ne dois rien à moi-même, je dois tout à la fille de Farnaspe ; je l' aime, et cet amour m' a préservé de tous les égaremens de la jeunesse. Ne croyez pas que mon attachement pour elle soit un goût passager qui puisse changer : je n' ai jamais aimé que Cassandane ; je sens que je ne pourrai jamais aimer qu' elle. Je suis instruit des desseins de mon pere qui veut me faire épouser la fille du roy d' Armenie ; laisserez-vous

p55

sacrifier le bonheur de ma vie à des vûes politiques ? Mandane le rassure, le console, et lui promet de faire ses efforts pour changer les

sentimens de Cambyse.

Cependant les jeunes perses voyant Cyrus de retour, disoient entre eux : il vient de vivre délicatement à la cour des medes ; il ne s' accoutumera plus à notre vie simple et laborieuse : mais quand ils le virent plus sobre et plus retenu qu' eux-mêmes, se contenter de leurs repas ordinaires, montrer dans tous ses exercices plus d' adresse et plus de courage, ils furent saisis d' admiration, et s' écrierent : il est digne de regner un jour sur nous ; son mérite lui donne encore plus de droit à la couronne que sa naissance.

p56

Cassandane vivoit toujours à la cour d' Ecbatane ; mais elle ne recevoit plus Cyaxare qu' avec une froideur extrême : il devoit toutes les complaisances qu' elle lui avoit marquées, à la presence de Cyrus. Le plaisir de voir Cyrus, de l' aimer, et de sentir qu' elle en étoit aimée, remplissoit Cassandane d' une joye secrette qui se répandoit sur toutes ses actions ; mais après le départ du jeune prince, sa conversation autrefois si gaye et si enjouée se change en un silence morne ; elle languit, la vivacité de son esprit s' éteint, ses graces naturelles disparaissent.

Cependant Farnaspe tombe dangereusement malade à la cour de Perse, et desire de voir sa fille. Elle

p57

quitte Ecbatane avec précipitation, pour aller rendre les derniers devoirs à son pere. Plusieurs femmes de la cour la regretterent ; mais le plus grand nombre se réjouit du départ d' une princesse dont les moeurs leur presentoient un modèle de sagesse trop parfait. Nous sommes heureuses, *dirent-elles*, de ne plus voir ici cette étrangere que l' éducation sévere des perses a rendu insensible.

Cyaxare vit le départ de Cassandane avec un chagrin inexprimable ; le dépit, la jalousie, la haine contre Cyrus, toutes les passions qui naissent d' un amour méprisé, tyrannisent son coeur. Il ordonne au jeune Araspe fils d' Harpage

p58

d' aller secrettement par des routes détournées, arrêter Cassandane, et de la conduire à un lieu solitaire sur les bords de la mer Caspienne. Araspe avoit été élevé dans les plaisirs d' une cour voluptueuse, mais il avoit conservé des sentimens nobles et généreux, avec une horreur sincere du crime. Tous ses défauts venoient plutôt de foiblesse que de vice. Son esprit étoit tout ensemble enjoué et solide : né pour les armes, et fait pour la cour, il avoit tous les talens nécessaires pour réussir pendant la paix et pendant la guerre. Il communiqua les ordres de Cyaxare à Harpage son pere qui aimoit Cyrus. Harpage après avoir

p59

signalé son courage dans la guerre, vivoit à la cour d' Ecbatane, sans se corrompre par les vices ordinaires aux courtisans ; il voyoit avec regret les moeurs du siecle, mais il gardoit le silence, et se contentoit de les condamner plutôt par sa conduite que par ses discours. Je prévois, *dit-il à Araspe*, tous les malheurs que nous coutera la vertu ; mais gardez-vous bien, mon fils, de gagner la faveur du prince par le crime. Il lui commanda cependant d' aller tout communiquer à Astyage. L' empereur des medes approuva les sages conseils d' Harpage, et craignant que son fils ne trouvât quelque autre moyen pour executer ses volontés, il ordonna

p60

au jeune mede d' aller secourir l' innocence, loin de l' accabler. Araspe part, il vole, il joint la fille de Farnaspe près d' Aspadane ; il lui raconte les ordres de Cyaxare, et s' offre de la conduire en Perse. Elle répandit des larmes de joye, en voyant la générosité d' Araspe, et se hâta de gagner les frontieres de son pays. Farnaspe mourut avant que sa fille pût arriver à la cour de Cambyse. Après avoir donné tout le temps que la nature demande pour pleurer la mort d' un pere, elle vit enfin Cyrus ; elle lui apprit la conduite généreuse d' Araspe : le prince dès ce moment conçut pour lui une amitié tendre qui dura tout le reste de leur vie.



p61

Cyaxare résolut de se venger d' Araspe d' une maniere également cruelle et honteuse pour la nature humaine. Il fit égorger le second fils d' Harpage, et n' eut point d' horreur de le faire servir dans un festin devant ce pere malheureux. Le bruit d' une telle cruauté excita l' indignation des medes ; mais Astyage aveuglé par la tendresse paternelle, dissimula le crime de Cyaxare, et ne le punit point ; il craignoit l' humeur violente de son fils, et n' osoit lui avouer les ordres secrets qu' il avoit donnés à Araspe : c' est ainsi qu' un prince naturellement bienfaisant autorisa le vice par une foiblesse honteuse ; il

p62

ne connoissoit point le prix de la vertu, et n' étoit bon que par temperament. Harpage désesperé se retira de la cour, et passa secrettement en Perse. Cambyse lui accorda tous les biens et tous les honneurs qu' il pouvoit lui offrir, pour le dédommager des pertes qu' il avoit faites en Medie. Cassandane vivoit tranquille à la cour de Perse, dans l' esperance qu' on fléchiroit Cambyse. Un événement politique changea bien-tôt les sentimens de ce prince. Il apprit que la fille du roy d' Armenie venoit d' être accordée au fils du roy de Babylone, et que ces deux princes avoient fait une étroite alliance entre eux.

p63

Cette nouvelle déconcerta les projets de Cambyse, et la vertu de Cassandane le détermina enfin à consentir au bonheur de Cyrus. L' hymen fut célébré selon les moeurs du siecle et du pays. On conduisit les deux époux sur une haute montagne consacrée au grand Oromaze ; on alluma des bois odoriferans ; le pontife lia d' abord les robes flotantes de Cyrus et de Cassandane pour symbole de leur union ; ensuite ces deux amans se tenant par la main environnés des estales, danserent autour du feu sacré en chantant

p64

la theogonie selon la religion des anciens perses, c'est-à-dire la naissance des j yngas, des amilictes, des cosmogoges, et des purs génies qui émanent du premier principe : ils chanterent ensuite la chute des esprits dans les corps mortels ; puis les combats de Mythras pour ramener les ames à l' empyrée ; enfin la destruction totale du mauvais principe arimane qui répand par-tout la haine, la discorde, et les noires passions.

## LIVRE 2

p65

L' esprit de Cyrus se perfectionnoit avec l' âge ; son goût et son génie le portoient aux sciences les plus sublimes. Il avoit souvent entendu parler d' une fameuse école de mages qui avoient quitté leur retraite

p66

sur les bords du fleuve Oxus dans la Bactriane, pour venir s' établir près du golfe Persique. Comme ces sages sortoient rarement de leur solitude, et vivoient fort séparés des autres hommes, Cyrus n' en avoit jamais vû aucun ; le desir de s' instruire lui fit naître l' envie de les entretenir. Il entreprit ce voyage avec Cassandane, accompagné de quelques satrapes. Ils traverserent les plaines de Pasagarde, passerent par le pays des mardes, et arriverent sur les bords de l' Arosis. Ils entrerent par un passage étroit dans un large vallon entouré de hautes montagnes, dont le sommet étoit couvert de chênes, de pins et de cédres ; au-dessous se voyoient de gras pâturages,

p67

où erroient des animaux de toute espece ; la plaine paroissoit un jardin arrosé de plusieurs ruisseaux qui sortoient des rochers d' alentour, et se

perdoient dans l' Arosis : ce fleuve s' échappoit de loin entre deux collines, et ces côteaux en s' ouvrant faisoient fuir tous les objets, et laissoient voir des campagnes fertiles, de vastes forêts, et le golfe Persique qui bornoit l' horizon.

En s' avançant dans le vallon, Cyrus et Cassandane furent attirés dans un bocage voisin par le son d' une musique harmonieuse qui frappa leurs oreilles ; ils y entrèrent, et virent auprès d' une claire fontaine une multitude d' hommes de tous les âges, et vis-à-vis

p68

d' eux une troupe de femmes qui formoient un concert. Ils reconnurent que c' étoit l' école des mages, et furent surpris de voir, au lieu d' hommes sévères, tristes et rêveurs, un peuple aimable et poli.

Ces philosophes regardoient la musique comme quelque chose de celeste ; ils la croyoient propre à calmer, et à dompter les passions ; c' est pourquoi ils commençoient et finissoient la journée par des concerts.

Après quelques momens donnés le matin à cet exercice, ils menoient leurs disciples se promener dans des lieux agréables, mais en gardant le silence jusques à la montagne sacrée : là ils offroient

p69

leurs hommages aux dieux plutôt par le coeur que par les paroles. C' étoit par la musique, la promenade et la priere, qu' ils se préparoient tous les jours à la contemplation de la vérité, et qu' ils mettoient l' ame dans l' assiete convenable pour la méditer ; le reste de la journée se passoit dans l' étude. Leur unique repas se faisoit peu avant le coucher du soleil. Ils ne mangeoient que du pain, des fruits, et quelque portion de viandes immolées aux dieux ; tout finissoit enfin par les concerts.

Les autres hommes ne commencent l' éducation des enfans qu' après leur naissance ; mais les mages sembloient prévenir la naissance même. Tandis que leurs femmes

p70

étoient enceintes, ils avoient soin de les entretenir dans un calme et dans une gayeté perpetuelle, par des amusemens doux et innocens, afin que, dès le sein de la mere, le fruit ne reçut que des impressions agréables, tranquilles, et conformes à l' ordre.

Chaque sage avoit son département dans l' empire de la philosophie. Les uns étudioient la vertu des plantes ; d' autres les métamorphoses des insectes ; quelques-uns la conformation des animaux ; et plusieurs le cours des astres : mais toutes leurs découvertes tendoient à la connoissance des dieux, et d' eux-mêmes. Les sciences, *disoient-ils*, ne sont estimables qu' autant qu' elles servent de degrés pour

p71

monter vers le grand Oromaze, et pour redescendre jusqu' à l' homme.

Quoique l' amour de la verité fit l' unique lien de la société parmi ces philosophes, ils ne laissoient pas de reconnoître un chef. Ils l' appelloient *Archimage* . Celui qui tenoit alors ce rang, se nommoit Zardust ou Zoroastre. Il surpassoit les autres plutôt par sa sagesse, que par son âge ; car à peine avoit-il cinquante ans : cependant il étoit consommé dans toutes les sciences des chaldéens, des égyptiens, et même des juifs, qu' il avoit vû à Babylone.

Lorsque Cyrus et Cassandane entrerent dans ce bocage, l' assemblée se leva, et les adora, suivant l' usage des orientaux, en s' inclinant

p72

jusqu' à terre ; puis elle se retira, et les laissa seuls avec Zoroastre.

Ce philosophe mena le prince et la princesse dans un bosquet de myrthe. Au milieu se voyoit la statue d' une femme qu' il avoit taillée de ses propres mains. Ils s' assirent tous trois sur un banc de gazon, et Zoroastre les entretint de la vie, des moeurs et des vertus des mages.

Tandis qu' il parloit, il détournoit souvent les yeux pour regarder la statue ; et en la regardant, ses yeux se baignoient de larmes. Cyrus et Cassandane respectèrent d' abord sa douleur ; ensuite la

princesse ne put s' empêcher de lui en demander la raison. C' est-là, *dit-il*,

p73

la statue de Selime, qui m' aima autrefois comme vous aimez Cyrus. C' est ici où je viens passer mes momens les plus doux, et les plus amers. Malgré la sagesse qui me soumet à la volonté des dieux, malgré les charmes que je goute dans la philosophie, malgré l' insensibilité où je suis sur toutes les grandeurs, le souvenir de Selime m' arrache souvent des regrets et des larmes. La vraye vertu en réglant les passions, n' éteint point les sentimens. Ces paroles donnerent curiosité à Cyrus et à Cassandane, de sçavoir l' histoire de Selime ; le philosophe s' en apperçut, et prévint leur demande, en commençant ainsi sa narration.

Je ne crains point de vous montrer

p74

mes faiblesses ; mais j' éviterois ce recit, si je ne prévoyois pas qu' il peut vous servir d' une grande instruction.

Je suis né prince ; mon pere étoit souverain d' un petit état dans les Indes qui s' appelle le pays des sophites. M' étant un jour égaré à la chasse, je rencontrais dans l' épaisseur d' un bois une jeune fille qui s' y reposoit. Sa merveilleuse beauté me frappa d' abord ; je devins immobile ; je n' osois m' avancer. Je crus que c' étoit un de ces esprits aériens qui descendent quelquefois du trône d' Oromaze, pour ramener les ames à l' empyrée. Selime, car c' étoit son nom, se voyant seule avec un homme, s' enfuit et se sauve dans un temple voisin de la forêt ; je

p75

n' ose la suivre : j' appris qu' elle étoit fille d' un vieux bramane qui demouroit dans ce temple, et qu' elle s' étoit consacrée à l' adoration du feu. Les estales peuvent quitter le celibat pour embrasser le mariage ; mais tandis qu' elles sont prêtresses du feu, la loi est tellement severe parmi les indiens, qu' un pere croit faire un acte de religion, en

jettant dans les flammes sa fille toute vivante, si elle vient à manquer à la pureté qu' elle a jurée. Mon pere vivoit encore : je ne pouvois pas employer la force pour arracher Selime de cet azyle ; mais quand j' aurois été roy, les princes n' ont aucun droit dans ce pays sur les personnes consacrées à la religion. Toutes ces difficultés ne

p76

firent qu' augmenter ma passion ; elle me rendit ingenieux. Je quittai le palais de mon pere. J' étois jeune ; j' étois prince ; je ne raisonnois pas : je me déguisai en fille ; j' allai au temple où étoit le vieux bramine ; je le trompai par une histoire feinte, et je me mis au nombre des estales, sous le nom d' Amana. Le roy mon pere fut desolé de ma fuite, et me fit chercher par-tout inutilement. Selime ignorant mon sexe, prit pour moi un gout et une amitié particuliere : je ne la quittois jamais ; nous passions notre vie ensemble à travailler, à lire, à nous promener, à servir aux autels. Je lui contois souvent des fables et des histoires touchantes pour lui peindre les

p77

merveilleux effets de l' amitié et de l' amour. Je voulois la préparer peu-à-peu au denouement que je meditois. Je m' oublois quelquefois en lui parlant, et je me laissois tellement emporter par ma vivacité, qu' elle m' interrompoit souvent en me disant : Amana, on croiroit à vous entendre, que vous sentez dans ce moment tout ce que vous dépeignez. Je vécus ainsi plusieurs mois avec elle, sans qu' elle put deviner mon déguisement, ni ma passion. Comme mon coeur n' étoit point corrompu, je ne meditois point le crime. Je crus que si je pouvois l' engager à m' aimer, elle abandonneroit son état pour partager ma couronne. J' attendois toujours un moment

p78

favorable pour lui reveler mes sentimens ; mais hélas ! Ce moment ne vint jamais. Les estales avoient coutume d' aller plusieurs fois l' année sur une haute montagne, pour y allumer le

feu sacré, et immoler des victimes. Nous y montâmes toutes un jour, accompagnées seulement du vieux bramine.

à peine le sacrifice fut-il commencé, que nous fûmes enveloppées de plusieurs hommes armés d'arcs et de flèches, qui enlevèrent Selime et son père. Ils étoient tous à cheval ; je les suivis quelque temps ; mais ils entrèrent dans un bois, et je ne les revis plus. Je ne retournai point au temple. Je me dérobai à la vue des estales ;

p79

je changeai d'habits ; je pris un autre déguisement, et j'abandonnai les Indes. J'oubliai mon père, ma patrie, et tous mes devoirs ; je parcourus l'Asie entière pour chercher Selime. Que ne peut point la force de l'amour dans un jeune cœur qui se livre à la passion ? En traversant le pays des lyciens, je m'arrêtai dans une grande forêt pendant la chaleur du jour ; je vis passer bien-tôt une troupe de chasseurs, et peu de temps après plusieurs femmes, parmi lesquelles je crus reconnaître Selime. Elle étoit en habit de chasse, montée sur un coursier superbe, distinguée de toutes les autres par une couronne de fleurs :

p80

elle passa avec tant de vitesse, que je ne pus m'assurer si mes conjectures étoient bien fondées. J'allai droit à la capitale. Les lyciens étoient alors gouvernés par des femmes ; voici à quelle occasion cette forme de gouvernement s'étoit établie parmi eux. Il y a quelques siècles que pendant une longue paix, les lyciens s'étoient tellement amollis, qu'ils n'étoient plus occupés que de leur parure ; ils affectoient les discours, les manières, les maximes et même les défauts des femmes, sans en avoir ni la douceur, ni la délicatesse. En s'abandonnant aux voluptés infâmes, les vices les plus honteux prirent la place des passions aimables ; ils méprisèrent

p81

les lyciennes, et les traitèrent en esclaves : une guerre étrangère survint ; les hommes lâches et effeminés ne purent plus défendre la patrie ; ils s'enfuirent, et se cachèrent dans les forêts et les cavernes ; les femmes accoutumées à la fatigue par l'esclavage, prirent les armes, chassèrent les ennemis, se rendirent maîtresses du pays, et établirent leur autorité par une loi immuable. Depuis ce temps les lyciens s'étoient accoutumés à cette forme de gouvernement, et la trouvoient la plus douce et la plus commode. Les reines avoient un conseil de vieillards qui les aidoient de leurs lumières ; les hommes proposoient les bonnes loix, mais les

p82

femmes les faisoient exécuter : la douceur du sexe prévenoit tous les maux de la tyrannie ; et le conseil des sages moderoit l'inconstance qu'on reproche aux femmes.

J'appris que la mère de Selime ayant été déthrônée par l'ambition d'une de ses parentes, son premier ministre s'étoit enfui dans les Indes avec la jeune princesse ; qu'il y avoit vécu plusieurs années déguisé en bramine, et elle en estale ; que ce vieillard ayant toujours entretenu commerce avec les amis de la maison royale, la jeune reine avoit été rétablie après la mort de l'usurpatrice ; qu'elle gouvernoit avec la sagesse d'une personne qui avoit éprouvé le malheur ; et enfin qu'elle avoit toujours témoigné

p83

une opposition invincible pour le mariage. Cette nouvelle me causa une joie inexprimable. Je remerciai les dieux de m'avoir conduit par des voyes si merveilleuses près de l'objet de mon amour. J'implorai leur secours, et je promis de ne jamais aimer qu'une seule fois, s'ils favorisoient ma passion. Je méditai plusieurs moyens pour me faire connoître à la reine, et je trouvai que celui de la guerre étoit le plus propre : je m'engageai dans les troupes ; je m'y fis bien-tôt distinguer. Je ne me rebutai d'aucune fatigue ; je recherchai les entreprises les plus dangereuses ; je m'exposai par tout.



Dans une bataille qui devoit décider

p84

de la liberté des lyciens, les cariens mirent nos troupes en désordre ; c' étoit dans une grande plaine, mais il n' y avoit de sortie pour ceux qui fuyoient que par un passage étroit : je gagnai ce passage ; je menaçai de percer de mes dards quiconque oseroit s' y présenter ; je ralliai ainsi nos troupes ; je revins charger l' ennemi, je le mis en déroute, et je remportai une pleine victoire. Cette action attira l' attention de toute l' armée ; on ne parloit que de mon courage ; tous les soldats m' appelloient le libérateur de la patrie. Je fus conduit devant la reine, qui ne me reconnut point ; nous étions séparés depuis six ans, les chagrins et les fatigues avoient changé mes traits.

p85

Elle me demanda mon nom, mon pays, ma naissance, et m' examina avec attention : je crus voir dans ses yeux un mouvement secret qu' elle tâchoit de cacher. étrange bizarrerie de l' amour ! Je l' avois crû autrefois estale d' une basse naissance, et cependant je voulois partager ma couronne avec elle : je conçus dans le moment le dessein d' être aimé comme j' avois aimé ; ainsi je déguisai mon pays et ma naissance, je dis que j' étois né dans un village de Bactriane, et que j' étois d' une origine très-obscur ; elle se retira brusquement sans me rien répondre. Bien-tôt elle me donna par le conseil des sénateurs, le commandement des armées ; j' eus par-là

p86

un libre accès auprès de sa personne : elle m' envoyoit souvent chercher, sous prétexte d' affaires, lors même qu' elle n' avoit rien à me dire : elle prenoit plaisir à s' entretenir avec moi. Je lui peignis mes sentimens sous des noms empruntés ; la mythologie grecque et égyptienne que j' avois apprises dans mes voyages, me fournissoient une ample matiere pour prouver que les divinités aimoient autrefois les mortels, et que l' amour

égale toutes les conditions.

Je me souviens qu' un jour, tandis que je lui racontais une histoire de cette espece, elle me quitta dans une grande agitation ; je pénétrai par-là tous ses sentimens cachés, et je goutai un plaisir inexprimable

p87

de sentir que j' étois aimé comme j' avois aimé. J' eus plusieurs entretiens avec elle, et par ces entretiens sa confiance augmentoit pour moi tous les jours : je lui rappelai quelquefois les malheurs de son enfance, alors elle me raconta l' histoire de son séjour parmi les estales, de son amitié pour Amana, et de leur tendresse réciproque ; à peine pouvois-je moderer mes transports en l' entendant parler. J' étois prêt à finir mon déguisement, mais ma fausse délicatesse demandoit encore que Selime fît pour moi ce que j' avois voulu faire pour elle ; je fus bien-tôt satisfait : un événement singulier me donna occasion d' éprouver toute l' étendue et la force de son amour.

p88

Selon la loi des lyciens, il n' est pas permis à celle qui les gouverne d' épouser un étranger. Selime me fit appeller un jour, et me dit : mes sujets veulent que je prenne un époux ; allez leur dire de ma part que j' y consentirai, à condition qu' ils me laisseront libre dans mon choix. Elle prononça ces paroles avec un air majestueux, sans presque me regarder.

Je tremble d' abord, je me flate ensuite, je doute enfin ; car je sçavois l' attachement que les lyciens avoient pour leurs loix ; j' allai cependant executer les ordres de Selime : le conseil s' assembla, j' exposai les volontés de la reine ; après plusieurs disputes, on convint qu' il falloit lui laisser la liberté de se choisir un époux.

p89

Je lui rapportai ce qu' on avoit résolu dans le conseil ; elle m' ordonna d' assembler les troupes dans la même plaine où j' avois remporté la victoire

sur les cariens, et de m' y tenir prêt pour obéir à ses ordres : elle commanda aussi à tous les chefs de la nation de se rendre dans le même lieu. On y éleva un trône superbe ; la reine y parut entourée de sa cour, et parla ainsi :

lyciens, depuis que je regne sur vous, j' ai observé vos loix, j' ai paru à la tête de vos armées, j' ai remporté plusieurs victoires ; mon unique étude a été de vous rendre libres et heureux ; est-il juste que celle qui a maintenu vos libertés, soit elle-même esclave ? Est-il juste

p90

que celle qui cherche sans cesse votre bonheur, soit elle-même infortunée ? Il n' est point de malheur semblable à celui de faire violence à son coeur : quand il est contraint, la grandeur et la royauté ne servent qu' à nous faire sentir plus vivement notre esclavage : je demande d' être libre dans mon choix.

Toute l' assemblée applaudit à la sagesse de ce discours, et s' écrit : *vous êtes libre, vous êtes dispensée de la loi.* la reine m' envoya dire d' avancer à la tête des troupes. Quand je fus près du trône, elle se leva, et dit en me montrant : *voilà mon époux : il est étranger ; mais ses services le rendent pere de la patrie : il n' est pas prince ; mais son mérite l' égale aux rois.*

p91

Selime m' ordonna ensuite de monter sur le trône ; je me prosternai à ses pieds, et je fis tous les sermens accoutumés ; je promis de renoncer à jamais à ma patrie, de regarder les lyciens comme mes enfans, et sur-tout de n' aimer jamais que la reine. Elle descendit alors de son trône, et nous fumes reconduits à la capitale avec pompe, au milieu des acclamations du peuple. Si-tôt que nous fumes seuls, *ah ! Selime, lui dis-je, ne reconnoissez-vous donc plus Amana ?* la surprise, la tendresse, la joye, causerent à la reine les transports les plus vifs ; elle me reconnoît, elle devine tout le reste ; je n' avois pas besoin de lui parler : nous gardâmes long-temps le silence ;

p92

je lui appris ensuite mon histoire, mon origine, et tous les effets que l' amour avoit produit en moi. Elle assembla aussi-tôt son conseil, et déclara ma naissance ; on envoya des ambassadeurs aux Indes ; je renonçai pour toujours à ma couronne, et mon frere fut confirmé dans la possession de mon trône. Ce sacrifice me couta peu ; je possedois Selime, rien ne manquoit à mon bonheur. Mais, hélas ! Ce bonheur ne fut pas de longue durée : en me livrant à ma passion, j' avois oublié ma patrie, j' avois abandonné mon pere dont je faisois la consolation, j' avois sacrifié tous mes devoirs. Mon amour qui

p93

paroissoit si délicat, si généreux, et qui étoit admiré des hommes, ne fut pas approuvé des dieux ; aussi m' en punirent-ils par le plus grand de tous les malheurs ; ils me séparèrent de Selime, elle mourut peu de temps après notre mariage. Je me livrai à la plus vive douleur ; mais les dieux ne m' abandonnerent point. Je rentrai profondément en moi-même ; la sagesse descendit dans mon coeur, elle désilla les yeux de mon esprit, et je compris alors le mystere admirable de la conduite d' Oromaze. La vertu est souvent malheureuse ; c' est ce qui choque les hommes aveugles qui ignorent que les maux passagers de cette vie sont destinés par les

p94

dieux pour expier les fautes secrettes de ceux qui paroissent les plus vertueux. Ces réflexions me déterminèrent à consacrer le reste de mes jours à l' étude de la sagesse. Selime étoit morte, mes liens étoient rompus, je ne tenois plus à rien dans la nature ; toute la terre me paroissoit un desert ; je ne pouvois plus régner en Lycie après la mort de Selime, et je ne voulois point rester dans un pays où tout renouvelloit sans cesse le souvenir de ma perte. Je retournai aux Indes, et j' allai vivre parmi les bramines, où je me formai un nouveau plan de bonheur. Libre de cet esclavage qui accompagne toujours la grandeur,

p95

j' établis au dedans de moi-même un empire sur mes passions et sur mes desirs, plus glorieux et plus consolant que le faux éclat de la royauté. Malgré mon éloignement et ma retraite, mon frere prit des ombrages contre moi, comme si j' eusse voulu remonter sur le trône, et je fus obligé de quitter les Indes.

Mon exil devint pour moi une nouvelle source de bonheur ; il ne dépend que de nous de mettre à profit toutes nos disgraces. Je visitai les sages de l' Asie, je conversai avec les philosophes des différens pays, j' appris leurs loix, et leur religion. Je fus charmé de trouver que les grands hommes de tous les temps et de tous les lieux, pensoient de même sur la divinité,

p96

et sur la morale ; enfin je suis venu sur les bords de l' Arosis, où les mages m' ont choisi pour leur chef.

Ici Zoroastre se tut, Cyrus et Cassandane furent trop attendris pour parler ; après quelques momens de silence, le philosophe les entretint du bonheur que les vrais amans retrouvent dans l' empyrée, quand ils s' y rejoignent ; puis il conclut par ces souhaits :

puissiez-vous sentir long-temps le bonheur de vous aimer, et de vous aimer uniquement ; puissent les dieux vous préserver de cette corruption du coeur, qui fait cesser les plaisirs lorsqu' ils deviennent légitimes ; puissiez-vous, après les transports d' une passion vive et pure

p97

pendant votre jeunesse, connoître dans un âge plus meur tous les charmes de cette union qui diminue les peines, et qui augmente les biens en les partageant ; puisse une longue et aimable vieillesse vous montrer vos neveux et vos arriere-neveux, multipliant la race des heros sur la terre ; puisse enfin le même jour voir recueillir vos cendres unies, pour vous épargner à tous deux le malheur de pleurer, comme moi, la perte de ce que vous aimez. Je ne me console que par l' esperance de revoir

Selime dans la sphère du feu, pur élément de l' amour. Les ames ne font ici-bas que faire connoissance ; mais c' est là-haut que leur union se consomme. ô ! Selime, Selime, je vous rejoindrai

p98

un jour, notre flamme sera éternelle ; je sçai que dans ces régions supérieures votre bonheur ne sera complet que lorsque je le partagerai avec vous ; ceux qui se sont aimés purement, s' aimeront à jamais ; le véritable amour est immortel. Le récit de l' histoire de Zoroastre, fit une vive impression sur le prince et la princesse de Perse ; elle les confirma dans leur tendresse mutuelle, et dans leur amour pour la vertu ; ils passerent quelque temps avec ce sage dans sa solitude, avant que de retourner auprès de Cambyse. Tandis que Cassandane s' entretenoit avec les femmes des mages, et gutoit avec plaisir la douceur

p99

de leurs concerts, Zoroastre initia Cyrus dans tous les mysteres de la sagesse orientale. Les chaldéens, les égyptiens, et les gymnosophistes avoient une merveilleuse connoissance de la nature, mais ils l' enveloppoient d' allégories mythologiques ; c' est sans doute ce qui a fait reprocher à l' antiquité de n' avoir connu la physique que très-imparfaitement. Zoroastre dévoila à Cyrus les secrets de la nature, non seulement pour satisfaire à sa curiosité, mais pour lui faire reconnoître les marques d' une sagesse infinie répandues dans l' univers, et par-là le préparer à des instructions plus élevées sur la divinité et sur la religion.

p100

Tantôt il lui faisoit admirer la structure du corps humain, les ressorts qui le composent, et les liqueurs qui y coulent ; les canaux, les pompes, les réservoirs qui se forment par le simple entrelassement des nerfs, des artères et des veines, pour separer, pour épurer, pour conduire et pour

reconduire les liquides dans toutes les extrémités du corps ; puis les leviers, les cordes et les poulies formées par les os, les muscles et les cartilages, pour faire tous les mouvemens des solides.

C' est ainsi, *disoit le mage*, que notre corps n' est qu' un tissu merveilleux de tuyaux sans nombre, qui se communiquent, se divisent et se subdivisent sans fin ; tandis

p101

que des liqueurs différentes et proportionnées s' y insinuent, et s' y preparent, selon les régles de la plus exacte mécanique.

Il lui fit comprendre par-là, qu' une infinité de petits ressorts imperceptibles, dont nous ignorons la construction et les mouvemens, jouent sans cesse dans nos corps, et par conséquent qu' il n' y a qu' une intelligence souveraine, qui ait pû produire, ajuster, et conserver une machine si composée, si délicate, et si admirable.

Un autre jour il expliqua la formation des plantes, et la transformation des insectes. On n' avoit pas alors nos verres optiques pour rapprocher et grossir les objets ; mais l' esprit pénétrant de Zoroastre, voyoit encore plus loin.

p102

Chaque semence, *dit-il*, contient une plante de son espece ; cette plante une autre semence, et cette semence une autre petite plante ; et ainsi sans fin. La fecondité de la nature est inépuisable. L' accroissement des végétaux n' est que le développement des fibres, des membranes, des branches, par l' action du suc de la terre qui s' y insinue. La pression de l' air fait entrer dans les tuyaux des racines, le suc nourricier chargé de sels et de souffres. La chaleur du soleil pendant le jour, attire en haut la sève la plus subtile ; et la fraîcheur de la nuit la fixe, la condense et la meurit, pour produire les feuilles, les fleurs, les fruits, et former toutes les richesses de la nature qui

p103

charment la vûe, l' odorat et le goût.  
La fecondité de la nature dans la multiplication des insectes, n' est pas moins admirable. Leurs oeufs repandus dans l' air, sur la terre, dans les eaux, n' attendent pour éclorre qu' un rayon favorable du soleil. La sage nature fait jouer dans ces machines presqu' invisibles, des ressorts infinis, qui fournissent des liqueurs propres à leurs besoins. Il raconta ensuite toutes leurs différentes metamorphoses. Tantôt ce sont des vermisseeux qui rampent sur la terre ; tantôt des poissons qui nagent dans les liquides ; et tantôt des volatiles qui s' élèvent dans les airs.

p104

Une autre fois le mage conduisoit l' esprit de Cyrus jusques dans les regions superieures, pour contempler tous les phénomènes extraordinaires qui arrivent dans l' air.

Il lui expliqua les merveilleuses qualités de ce fluide subtil et invisible qui environne la terre ; son utilité et sa nécessité pour la vie des animaux, pour l' accroissement des plantes, pour le vol des oiseaux, pour la formation des sons, et pour tous les usages de la vie.

Ce fluide, *lui dit-il*, étant échauffé, agité, refroidi, comprimé, dilaté, tantôt par les rayons du soleil ou les feux souterrains, quelquefois par la rencontre des sels et des souffres qui y nagent, tantôt par le nitre

p105

qui le fixe et le roidit, d' autrefois par les nuages qui le resserrent, souvent par d' autres causes qui troublent l' équilibre de ses parties, produit toutes sortes de vents, dont les plus impetueux servent à dissiper les vapeurs nuisibles, et les plus tempérés à modérer les chaleurs excessives.

D' autres fois les rayons du soleil s' insinuant dans les petites gouttes d' eau qui couvrent ou qui arrosent la surface de la terre, les dilatent et les rendent par-là plus legeres que l' air, de sorte qu' elles y montent, y forment des vapeurs, et y surnagent à différentes hauteurs, selon qu' elles sont plus ou moins pesantes.



Le soleil ayant attiré ces vapeurs

p106

chargées de souffres, de minéraux, de sels différens, elles s' allument dans l' air, l' agitent, le troublent, et causent le bruit du tonnerre, et la lumiere des éclairs.

D' autres vapeurs plus legeres se ramassent en nuages, et flottent dans l' air ; mais quand leur poids devient trop grand, elles tombent en rosée, en pluie, en neige, en grêle, selon que l' air est plus ou moins échauffé.

Ces vapeurs tirées tous les jours de la mer, portées dans l' air par les vents au-dessus des montagnes, y tombent, s' y insinuent, et s' amassent dans leurs cavités intérieures, jusqu' à ce qu' elles trouvent quelque issue pour sortir, et former par-là des sources abondantes d' eau vive

p107

pour désalterer les hommes ; delà coulent d' abord les ruisseaux, puis les rivieres, ensuite les grands fleuves qui retournent dans la mer, pour réparer ce que le soleil avoit dissipé par l' ardeur de ses rayons.

C' est ainsi que toutes les irrégularités et les intemperies des élemens, qui paroissent détruire la nature dans une saison, servent à la ranimer dans une autre. Les chaleurs immoderées de l' été, et les rigueurs excessives de l' hyver, préparent les beautés du printemps, et les richesses de l' automne ; toutes ces vicissitudes qui semblent aux esprits superficiels les effets d' un concours fortuit de causes irrégulieres, sont réglées avec poids et mesure, par une sagesse souveraine

p108

qui tient l' univers dans sa main, qui pese la terre comme un grain de sable, et la mer comme une goutte d' eau.

Après avoir fait admirer toutes ces merveilles, Zoroastre s' élevoit ensuite jusques aux astres pour expliquer comment ils nagent tous, dans un fluide invisible et pur.

La matiere, *disoit-il*, est non seulement divisible à l' infini, mais elle se divise sans cesse par l' action continuelle du premier moteur : par-là se forment dans les espaces immenses, des fluides innombrables, dont la rapidité, le cours et la subtilité sont infiniment différentes ; ils se croisent, se pénètrent, et coulent les uns auprès des autres, comme l' eau, l' air et la lumiere, sans se

p109

troubler, ni se confondre jamais.  
L' action de ces fluides invisibles devient le ressort universel de tous les mouvemens celestes et terrestres ; elle fait tourner les étoiles fixes sur leur centre, tandis qu' elle fait rouler les planettes autour de ces astres : cette matiere pure transmet jusques à nos yeux, avec une rapidité incroyable, la lumiere des corps celestes, comme l' air transmet les sons ; et ses secousses plus ou moins promptes, produisent l' agréable varieté des couleurs, comme celles de l' air forment les tons mélodieux de la musique.  
Enfin la fluidité des liqueurs, la consistance des solides, la pesanteur, le ressort, l' attraction des corps, viennent de l' action de cette

p110

matiere étherée. La même cause simple produit des effets infinis, et même contraires ; sans que ces mouvemens innombrables se détruisent.

Cette matiere invisible n' agit pas selon les loix nécessaires d' une mécanique aveugle ; elle est le *corps* du grand Oromaze, dont l' ame est la *vérité* : toujours present à son ouvrage, il donne sans cesse aux corps et aux esprits toutes leurs formes, et tous leurs mouvemens. Les grecs appellent cette action du premier moteur, *la force unitive de la nature*, à cause qu' elle unit par son attrait infini toutes les parties de l' univers. Nos

p111

idées sont les mêmes, quoique nos expressions soient différentes.

Zoroastre expliqua enfin comment la distance des planettes et leurs révolutions, sont proportionnées à leurs grandeurs, et à la nature de leurs habitans ; car les gymnosophistes, et les mages, croyoient toutes les sphères célestes peuplées de génies fidèles ou infidèles.

Nous sommes surpris, *continue le philosophe*, de voir toutes les merveilles de la nature qui se découvrent à nos foibles yeux ; que seroit-ce si nous pouvions nous

p112

élever jusques dans les espaces étherés, et les parcourir d' un vol rapide ? Chaque astre paroîtroit un atome, en comparaison de l' immensité qui l' environne ; que seroit-ce si descendant ensuite sur la terre, nous pouvions accommoder nos yeux à la petitesse des objets, et poursuivre le moindre grain de sable dans sa divisibilité infinie ? Chaque atome paroîtroit un monde, dans lequel nous découvririons sans doute de nouvelles beautés ; c' est ainsi que le *grand* et le *petit* disparaissent tour à tour, pour presenter par tout une image de l' infinité répandue sur tous les ouvrages d' Oromaze.

Cependant ce que nous sçavons ici-bas de la nature, ne regarde

p113

que ses propriétés superficielles ; il ne nous est pas permis de pénétrer jusques dans l' essence intime des choses. Ce point de l' immensité dans lequel nous sommes relegués, depuis que nous animons des corps mortels, n' est pas ce qu' il étoit autrefois ; la force mouvante du premier principe est suspendue et arrêtée ; tout est devenu difforme, obscur, irrégulier, semblable aux intelligences qui furent entraînées dans la révolte d' Arimane. Cyrus étoit charmé de ces connoissances ; de nouveaux mondes sembloient se découvrir à son esprit ; où ai-je vécu, *disoit-il*, jusqu' à present ? Les objets les plus simples renferment des merveilles qui

p114

échappoient à mes yeux. Sa curiosité fut réveillée sur-tout, quand il entendit parler du grand changement arrivé dans l' univers, et se tournant vers Araspe qui étoit present à ces entretiens, il lui dit :

ce qu' on nous a enseigné jusques ici d' Oromaze, de Mythras, d' Arimane, du combat du bon et du mauvais principe, des révolutions arrivées dans les sphères supérieures, et des ames précipitées dans des corps mortels, nous a paru mêlé de tant de fictions absurdes, et enveloppé de tant d' obscurités impénétrables, que nous avons regardé ces idées comme vulgaires, méprisables et indignes de la nature éternelle. Daignez, *dit-il à Zoroastre*, daignez nous découvrir

p115

ces mysteres inconnus au peuple. Je vois à present que le mépris pour la religion ne peut venir que de l' ignorance.

Après tout ce que je vous ai montré aujourd' hui, *reprit le sage*, je fatiguerois trop l' attention de votre esprit, si je voulois entrer dans ce détail ; il faut vous reposer cette nuit ; après avoir délassé votre corps par le sommeil, et calmé vos sens par la musique et le sacrifice du matin, je vous menerai dans ce monde invisible qui m' a été dévoilé par la tradition des anciens.

Le lendemain Zoroastre conduisit Cyrus et Araspe dans une forêt sombre et solitaire, où regnoit un éternel silence, et où la vûe ne pouvoit

p116

être distraite par aucun objet sensible. Ce n' est pas, *dit-il*, pour jouir des plaisirs de la solitude, que nous abandonnons pour toujours la société des hommes ; cette retraite n' auroit pour objet qu' une indolence frivole, indigne de la sagesse ; mais par cette séparation, les mages se détachent de la matière, s' élèvent à la contemplation des choses célestes, et entrent en commerce avec les purs esprits qui leur découvrent tous les secrets de la nature. Ce n' est qu' après avoir remporté une pleine victoire sur toutes les passions, que le grand Oromaze favorise ainsi les mortels, et ce n' est qu' un très-petit nombre de sages les plus épurés

p117

qui ont joui de ce privilège. Imposez silence à vos sens ; élevez votre esprit au-dessus de tous les objets visibles, et écoutez ce que les gymnosophistes ont appris par leur commerce avec les intelligences. Ici Zoroastre se tut pour quelque temps ; il sembla se recueillir profondément en lui-même, puis il continua ainsi : un feu pur et divin s' étend dans les espaces empyrées, par le moyen duquel se *voyent* non seulement les corps, mais les esprits : au milieu de cette immensité est le grand *Oromaze* premier principe de toutes choses ; il se répand par tout, mais c' est-là qu' il se manifeste d' une manière plus éclatante.

p118

Auprès de lui est assis le dieu *Mythras* , la première et la plus ancienne production de sa puissance ; autour de son trône se voyent une infinité de génies de plusieurs ordres différens ; au premier rang sont les *jyngas* , intelligences les plus sublimes ; au-dessous d' elles dans des sphères plus éloignées sont les *synoches* , les

*teletarques* , les *amilictes* , les *cosmogoges* , et un nombre innombrable de génies de tous les degrés inférieurs. *Arimane* chef des *nyngas*, aspira à l' égalité avec le dieu *Mythras* ;

p119

et par son éloquence persuada peu-à-peu à tous les esprits de son espece de troubler l' harmonie universelle, et l' ordre de la monarchie céleste. Quelque élevés que soient les génies, ils sont toujours finis, et peuvent par conséquent s' éblouir et se tromper. Or l' amour de sa propre excellence est la séduction la plus délicate et la plus imperceptible.

Pour détourner les autres génies du même crime, et pour punir ces esprits audacieux, *Oromaze* ne fit que retirer ses rayons, et soudain la sphère d' *Arimane* devint un cahos, et une nuit éternelle, où la discorde, la haine, la confusion, l' anarchie, et la force seule dominant.

p120

Ces substances étherées se seroient tourmentées éternellement, si *Oromaze* n' avoit pas adouci leurs malheurs ; dans ses punitions il n' est jamais cruel ; il n' agit jamais par un motif de vengeance indigne de sa nature ; il eut compassion de leur état ; il leur prêta sa puissance pour dissiper le cahos.

Aussi-tôt les atomes confus se débarassent, les elemens se débrouillent, se separent, et s' arrangent. Au milieu de l' abyeme s' amasse un ocean de feu, qu' on appelle presentement le *soleil* ; sa clarté est ténébreuse, lorsqu' on la *compare à ce pur ether qui éclaire l' empyrée* .

Sept globes d' une matiere opaque roulent autour de ce centre enflammé, pour en emprunter la lumiere.

p121

Les sept génies principaux, ministres, et compagnons d' *Arimane* avec tous les esprits subalternes de son ordre, deviennent habitans de ces nouveaux mondes, et leur imposent leurs noms. Les grecs les

appellent Saturne, Jupiter, Mars, Vénus,  
Mercure, la lune et la terre.

Dans Saturne, se retirent les génies paresseux,  
sombres et misanthropes, qui cherchent la solitude  
et les ténébres, qui haïssent la société, et se  
consument dans un ennui éternel. De-là sortent tous  
les projets noirs et malins, les trahisons  
perfides, et les trames homicides.

Dans Jupiter, habitent les génies

p122

impies et sçavans, qui enfantent les erreurs  
monstrueuses ; qui tâchent de persuader aux hommes  
que l' univers n' est pas gouverné par une sagesse  
éternelle, que le grand Oromaze n' est pas un  
principe lumineux, mais une nature aveugle qui  
s' agite sans cesse au dedans d' elle-même, pour y  
produire une révolution éternelle de formes.

Dans Mars, régnet les génies ennemis de la paix,  
qui soufflent par-tout le feu de la discorde, la  
vengeance inhumaine, la colere implacable,  
l' ambition forcenée, le faux heroisme insatiable de  
conquerir ce qu' il ne peut gouverner, et la dispute  
furieuse qui veut dominer sur les esprits, qui  
cherche

p123

à les accabler, lorsqu' elle ne peut les convaincre,  
et qui est plus cruelle dans ses emportemens que  
tous les autres vices.

Dans Venus, les génies impurs, les graces  
affectées, la cupidité effrenée, sans goût, sans  
amitié, sans sentimens, sans autre vûe que la  
jouissance des plaisirs qui enfantent les maux les  
plus funestes.

Dans Mercure, les ames foibles et incertaines, qui  
croient sans raison de croire, qui doutent sans  
raison de douter, les enthousiastes et les esprits  
forts, dont la credulité et l' incredulité, viennent  
également des excès d' une imagination dereglée :  
elle trouble la vûe des uns, de sorte *qu' ils*  
*voyent ce qui n' est pas* ; et elle aveugle les  
autres, de

p124

*façon qu' ils ne voyent pas ce qui est .*

Dans la lune, les génies bizarres, fantasques et capricieux, qui veulent et ne veulent pas, qui haïssent dans un temps ce qu' ils aimoient éperdûment dans un autre, et qui par une fausse délicatesse d' amour propre, se défient sans cesse, et d' eux-mêmes, et de leurs meilleurs amis. Tous ces génies reglent l' influence des astres ; ils sont soumis aux mages, qui découvrent en les évoquant, tous les secrets de la nature : ces esprits avoient été tous complices volontaires du crime d' Arimane ; il en restoit un nombre de toutes les especes, qui avoient été entraînés par foiblesse, par inattention, par legereté, et oserai-je

p125

le dire, par amitié pour leurs compagnons ; ils étoient de tous les génies les plus bornés, et par conséquent les moins criminels.

Oromaze en eut compassion, et les fit descendre dans des corps mortels ; ils ne se souviennent plus de leur premier état, ni de leur ancien bonheur ; c' est de cet amas de génies de toutes les especes qu' il remplit la terre, et c' est pour cela qu' on y trouve des esprits de tous les caracteres.

Le dieu Mythras travaille sans cesse à les guérir, à les épurer, à les exalter, à les rendre capables de leur premiere félicité : ceux qui suivent la vertu, s' envolent après la mort dans l' empyrée, où ils se réunissent à leur origine ; ceux qui se

p126

laissent corrompre par le vice, s' enfoncent de plus en plus dans la matiere, tombent successivement dans les corps des plus vils animaux, et parcourent un cercle perpétuel de nouvelles formes, jusqu' à ce qu' ils soient purgés de leurs crimes, par les peines qu' ils subissent.

Le mauvais principe troublera tout pendant neuf mille ans ; il viendra enfin un temps fixé par le destin, où Arimane sera totalement détruit et exterminé ; la terre changera de forme, l' harmonie universelle recommencera, et les hommes vivront heureux, sans aucun besoin corporel. Jusqu' à ce temps Oromaze se repose, et Mythras combat ; cet



intervalle semble long aux mortels, mais à un dieu  
il ne

p127

paroît qu' un moment de sommeil.  
Cyrus fut saisi d' étonnement en entendant parler  
de ces hautes connoissances, et s' écria : je suis  
donc un rayon de lumiere détaché de son principe, et  
je dois y retourner ; vous mettez au dedans de moi  
une source intarissable de plaisirs que je ne  
connoissois pas auparavant ; les revers de la  
fortune pourront à l' avenir m' ébranler, mais ils ne  
m' accableront jamais ; tous les maux de la vie me  
paroîtront des songes passagers ; toutes les  
grandeurs humaines s' évanoüissent, je ne vois plus  
rien de grand que d' imiter les immortels, pour  
rentrer dans leur société. ô ! Mon pere, dites-moi  
par quel chemin les heros remontent à l' empyrée.

p128

Que j' ai de joye, *reprit Zoroastre*, de voir  
que vous goûtez ces vérités ; vous en aurez un jour  
besoin. Les princes sont souvent entourés de ces  
hommes impies et profanes, qui rejettent tout pour  
flatter leurs passions ; ils tâcheront de vous faire  
douter de la providence éternelle par les malheurs  
et les désordres qui arrivent ici-bas ; ils ne  
sçavent pas que la terre entiere n' est qu' une roüe  
détachée de la grande machine, leur vûe ne s' étend  
qu' à un petit cercle d' objets ; ils ne voyent rien  
au-delà, cependant ils veulent raisonner et décider  
sur tout ; ils jugent de la nature, et de son  
auteur, comme un homme né dans une caverne profonde,  
qui n' auroit jamais vû les objets qui

p129

l' environnement, qu' à la lueur obscure d' un triste  
flambeau.  
Oui, Cyrus, l' harmonie universelle se rétablira un  
jour, et vous êtes destiné pour cette immortalité  
sublime ; mais vous ne pouvez y parvenir que par la  
vertu, et la vertu de votre état est de rendre  
*les hommes heureux* .  
Les discours de Zoroastre firent une forte

impression dans l' esprit de Cyrus ; il auroit demeuré encore long-temps dans la solitude des mages, si son devoir ne l' avoit point rappelé à la cour de Perse.

Le bonheur de ce jeune prince augmentoit tous les jours ; plus il connoissoit Cassandane, plus il découvroit dans son esprit, dans ses sentimens et dans ses vertus, des

p130

charmes toujours nouveaux, qui ne se trouvent point dans la beauté toute seule. L' hymenée qui affoiblit souvent les passions les plus vives, et le goût presque invincible qu' ont tous les hommes pour le changement, ne diminuoient en rien la tendresse mutuelle de ces heureux amans ; ils vécurent ainsi plusieurs années. Cassandane donna deux fils à Cyrus, *Cambyse* et *Smerdis* , et deux filles nommées *Aristone* et *Meroé* ; elle mourut enfin, quoique dans la fleur de son âge.

Il n' y a que ceux qui ont éprouvé la force d' un amour véritable fondé sur la vertu, qui puissent imaginer la triste situation de Cyrus : il perdoit tout par la mort de Cassandane ; le goût, la raison, le

p131

plaisir et le devoir, s' étoient unis pour augmenter sa passion pour la fille de Farnaspe : en l' aimant il avoit goûté tous les charmes de l' amour, sans connoître ni ses peines, ni ses dégoûts ; il sentit la grandeur de sa perte, et refusa toute consolation. Ce ne sont pas les grandes révolutions politiques, ni les revers éclatans de la fortune qui accablent les heros ; les ames nobles et généreuses ne sont sensibles qu' aux maux qui intéressent le coeur. Cyrus se livre tout entier à sa douleur ; il ne peut la soulager, ni par les pleurs, ni par les plaintes ; les grandes passions se taisent toujours ; un torrent de larmes succede enfin à ce profond silence. Mandane et Araspe qui ne

p132

le quittoient point, ne cherchent à le consoler qu' en pleurant avec lui : les discours ne guérissent point la douleur ; l' amitié ne soulage les peines qu' en les partageant.

Après un long abattement, Cyrus retourna voir Zoroastre qui avoit autrefois éprouvé un malheur semblable au sien ; la conversation de ce grand homme contribua beaucoup à adoucir ses peines, mais elles ne se dissipèrent que peu-à-peu par les voyages qu' il continua pendant quelques années.

### LIVRE 3

p133

L' empire des medes jouissoit alors d' une paix profonde ; Cambyse crut que Cyrus ne pouvoit mieux employer ce temps qu' en sortant de la Perse, pour apprendre les moeurs, les loix, et la religion des autres

p134

peuples ; il le fit appeller un jour, et lui parla ainsi :  
le grand Oromaze vous destine à étendre vos conquêtes sur toute l' Asie ; il faut que vous vous mettiez en état de rendre les nations heureuses par votre sagesse, quand vous les aurez soumises par votre valeur. Je veux que vous voyagiez en égypte qui est la mere des sciences ; de-là dans la Grece où se voyent plusieurs républiques fameuses ; vous irez ensuite en Crete étudier les loix de Minos ; vous reviendrez enfin par Babylone, et vous rapporterez ainsi dans votre patrie toutes les connoissances nécessaires pour polir l' esprit de vos sujets, et pour vous rendre capable de remplir

p135

vos haute destinée. Allez, mon fils, allez voir et étudier la nature humaine sous toutes ses formes différentes ; ce petit coin de la terre qu' on appelle la patrie, est un tableau trop borné, pour pouvoir juger par là de l' humanité en général.

Cyrus obéit aux ordres de son pere, et quitta bien-tôt la Perside avec Araspe son ami ; deux fidelles esclaves faisoient toute sa suite ; il vouloit voyager inconnu : il descend l' Agradate, s' embarque sur le golfe Persique, et aborde bien-tôt au port de Gerra sur les côtes de l' Arabie heureuse.

De-là il continue sa route vers la ville de Macoraba ; dans ce

p136

séjour délicieux la serenité du ciel, la douceur du climat, les parfums qui embaumoient l' air, une nature variée, féconde et riante de toute part, charmoient tous les sens.

Cyrus ne pouvoit se lasser d' admirer les beautés de ce pays, lorsqu' il vit un homme qui marchoit d' un pas grave, et qui sembloit enseveli dans une profonde méditation ; il étoit déjà près de Cyrus, sans s' en être apperçû ; le prince interrompit la rêverie du vieillard, pour lui demander le chemin qui conduisoit à Badeo, où il devoit s' embarquer pour l' égypte.

Amenophis, c' est ainsi qu' il s' appelloit, salüa Cyrus et Araspe avec politesse ; et leur ayant représenté

p137

que le jour étoit trop avancé pour continuer leur voyage, il offrit de les conduire dans sa retraite. Il les mena par un chemin détourné, vers une colline prochaine, où il avoit creusé de ses propres mains plusieurs grottes champêtres ; une fontaine sortoit du penchant de la colline ; son onde transparente en s' enfuyant alloit arroser un petit jardin plus éloigné, et formoit ensuite un ruisseau, dont le doux murmure étoit le seul bruit qu' on entendoit dans ces lieux tranquilles.

Amenophis servit à ses hôtes des fruits secs, et des vins exquis, et pendant le repas il les entretint agréablement ; une joye naïve et paisible regnoit sur son visage, ses

p138

discours étoient pleins de sens et de sentimens, il avoit toute la politesse d' un homme élevé à la cour des rois : c' est ce qui donna à Cyrus la curiosité de sçavoir la cause de sa retraite. Pour mériter la confiance d' Amenophis, Cyrus lui découvrit sa naissance, et le sujet de ses voyages ; il lui fit ensuite entrevoir son desir, avec ce respect modeste qu' on doit avoir pour le secret d' un inconnu. Amenophis plein de reconnoissance pour le prince, et encore plus touché de sa délicatesse et de sa retenue, commença ainsi l' histoire de sa vie et de ses malheurs.

Quoique je sois descendu d' une des plus anciennes familles d' égypte, cependant par la succession

p139

des temps et la triste vicissitude des choses humaines, la branche dont je sors est tombée dans une grande pauvreté : mon pere vivoit près de Diospolis ville de la haute égypte, et cultivoit de ses propres mains son champ paternel ; il m' élevoit à goûter les vrais plaisirs dans la simplicité d' une vie champêtre, à mettre mon bonheur dans l' étude de la sagesse, et à trouver dans l' agriculture, la chasse et les beaux arts, mes plus douces occupations.

C' étoit l' usage du roy Apriés de parcourir de temps en temps les différentes provinces de son royaume ; un jour qu' il passa par les forêts voisines du lieu où j' habitois, il m' aperçut à l' ombre

p140

d' un palmier où je lisois les livres sacrés d' Hermés.

Je n' avois pas plus de seize ans, ma jeunesse et mon maintien attirerent les regards du roy ; il s' approcha de moi, et me demanda mon nom, mon état, et ce que je lisois ; mes réponses lui plurent ; il me fit conduire à sa cour, avec le consentement de mon pere, et ne négligea rien pour mon éducation. Le goût qu' Apriés avoit pour moi, se changea peu-à-peu en confiance ; elle paroissoit augmenter à mesure que j' avançois en âge, et je me livrois sans réserve aux sentimens de tendresse et de reconnoissance. Comme j' étois jeune et sans expérience, je croyois que les princes étoient

capables d' amitié ;

p141

j' ignorais que les dieux leur ont refusé cette douce consolation, pour contre-balancer leur grandeur.

Après avoir suivi le roy dans ses guerres contre les sidoniens et les cypriotes, je devins son unique favori ; il me communiqua les secrets les plus importants de l' état, et m' honora de la première charge auprès de sa personne.

Je ne perdis jamais de vûe l' obscurité d' où le roy m' avoit tiré ; je n' oubliai point que j' avois été pauvre, et je craignis d' être riche ; je conservois ainsi mon intégrité au milieu des grandeurs : j' allois de temps en temps voir mon pere dans la haute égypte dont j' étois gouverneur ; je visitois avec plaisir le bocage où Apriés m' avoit

p142

rencontré : heureuse solitude, *disois-je en moi-même*, où j' ai puisé d' abord les maximes de la vraie sagesse ! Malheur à moi, si j' oublie l' innocence et la simplicité de mes premières années, où je ne sentois point les faux desirs, et ne connoissois pas les objets qui les excitent ! Je fus souvent tenté de renoncer à la cour, pour rester dans cette aimable solitude ; c' étoit sans doute un pressentiment des disgraces qui devoient m' arriver ; ma fidélité devint bien-tôt suspecte à Apriés.

Amasis qui me devoit sa fortune, tâcha de lui inspirer ces défiances ; c' étoit un homme d' une basse naissance, mais d' une grande

p143

valeur ; il avoit tous les talens naturels et acquis, mais les sentimens cachés de son coeur étoient corrompus : quand on a beaucoup d' esprit, et que rien n' est sacré, il est aisé de réussir auprès des princes.

Le soupçon étoit éloigné de mon coeur, et je ne me défiois pas d' un homme que j' avois comblé de bienfaits ; il se couvrit du voile d' une profonde

dissimulation, pour me mieux trahir.  
Je n'aimois point la basse flatterie, mais je  
n'étois pas insensible aux louanges délicates ;  
Amasis sentit bien-tôt ma foiblesse, et s'en servit  
adroitement ; il affectoit, pour me plaire, une  
candeur, une noblesse, et un désintéressement

p144

qui me charmerent ; enfin il gagna tellement ma  
confiance, qu'il étoit à mon égard, ce que j'étois  
à l'égard du roy. Je le presentai à Apriés comme  
un homme très-capable de le servir ; il eut  
bien-tôt un accès libre auprès du prince.  
Le roy avoit de grandes qualités, mais il vouloit  
tout gouverner par sa volonté absolue ; il s'étoit  
déjà affranchi des loix, il n'écoutoit plus le  
conseil des trente juges.  
Mon amour pour la vérité ne me permit pas toujours  
de suivre les regles d'une exacte prudence, et mon  
attachement pour le roy me porta souvent à lui parler  
avec trop de force, et sans assez de ménagement.  
Je m'apperçus peu-à-peu de sa

p145

froideur, et de la confiance qu'il prenoit en  
Amasis ; loin de m'en allarmer, je me réjouissois de  
l'élevation d'un homme que je croyois non seulement  
mon ami, mais encore zélé pour le bien public.  
Amasis me disoit souvent avec des regrets qui  
paroissoient sinceres : je ne goûte point le plaisir  
de la faveur du prince, puisque vous en êtes privé.  
N'importe, *lui disois-je*, par qui le bien se  
fasse, pourvû qu'il soit fait.  
Ce fut alors que les villes principales de la haute  
égypte m'adresserent leurs plaintes, sur les  
subsides extraordinaires que le roy exigeoit.  
J'écrivis des lettres circulaires, pour adoucir les  
esprits ; Amasis fit saisir ces lettres, et  
contrefit

p146

exactement mon caractere ; il manda dans celles  
qu'il envoya en mon nom aux habitans de Diospolis  
ma patrie, que si je ne pouvois pas gagner le roy

par la persuasion, j' irois moi-même me mettre à leur tête, pour le forcer à les traiter avec moins de rigueur.

Ce peuple étoit naturellement porté à la révolte, et s' imaginant que j' étois auteur de ces lettres, il crut entrer avec moi dans un traité secret ; Amasis entretint cette correspondance sous mon nom pendant plusieurs mois, croyant enfin avoir des preuves suffisantes de mon infidélité, il alla se jeter aux pieds du prince, lui découvrit toute la prétendue conspiration, et lui montra les lettres supposées.

p147

Je fus arrêté sur le champ, et mis dans une étroite prison ; le jour fut fixé pour me faire mourir avec éclat. Amasis me vint voir ; il parut d' abord chancelant dans ses idées, incertain de ce qu' il devoit croire, arrêté par la connoissance qu' il avoit de ma vertu, ébranlé par la force des preuves, attendri sur mon sort.

Après l' avoir entretenu quelque temps, il sembla convaincu de mon innocence, me promit de parler au prince, et de travailler à découvrir les auteurs de la perfidie.

Pour mieux cacher ses noirs projets, il alla trouver le roy, et tâchant foiblement de l' engager à me pardonner, il lui fit entrevoir qu' il n' agissoit que par reconnaissance, et

p148

par compassion pour un homme à qui il devoit sa fortune ; il le confirma ainsi adroitement dans la persuasion où il étoit de mon crime ; le roy naturellement soupçonneux et défiant fut inexorable. Le bruit de ma trahison se répandit par toute l' égypte ; les peuples des différentes provinces accoururent à Saïs, pour voir le spectacle inhumain qu' on préparoit ; enfin le jour fatal étant arrivé, plusieurs de mes amis parurent à la tête d' une foule nombreuse, et m' arracherent au supplice qui m' étoit destiné ; les troupes du roy firent d' abord quelque résistance, mais la multitude se déclara pour moi ; j' étois maître alors de faire la même révolution dans

p149



l' égypte qu' Amasis fit depuis ; mais je ne profitai de cette conjoncture heureuse, que pour me justifier auprès d' Apriés ; je lui envoiai un de mes libérateurs pour l' assurer que son injustice ne me faisoit pas oublier mon devoir, et que je ne voulois que le convaincre de mon innocence. Il m' ordonna de l' aller trouver dans son palais ; Amasis étoit avec lui ; ce perfide, en continuant toujours sa dissimulation, courut au-devant de moi avec empressement, et me présentant lui-même au roy, que j' ai de joye, *lui dit-il*, de voir que la conduite d' Amenophis ne vous laisse plus aucun prétexte de douter de sa fidélité ; je vois bien, *répondit froidement Apriés*, qu' Amenophis

p150

n' aspire point à la royauté, et je lui pardonne d' avoir voulu borner mon autorité pour plaire à ses concitoyens. Je répondis au roy que je n' étois point coupable des crimes qu' on avoit voulu m' imputer, et que j' en ignorois l' auteur ; Amasis chercha alors à faire tomber les soupçons de sa trahison, sur les meilleurs amis et les plus fidèles serviteurs du roy. Je sentis que l' esprit du prince n' étoit point guéri de ses défiances, et pour prévenir de nouvelles accusations, je me retirai de Saïs ; je retournai dans ma première solitude, et je ne rapportai de la cour, que mon innocence et ma pauvreté. Apriés envoya des troupes à

p151

Diospolis, pour en empêcher le soulèvement, et ordonna de veiller sur ma conduite ; il s' imaginoit sans doute que je ne pourrois jamais me borner à une vie tranquille, après avoir vécu dans les emplois les plus éclatans.

Cependant Amasis devint maître absolu de l' esprit du roy, Apriés se livra aveuglément à lui ; ce favori lui rendit suspects ses meilleurs sujets, et les fit exiler, afin d' écarter du trône ceux qui pouvoient empêcher l' usurpation qu' il méditoit. Une occasion se presenta bien-tôt pour executer ses projets.

Les cyrenéens, colonie de grecs, qui s' étoient établis en Afrique, ayant pris aux lybiens une

p152

grande partie de leurs terres, les lybiens se donnerent à Apriés pour obtenir sa protection : le roy d' égypte envoya une grande armée dans la Lybie pour faire la guerre aux cyrenéens ; cette armée où il y avoit beaucoup de mécontents qu' Amasis avoit eu soin d' éloigner, fut taillée en pièces ; les égyptiens s' imaginerent qu' Apriés avoit eu dessein de la faire périr, afin de régner plus despotiquement ; cette pensée les irrita, il se forma une ligue dans l' égypte inférieure, le peuple se souleva, et prit les armes.

Le roy leur envoya Amasis pour les appaiser, et les faire rentrer dans le devoir, c' est alors qu' éclaterent les desseins de ce perfide ; loin de

p153

calmer les esprits, il les échauffa de plus en plus, il se mit à la tête des séditeux, et se fit proclamer roy ; la révolte devint bien-tôt universelle ; Apriés fut obligé de quitter Saïs, et de se sauver dans la haute égypte.

Il se retira à Diospolis ; j' engageai les habitans de cette ville à oublier ses injustices, et à le secourir dans ses malheurs : pendant tout le temps qu' il y demeura, j' avois un accès libre auprès de lui, mais j' évitois avec soin tout ce qui pouvoit lui rappeler le souvenir des disgraces qu' il m' avoit fait essuyer.

Apriés tomba bien-tôt dans une mélancolie profonde ; cet esprit si fier dans la prospérité, qui s' étoit vanté qu' il n' étoit pas au pouvoir

p154

des dieux même de le détrôner, ne put soutenir l' adversité ; ce prince d' une valeur si renommée, n' avoit point le vrai courage d' esprit ; il avoit mille et mille fois méprisé la mort, il ne sçavoit pas mépriser la fortune. Je tâchai de le calmer, de le soutenir, et d' éloigner de son esprit toutes les funestes idées qui l' accabloient ; je lui lisois souvent les livres d' Hermès, il étoit frappé sur-tout de ce passage, *lorsque les dieux aiment les princes, ils versent dans la coupe du sort, un mélange de biens et de maux, afin qu' ils*

*n' oublie pas qu' ils sont hommes.*

ces réflexions le tranquilliserent, et adoucirent peu-à-peu ses chagrins ; je sentois un plaisir infini de

p155

voir que le prince commençoit à goûter la vertu, et qu' elle le rendoit paisible au milieu des malheurs. Apriés n' oublia rien pour se retirer de la triste situation où il étoit ; il ramassa trente mille cariens et ioniens, qui s' étoient établis en égypte sous son règne ; je sortis avec lui de Diospolis ; nous marchâmes contre l' usurpateur, et nous lui donnâmes bataille près de Memphis ; comme nous n' avons que des troupes étrangères, nous fumes entierement défaits.

Amasis me fit chercher par-tout, mais le bruit de ma mort s' étoit répandu, et vingt années s' étant écoulées depuis ma retraite de la cour, je fus confondu avec les autres

p156

prisonniers, et mis dans une haute tour à Memphis. Le roy fut amené à Saïs ; Amasis lui rendit de grands honneurs pendant les premiers jours : pour sonder les inclinations du peuple, il proposa de le rétablir ; mais en secret il formoit le dessein de lui ôter la vie ; tous les égyptiens demanderent la mort du prince, Amasis le leur abandonna, il fut étranglé dans son propre palais, et l' usurpateur fut couronné solennellement.

à peine le peuple fut-il calmé, qu' il se livra à cette inconstance naturelle qui agite toujours la multitude ; on commença à mépriser la basse naissance d' Amasis, et à

p157

murmurer contre lui ; ce politique habile se servit heureusement de son adresse pour adoucir les esprits irrités, et prévenir la révolte.

Les rois d' égypte avoient coutume de donner des festins solennels à leurs courtisans ; les conviés lavoient alors les mains avec le roy dans une cuvette d' or, destinée de tout temps à cet usage ;

Amasis fit faire de cette cuvette une statüe de Serapis, qu' il exposa à la vénération des peuples ; il vit avec joye les hommages empressés qu' on rendoit de toutes parts à sa nouvelle divinité ; il assembla les égyptiens, et leur fit cette harangue : citoyens, écoutez-moi ; cette statüe que vous adorez aujourd' hui, vous servoit autrefois pour

p158

les usages les plus vils ; c' est ainsi que tout dépend de votre choix, et de votre opinion ; toute autorité réside originairement dans le peuple ; arbitres absolus de la religion et de la royauté, vous créez également vos dieux, et vos souverains : je vous affranchis des craintes frivoles des uns et des autres, en vous apprenant vos véritables droits ; tous les hommes naissent égaux, votre volonté seule les distingue ; quand il vous plaît d' élever quelqu' un au rang suprême, il ne doit y demeurer que parceque vous le voulez, et autant que vous le voulez : je ne tiens mon autorité que de vous, vous pouvez la reprendre pour la donner à un autre qui vous rendra plus heureux

p159

que moi ; montrez-moi cet homme, je descends du trône avec plaisir, et me confonds dans la multitude.  
Par ce discours impie, mais flateur pour le peuple, Amasis affermit solidement son autorité ; on le conjura de rester sur le trône ; il parut accepter la royauté comme une grace qu' il faisoit au peuple ; il est adoré par les égyptiens qu' il gouverne avec douceur et modération ; la politique le demande, et son ambition est satisfaite ; il vit à Saïs dans un éclat qui ébloüit ceux qui l' approchent, rien ne paroît manquer à son bonheur ; mais on m' assure que le dedans est bien différent de ce qui paroît au dehors ; il croit que tous les hommes

p160

qui l' entourent lui ressemblent, et qu' ils veulent le trahir comme il a trahi son maître ; ces défiances continuelles l' empêchent de jouïr du fruit

de son crime ; c' est par-là que les dieux l' ont puni de son usurpation : les cruels remords déchirent sans cesse son coeur, et les noirs soucis se répandent souvent sur son front ; la colere du grand Osiris le poursuit par-tout ; la splendeur de la royauté ne sçauroit le rendre heureux, parcequ' il ne goûte ni la paix du coeur, ni l' amitié des hommes, ni la douce confiance qui fait le principal charme de la vie.  
Amenophis alloit continuer son histoire, mais Cyrus l' interrompit pour lui demander comment

p161

Amasis avoit pris un tel ascendant sur l' esprit d' Apriés.  
Le roy, *reprit Amenophis*, ne manquoit ni de talens, ni de vertus, mais il n' aimoit point à être contredit ; il ordonnoit souvent à ses ministres de lui dire la vérité, cependant il ne pardonnoit jamais à ceux qui lui obéissoient ; il aimoit la flaterie, en affectant de la haïr : Amasis s' aperçut de cette foiblesse, et la ménagea avec art. Lorsqu' Apriés résistoit aux maximes despotiques que son ministre lui inspiroit, ce perfide insinuoit au roy que la multitude incapable de raisonner, doit être menée par l' autorité absolue, et que les princes étant dépositaires du pouvoir des dieux, peuvent agir comme

p162

eux, sans rendre raison de leur conduite ; il assaisonna ses conseils de tant de principes apparens de vertu, et de tant de louanges délicates, que le prince séduit s' étoit rendu haïssable à ses sujets sans s' en appercevoir.  
Alors Cyrus attendri sur le sort du roy d' égypte, dit à Amenophis : il me semble qu' Apriés est plus à plaindre qu' à blâmer ; comment les princes peuvent-ils reconnoître la perfidie, quand elle se cache avec tant d' art ?  
Le bonheur du peuple, *répondit Amenophis*, fait celui du prince ; leurs veritables interêts se réunissent nécessairement, quelque effort qu' on fasse pour les separer. Quiconque inspire aux princes des maximes

p163

contraires, doit être regardé comme ennemi de l' état. De plus, les rois doivent toujours craindre un homme qui ne les contredit jamais, et qui ne leur dit que des vérités agréables. Il ne faut point d' autres preuves de la corruption d' un ministre, que de voir qu' il préfère la faveur, à la gloire de son maître.

Enfin un prince habile doit sçavoir mettre à profit les talens de ses ministres, mais il ne doit point s' abandonner aveuglement à leurs conseils ; il peut se prêter aux hommes, mais il ne doit jamais s' y livrer.

Ah ! s' *écrit Cyrus*, que la condition des rois est malheureuse ! Ils ne peuvent, *dites-vous*, que se

p164

prêter aux hommes, ils ne doivent jamais s' y livrer, ils ne connoîtront donc jamais les charmes de l' amitié. Que je suis à plaindre, si la royauté est incompatible avec le plus grand de tous les biens. Quand un prince bien né, *répondit Amenophis*, n' oublie point qu' il est homme, il peut trouver des amis qui n' oublieront pas qu' il est roy : mais son amitié ne doit jamais le faire agir par goût, ni par inclination dans les affaires de l' état. Comme particulier, il peut jouir des plaisirs d' une tendre amitié, mais comme prince, il doit ressembler aux immortels qui n' ont aucune passion. Après ces réflexions, Cyrus impatient de sçavoir le sort d' Amenophis,

p165

lui demanda comment il étoit sorti de prison, et le sage égyptien continua ainsi son récit. Je fus oublié quelques années dans ma prison à Memphis. Je ne pouvois voir ni entretenir personne ; abandonné à la solitude, sans aucune consolation, je souffris les maux les plus cruels de l' ennui. L' homme ne trouve au dedans de lui-même qu' un vuide affreux qui le desole ; son bonheur ne vient que des amusemens qui l' empêchent de sentir son insuffisance naturelle. Je desirai la mort avec ardeur, mais je respectai les dieux, et je n' osai me la procurer, persuadé que ceux qui m' ont donné

la vie, ont seuls le droit de me l' ôter.

p166

Un jour que j' étois accablé des plus tristes réflexions, j' entendis tout à coup un bruit sourd, comme si l' on avoit voulu percer le mur de ma prison. Ce bruit étoit causé par un homme qui cherchoit à se sauver ; il aggrandit assez l' ouverture en peu de jours, pour pénétrer dans ma chambre. Ce prisonnier quoiqu' étranger, parloit parfaitement la langue égyptienne ; il m' apprit qu' il étoit tyrien, qu' il se nommoit *Arobal* , qu' il avoit servi Apriés dans les troupes des cariens, et qu' il avoit été pris dans le même temps que moi ; il avoit l' esprit vif, naturel, et aimable ; il s' énonçoit avec feu, délicatesse, et grace ; en redisant les mêmes choses, il ne les répétoit jamais. Le

p167

plaisir que je trouvois dans les entretiens de cet étranger, me fit oublier la perte de ma liberté, je contractai bien-tôt avec lui une étroite amitié. Nous ne fumes tirés de prison que pour subir de nouvelles peines, on nous condamna aux mines : nous n' esperions plus de ressource que dans la mort, mais l' amitié soulagea nos maux, et nous conservâmes assez de courage pour nous faire des amusemens au milieu des malheurs même, par l' observation des merveilles cachées dans les entrailles de la terre. Rien ne se produit par hazard ; tout est l' effet d' une circulation qui unit, entretient, et renouvelle sans cesse toutes les parties de la nature :

p168

les pierres, et les métaux, sont des corps organisés qui se nourrissent, et croissent comme les plantes ; les feux, et les eaux, renfermés dans les cavités de la terre, semblables à notre soleil, et à nos pluies, fournissent une chaleur, et un suc nourricier convenables à cette espece de végétaux. Nous nous promenions avec plaisir au milieu de ces beautés inconnues à la plupart des mortels : mais hélas ! La

lumière du jour y manque ; nous ne pouvions rien distinguer que par la sombre lueur des lampes. Nous commençons déjà à nous accoutumer à cette nouvelle espèce de malheur, lorsque le ciel nous rendit la liberté par un coup également terrible, et inespéré.

p169

Les feux souterrains rompent quelquefois leurs prisons avec une violence qui paroît ébranler la nature jusques dans ses fondemens, semblables au tonnerre qui brise les nues pour vomir par-tout des flammes, et remplir l' air de ses éclats. Nous entendîmes souvent ces bruits horribles. Un jour les secousses redoublèrent, la terre sembla mugir ; nous n' attendions plus que la mort, lorsque ces feux impetueux nous ouvrirent un passage dans une caverne spacieuse : ce qui devoit nous priver de la vie, nous procura la liberté. Nous marchâmes long-temps à la clarté de nos lampes, avant que de revoir le jour ; nous l' aperçûmes à la fin. Le souterrain aboutissoit

p170

à un vieux temple que nous connûmes avoir été consacré à Osiris, par les bas reliefs qu' on remarquoit sur l' autel ; nous nous prosternâmes, et nous adorâmes la divinité du lieu. Nous n' avons point de victimes à offrir, ni de quoi faire des libations ; pour tout sacrifice nous jurâmes d' aimer toujours la vertu. Ce temple étoit situé près du golfe Arabique. Nous nous embarquâmes sur un vaisseau qui faisoit voile pour le port de Muza. Nous traversâmes une grande partie de l' Arabie heureuse, et nous arrivâmes enfin dans cette solitude. Les dieux semblent avoir caché les plus beaux endroits de la terre à ceux qui ne connoissent point le

p171

prix d' une vie tranquille. Nous trouvâmes dans ces bois et dans ces forêts, des hommes d' un naturel doux et humain, pleins de bonne foi et de justice. Nous nous rendîmes bien-tôt celebres parmi eux ;



Arobal leur apprenoit à tirer de l' arc, et à lancer le javelot, pour detruire les bêtes feroces qui ravageoient leurs troupeaux : je leur apprenois la religion d' Hermés, et je guerissois leurs maladies par le secours des simples. Ils nous regardoient comme des hommes divins. Nous admirions tous les jours les mouvemens de la belle nature qui se remarquoient en eux ; leur joye naïve, leur simplicité ingenuë, et leur tendre reconnoissance.

p172

Nous comprîmes alors que les grandes villes, et les cours magnifiques n' ont que trop servi à corrompre les moeurs et les sentimens ; en réunissant une multitude d' hommes dans le même lieu, elles n' ont fait souvent que réunir leurs passions, et les multiplier. Nous remerciâmes les dieux d' être désabusés des faux plaisirs, et même de ces fausses vertus politiques et militaires, que l' amour propre a introduites dans les grandes sociétés, pour tromper les hommes, et pour les rendre esclaves de leur ambition.

Mais, hélas ! Quelle est l' inconstance des choses humaines ; quelle est la foiblesse de l' esprit de l' homme ; Arobal, cet ami si vertueux,

p173

si tendre, si généreux, qui avoit soutenu la prison avec tant de courage, et l' esclavage avec tant de fermeté, ne put se contenter d' une vie simple et uniforme : né pour la guerre, il soupiroit après les grands exploits ; et plus philosophe par l' esprit que par le coeur, il m' avoüa qu' il ne pouvoit plus soutenir la simplicité d' une vie champêtre. Il me quitta, et je ne l' ai point revû depuis.

Je suis un être isolé sur la terre ; *Apriés* m' a persécuté, *Amasis* m' a trahi, *Arobal* m' abandonne. Je trouve par-tout un vuide affreux : je sens que l' amitié le plus grand de tous les biens, est difficile à rencontrer ; les passions, les foiblesses, mille contrariétés la refroidissent,

p174

ou la dérangent ; on s' aime trop soi-même pour bien

aimer son ami : je connois à present les hommes ; cependant je ne les haïs point, mais je ne sçaurois les estimer ; je leur veux, et je leur fais du bien sans espoir de récompense.

Tandis qu' Amenophis parloit, on voyoit sur le visage de Cyrus les sentimens et les passions que tous ces différens événemens devoient faire naître en lui ; il conçut une haute estime pour le philosophe égyptien, et ne put se résoudre qu' avec peine à s' en séparer. Si j' étois né dans une condition privée, *lui dit-il*, je me trouverois heureux de passer le reste de mes jours avec vous dans cette retraite ;

p175

mais le ciel me destine aux travaux de la royauté : j' obéis à ses ordres, moins, ce me semble, pour satisfaire mon ambition, que pour contribuer au bonheur de la Perside.

Allez, Cyrus, allez la rendre heureuse, *répondit Amenophis*, il n' est permis de goûter le repos, qu' après avoir travaillé long-temps pour la patrie ; l' homme n' est pas né pour lui-même, mais pour la société. Cependant tout étoit préparé pour le départ du prince ; Cyrus et Araspe reprirent leur chemin, et traverserent le pays des sabéens. Pendant le voyage, Araspe paroissoit quelquefois triste et rêveur ; Cyrus s' en aperçut, et lui en demanda la raison ; Araspe lui répondit :

p176

vous êtes prince, et je n' ose vous parler à coeur ouvert. Oublions le prince, *dit Cyrus*, et parlons en amis. Eh ! Bien, *reprit Araspe*, j' obéis. Tout ce qu' Amenophis nous a dit sur l' instabilité du coeur humain dans l' amitié, m' effraye. Je sens souvent ces contrariétés dont il a parlé ; vos moeurs trop ennemies du plaisir, me blessent quelquefois, sans doute mes défauts vous sont incommodes à leur tour ; que je serois malheureux, si cette différence de sentimens pouvoit altérer notre amitié.

Tous les hommes ont leurs foiblesses, *repliqua Cyrus* ; celui qui cherche un ami parfait, cherche inutilement : on n' est pas toujours

p177

également content de soi-même, comment le seroit-on de son ami ? Vous avez vos foiblesses, j' ai aussi les miennes ; mais notre candeur à nous avouer nos défauts, et notre indulgence à nous les pardonner réciproquement, doivent faire le lien de notre amitié. C' est traiter son ami comme soi-même, que de lui montrer son ame toute nûe ; cette simplicité fait disparoître toutes les imperfections. Avec les autres hommes, il suffit d' être sincere, en ne paroissant jamais ce que l' on n' est pas ; mais avec son ami, il faut être simple, jusqu' à se montrer tel qu' on est.

C' est ainsi qu' ils s' entretenoient ensemble pendant leur voyage ; ils arriverent enfin sur les bords du

p178

golfe Arabique, où ils s' embarquerent pour passer en égypte.

Cyrus fut surpris de trouver dans l' égypte une nouvelle espece de beautés, qu' il n' avoit pas vû dans l' Arabie heureuse : là tout étoit l' effet de la simple nature ; ici l' art avoit tout perfectionné.

Il pleut rarement dans l' égypte, mais le Nil l' arrose par ses debordemens réglés. Elle est traversée d' une infinité de canaux, qui portent par-tout la fécondité avec leurs eaux, qui unissent les villes entre elles, qui joignent la grande mer avec la mer Rouge, et qui entretiennent par-là, le commerce au

p179

dedans et au dehors du royaume.

Les villes élevées avec des travaux immenses, paroissent comme des isles au milieu des eaux, et dominant sur la plaine inondée, et rendue fertile par ce fleuve bienfaisant. Lorsque ses inondations sont trop abondantes, de vastes réservoirs faits exprès reçoivent ses eaux débordées, pour en empêcher les ravages ; des écluses ouvrent ou ferment ces réservoirs selon les besoins. Tel est l' usage du lac Meris, creusé par un des anciens rois d' égypte dont il porte le nom ; son tour est de cent quatre-vingt lieües.

Les villes d' égypte sont nombreuses, grandes, bien peuplées, et

p180

pleines de temples magnifiques, et de palais superbes, ornés de statües, et de colonnes. Cyrus parcourut avec plaisir toutes ces beautés, et alla ensuite voir le fameux labyrinthe bâti par les douze nomarques : ce n' est pas un seul palais, mais un magnifique amas de douze palais disposés régulièrement. Trois mille chambres qui se communiquent par des terrasses, s' arrangent autour de douze salles, et ne laissent point de sortie à ceux qui s' y engagent sans guide. Il y a autant de bâtimens sous terre que dessus ; ces souterrains sont destinés à la sépulture des rois. Dans ce palais magnifique on voit par-tout sur les murs, des bas reliefs représentans l' histoire des

p181

rois ; les princes enterrés dans les souterrains, semblent revivre dans ces sépultures, de sorte que le même palais contient des monumens qui montrent aux monarques, et leur grandeur, et leur néant. Outre les temples consacrés pour le culte des dieux, et les palais destinés pour l' habitation des princes, on voit encore dans l' égypte, et sur-tout près de Memphis, des pyramides qui servent de tombeaux aux grands hommes : ce sage peuple croyoit devoir élever des monumens superbes aux morts, pour éterniser le mérite, et perpétuer l' émulation. Après avoir admiré toutes ces merveilles, Cyrus s' appliqua à connoître l' histoire, la politique, et

p182

les loix de l' ancienne égypte, qui ont été le modèle de celles de la Grece. Il apprit que les prêtres égyptiens avoient composé leur histoire d' une suite immense de siecles ; ils se perdoient avec plaisir dans cet abyme infini de temps, pendant lequel Osiris lui-même gouvernoit les hommes. Toutes les fictions dont ils ont rempli leurs annales sur le régime des dieux, et des demi-dieux, ne sont que des

allégories, pour exprimer le premier état des ames, avant leur descente dans des corps mortels. Selon eux, l' égypte étoit alors le séjour favori des dieux, et le lieu de l' univers où ils se plaisoient le plus. Après l' origine du mal, et

p183

la grande révolution arrivée par la révolte du monstre Typhon, ils croyoient que leur pays étoit le moins changé et le moins défiguré ; arrosé par le fleuve du Nil, il demeura fécond, pendant que tout le reste de la nature étoit stérile ; ils regardoient l' égypte comme la mere des hommes, et des animaux.

Leur premier roy se nomma *Menés* ; depuis son temps leur histoire se renferme dans des bornes raisonnables, et se réduit à trois âges. Le premier, jusques aux rois pasteurs, contient huit cens ans. Le second, depuis les rois pasteurs jusques à Sesostris, contient cinq siecles. Le troisième, depuis Sesostris jusques à Amasis, renferme plus de sept cens ans.

p184

Pendant le premier âge, l'Égypte fut divisée en plusieurs dynasties, ou gouvernemens, qui avoient chacune leurs rois. Leurs principaux sieges étoient à Memphis, à Thanis, à This, à Elephantis, et à Thebes ; cette dernière dynastie absorba toutes les autres, et en devint la maîtresse. L'Égypte, sans avoir aucun commerce au dehors, se bornoit alors à l'agriculture, et à la vie pastorale ; les bergers étoient héros, et les rois étoient philosophes. Dès ce temps vivoit le premier *Hermès*, qui pénétra tous les secrets de la nature, et de la théologie ; c'étoit le siècle des sciences occultes. Les Grecs, disent les Égyptiens, s'imaginent que le monde dans son enfance étoit ignorant,

p185

mais ils ne pensent ainsi que parcequ'ils sont toujours enfans eux-mêmes ; ils ne savent rien de l'origine du monde, de son antiquité, ni des révolutions qui y sont arrivées. Les hommes du siècle de Mercure se souvenoient encore de leur premier état sous le règne d'Osiris, et avoient plusieurs connoissances traditionnelles que nous avons perdues. Les arts d'imitation, la poésie, la musique, la peinture, tout ce qui est du ressort de l'imagination, ne sont que des jeux d'esprit en comparaison des hautes sciences, connues des premiers hommes. La nature, ajoutoient-ils, obéissoit alors à la voix

p186

des sages : ils sçavoient remuer tous ses ressorts cachés ; ils produisoient, quand ils vouloient, les prodiges les plus merveilleux ; les génies aériens leur étoient soumis ; ils entroient souvent en commerce avec les esprits éthérées, et quelquefois avec les pures intelligences qui habitent l'empyrée. Nous avons perdu, dirent les prêtres à Cyrus, ces connoissances sublimes, il ne nous en reste que quelques vestiges sur nos anciens obelisques, qui sont les monumens de notre théologie, de nos mystères, et de nos traditions sur la divinité et sur la nature, et nullement les annales de notre histoire civile, comme s'imaginent les ignorans.

p187

Le second âge fut celui des rois pasteurs venus d' Arabie ; ils inonderent l' égypte avec une armée de deux cens mille hommes : la barbarie de ces arabes grossiers et ignorans, fit mépriser et oublier les sciences sublimes et cachées ; ils ne pouvoient rien imaginer qui ne fût matériel et sensible : c' est depuis leur temps que le génie des égyptiens changea tout-à-fait, se tourna du côté des arts, de l' architecture, de la guerre, et de toutes les connoissances superficielles, inutiles à ceux qui sçavent se contenter de la simple nature : c' est alors que l' idolatrie entra dans l' égypte ; la sculpture, la peinture, et la poësie, obscurcirent toutes les idées pures, et les transformerent

p188

en images sensibles ; le vulgaire s' y arrêta, sans pénétrer le sens caché des allégories. Peu de temps après cette invasion des arabes, plusieurs égyptiens qui ne pouvoient supporter le joug étranger, quitterent leur pays, et allerent établir des colonies dans toute la terre ; de-là sont venus tous les grands hommes fameux dans les autres nations ; le Belus des babyloniens, le Cecrops des atheniens, le Cadmus des béotiens ; de-là vient que tous les peuples de l' univers doivent leurs loix, leurs sciences, et leur religion à l' égypte. C' est ainsi que les prêtres parloient à Cyrus. Dans ce siecle vivoit le second Hermés appelé *Trismegiste* ; il fut

p189

le restaurateur de l' ancienne religion ; il recueillit les loix et les sciences du premier Mercure, et les rédigea en quarante-deux volumes, qu' on appelloit *le trésor des remedes de l' ame* , parcequ' ils guérissent l' esprit de son ignorance, source de tous les maux. Le troisième âge fut celui des conquêtes et du luxe ; les arts se perfectionnerent de plus en plus ; les villes, les édifices et les pyramides, se multiplierent. Le pere de Sesostris fit amener à sa cour tous les enfans qui naquirent le même jour

que son fils, et les fit élever avec le même soin que ce jeune prince. Lorsque le roy mourut, Sesostris leva une armée formidable, et choisit pour officiers les

p190

jeunes gens qui avoient été élevés avec lui ; il y en avoit près de deux mille, capables d' inspirer à toute l' armée, le courage, les vertus militaires, et l' attachement pour le prince, qu' ils regardoient tout ensemble comme leur maître, et comme leur frere. Sesostris forma le dessein de conquérir le monde entier ; il pénétra dans les Indes plus loin que Bacchus et Hercule ; les scythes se soumirent à son empire ; la Thrace et l' Asie mineure sont pleines des monumens de ses victoires ; on y voit les superbes inscriptions de Sesostris roy des rois, et seigneur des seigneurs. Ayant étendu ses conquêtes depuis le Gange jusques au Danube, et depuis le Tanaïs jusqu' aux

p191

extrémités de l' Afrique, il revint après neuf années d' absence, chargé des dépouilles de tous les peuples vaincus, se faisant traîner dans un char par les rois qu' il avoit soumis. Son gouvernement fut tout-à-fait militaire et despotique ; il diminua l' autorité des pontifes, et la transporta aux gens de guerre. Après sa mort, la division se mit parmi ces chefs, et continua pendant trois générations ; ils se trouverent trop puissans pour demeurer unis et soumis à un seul maître. Sous Anysis l' aveugle, Sabacon éthyopien profita de leurs discordes pour envahir l' égypte ; ce prince religieux rétablit le pouvoir des prêtres, gouverna pendant cinquante

p192

ans dans une paix profonde, et retourna ensuite dans sa patrie, pour obéir aux oracles de ses dieux. Le royaume abandonné, tomba entre les mains de Sethon pontife de Vulcain ; il anéantit l' art militaire, et méprisa les gens de guerre ; le règne de la superstition qui amollit les coeurs, succeda



au despotisme, qui les avoit trop abattus.  
Depuis ce temps, l' égypte ne se soutint plus que par des troupes étrangères, elle tomba peu-à-peu dans l' anarchie ; douze nomarques ou gouverneurs choisis par le peuple, partagerent le royaume entr' eux. Un d' eux nommé *Psammétique* , se rendit maître de tous les autres ; l' égypte se rétablit un peu

p193

durant cinq ou six régnes ; enfin cet ancien royaume devint tributaire de Nabucodonosor roy de Babylone.

La source de tous ces maux vint des conquêtes de Sesostris. Cyrus sentit par là que les princes insatiables de conquérir, sont ennemis de leur postérité ; à force de vouloir trop étendre leur domination, ils sappent les fondemens de leur puissance.

L' autorité des anciennes loix d' égypte, avoit été fort affoiblie dès le regne de Sosostris ; du tems de Cyrus il n' en restoit plus que le souvenir. Ce prince recueillit avec soin ce qu' il en put apprendre des grands hommes, et des sages vieillards qui vivoient alors. Ces loix

p194

peuvent se réduire à trois, d' où dépendent toutes les autres : elles regloient la conduite des rois, la police, et la jurisprudence.

Le royaume étoit hereditaire, mais les rois étoient obligés plus que les autres à vivre selon les loix.

Les égyptiens regardoient comme une usurpation criminelle sur les droits du grand Osiris, et comme une présomption insensée dans un homme, de mettre son caprice à la place de la raison.

Le roy se levoit au point du jour, et dans ce premier moment où l' esprit est le plus pur, et l' ame le plus tranquille, on lui donnoit une idée claire et nette de ce qu' il avoit à décider pendant la journée ; mais avant que de prononcer

p195

le jugement, il alloit au temple invoquer les dieux

par des sacrifices : là environné de toute sa cour, et les victimes étant à l' autel, il assistoit à une priere pleine d' instruction, dont voici la formule. Grand Osiris, oeil du monde, et lumiere des esprits, donnez au prince votre image, toutes les vertus royales, afin qu' il soit religieux envers les dieux, et doux envers les hommes, modéré, juste, magnanime, généreux, ennemi du mensonge, maître de ses passions, punissant au-dessous du crime, et récompensant au-dessus du mérite. Le pontife représentoit ensuite

p196

au roy les fautes qu' il avoit faites contre les loix, mais on supposoit toujours qu' il n' y tomboit que par surprise, ou par ignorance, et l' on chargeoit d' imprécations les ministres qui lui avoient donné de mauvais conseils, ou qui lui avoient déguisé la vérité. Que ne devoit-on pas esperer d' un prince accoutumé à entendre chaque jour les vérités les plus fortes et les plus salutaires, comme une partie essentielle de sa religion ? Il est arrivé aussi que la plupart des anciens rois d' égypte ont été si chers de leur peuple, que chacun pleuroit leur mort comme celle d' un pere. La seconde loi regardoit la police, et la subordination des

p197

rangs ; les terres étoient séparées en trois parties : la premiere faisoit le domaine des rois ; la seconde appartenoit aux pontifes ; et la troisième aux gens de guerre. Il paroissoit absurde d' employer pour le salut de la patrie, des hommes qui n' eussent aucun interêt à la défendre. Le peuple étoit divisé en trois classes, les laboureurs, les bergers, et les artisans : ces trois sortes d' hommes faisoient de grands progrès dans chacune de leurs professions ; ils profitoient des expériences de leurs ancêtres ; chaque famille transmettoit ses connoissances à ses enfans ; il n' étoit permis à personne de sortir de son rang, ni d' abandonner les emplois paternels ;

p198

par-là les arts étoient cultivés, et conduits à une grande perfection ; et les troubles causés par l' ambition de ceux qui veulent s' élever au-dessus de leur état naturel, étoient prévenus.

Afin que personne n' eût honte de la bassesse de son état, les arts étoient en honneur ; dans le corps politique comme dans le corps humain, tous les membres contribuent de quelque chose à la vie commune ; il paroissoit insensé en égypte, de mépriser un homme, parcequ' il sert la patrie par un travail pénible ; on conservoit ainsi la subordination des rangs, sans que les uns fussent enviés, ni les autres méprisés.

La troisième loi regardoit la jurisprudence ; trente juges tirés

p199

des principales villes, composoient le conseil suprême qui rendoit la justice dans tout le royaume ; le prince leur assignoit des revenus suffisans pour les affranchir des embarras domestiques, afin qu' ils pussent donner tout leur temps à composer et à faire observer les bonnes loix ; ils ne tiroient d' autre profit de leurs travaux, que la gloire et le plaisir de servir la patrie.

Pour éviter les surprises dans les jugemens, on défendoit dans les plaidoyers la fausse éloquence qui ébloüit l' esprit, et qui anime les passions ; on exposoit la vérité des faits avec une précision claire, nerveuse, et dépoüillée des faux ornemens du discours ; le chef du

p200

sénat portoit un collier d' or et de pierres précieuses, d' où pendoit une figure sans yeux, qu' on appelloit *la vérité* ; il l' appliquoit au front et au coeur de celui en faveur de qui la loi décidoit ; c' étoit la maniere de prononcer les jugemens.

Il y avoit en égypte une forme de justice, inconnue aux autres peuples : aussi-tôt qu' un homme avoit rendu le dernier soupir, on l' amenoit en jugement ; l' accusateur public étoit écouté ; si l' on prouvoit que la conduite du mort avoit été contraire aux loix, on condamnoit sa mémoire, et on

lui refusoit la sépulture ; s' il n' étoit accusé d' aucun crime contre les dieux, ni contre la patrie, on

p201

faisoit son éloge, et on l' ensevelissoit honorablement.

Avant que de porter le corps au tombeau, on en ôtoit les entrailles et on les mettoit dans une urne que le pontife levoit vers le soleil, en faisant cette priere au nom du mort : grand Osiris, vie de tous les êtres, recevez mes manes, et réunissez-les à la société des immortels ; pendant ma vie j' ai tâché de vous imiter, par la vérité, et par la bonté ; je n' ai commis aucun crime contre les devoirs de la société ; j' ai respecté les dieux de mes peres, et j' ai honoré mes parens ; si j' ai commis quelque faute par foiblesse humaine, par intemperance,

p202

ou par le goût du plaisir, ces viles dépouilles de moi-même en sont la cause. En prononçant ces paroles, on jettoit l' urne dans la riviere, et l' on dépositoit le reste du corps embaumé dans les pyramides.

Telles étoient les idées des anciens égyptiens ; remplis des esperances de l' immortalité, ils s' imaginoient que les foiblessees humaines étoient expiées par notre séparation d' avec le corps, et qu' il n' y avoit que les vices contre les dieux et contre la société, qui empêchoient l' ame de se réunir à son origine.

Toutes ces découvertes donnerent à Cyrus une grande envie de s' instruire à fond de l' ancienne religion d' égypte ; pour cet effet

p203

il alla à Thebes. Cette ville fameuse, dont Homere a chanté les cent portes, disputoit en magnificence, en grandeur, et en puissance, à toutes les villes de l' univers ; on dit qu' elle pouvoit autrefois faire sortir dix mille combattans par chacune de ses portes ; il y a sans doute ici de la

fiction poétique, mais tous conviennent que le peuple en étoit innombrable.

Cyrus avoit été adressé par Zoroastre à Sonchis souverain pontife de Thebes, afin qu' il l' instruisît dans tous les mysteres de la religion de son pays ; Sonchis conduisit le prince dans une salle spatieuse, ornée par trois cens statües de grands prêtres égyptiens ; cette longue succession de pontifes donna

p204

au prince une haute idée de l' antiquité de leur religion, et une grande curiosité d' en sçavoir les principes.

Pour vous faire connoître, *lui dit le pontife*, l' origine de notre culte, de nos symboles, et de nos mysteres, il faut vous apprendre l' histoire d' Hermés Trismegiste, qui en est le fondateur. Siphosas, ou Hermés second du nom, étoit de la race de nos premiers souverains ; pendant que sa mere étoit enceinte, elle alla par mer en Lybie faire un sacrifice à Jupiter Hammon ; en cotoyant l' Afrique, il s' éleva subitement un orage qui fit périr le vaisseau près d' une isle déserte ; la mere d' Hermés y fut jettée toute seule par

p205

une protection particuliere des dieux.

Là elle vécut solitaire jusques au moment de son accouchement ; elle en mourut ; l' enfant demeura abandonné à l' inclemence des saisons, et à la fureur des bêtes ; mais le ciel qui avoit de grands desseins sur lui, le préserva au milieu de ces malheurs : une jeune chèvre, dont il y avoit grande abondance dans cette isle, accourut à ses cris, et l' allaita jusqu' à ce qu' il fut sorti de l' enfance. Il brouta pendant ses premieres années l' herbe tendre avec sa nourrice, ensuite les dattes et les fruits sauvages lui parurent une nourriture plus convenable ; il sentit par les premiers rayons de raison qui

p206

commencerent à luire en lui, que sa figure n' étoit

pas la même que celle des animaux, qu' il avoit plus d' esprit, plus d' invention, plus d' adresse qu' eux, et par conséquent qu' il pouvoit être d' une nature différente.

La chèvre qui l' avoit nourri, mourut accablée de vieillesse ; il fut fort surpris de ce nouveau phénomène qu' il n' avoit pas remarqué auparavant ; il ne put comprendre pourquoi elle demeurait si long-temps immobile et froide, il l' examina pendant plusieurs jours, il compara tout ce qu' il voyoit en elle, avec ce qu' il sentoit en lui, et s' aperçut enfin qu' il avoit un battement dans le coeur qu' elle n' avoit pas, et qu' il y avoit un principe

p207

de mouvement en lui, qui n' étoit plus en elle ; il la vit peu-à-peu pourrir, se dessécher, se dissiper, rien ne restoit que les os : l' esprit parle à soi-même, sans sçavoir les noms arbitraires que nous avons attachés à nos idées ; Hermès raisonna ainsi : la chèvre ne s' est point donné ce principe de vie, puisqu' elle l' a perdu, et qu' elle ne peut plus se le rendre.

Comme il avoit une merveilleuse sagacité naturelle, il chercha long-temps quelle pouvoit être la cause de ce changement ; il remarqua que les plantes et les arbres sembloient mourir, et revivre tous les ans par l' éloignement et le retour du soleil ; il s' imagina que cet astre étoit le principe de toute chose.

p208

Il ramassa les os deséchés de sa mere nourrice, et les exposa aux rayons du soleil, mais la vie ne revint point ; il vit par-là qu' il s' étoit trompé, et que le soleil ne donnoit pas la vie aux animaux.

Il examina si ce ne seroit pas quelque autre astre ; mais il observa que la nuit, les étoiles n' avoient ni autant de chaleur, ni autant de lumiere que le soleil, et que toute la nature sembloit languir pendant l' absence du jour ; il sentit que les astres n' étoient point le premier principe de vie.

à proportion qu' il avança en âge, son esprit se meurt, et ses réflexions devinrent plus profondes.

Il avoit remarqué que les corps inanimés ne se remuoient point par

p209

eux-mêmes ; que les animaux ne se rendoient point le mouvement, lorsqu' ils l' avoient perdu, et que le soleil ne ranimoit point les corps morts ; de-là il conclut qu' il y avoit un premier moteur plus puissant que le soleil et les astres.

En réfléchissant ensuite sur lui-même, et sur toutes les remarques qu' il avoit faites depuis le premier usage de sa raison, il observa qu' il y avoit en lui quelque chose qui sentoit, qui pensoit, et qui comparoit ses pensées ; après avoir médité plusieurs années entieres sur toutes les operations de son esprit, il conclut enfin que le premier moteur pouvoit avoir de l' intelligence aussi-bien que de la force, et que sa bonté devoit égaler sa puissance.

p210

La solitude de l' homme, au milieu des êtres qui ne peuvent le secourir, est un état affreux ; mais lorsqu' il découvre l' idée d' un être qui peut le rendre heureux, rien n' égale ses esperances, et sa joye.

L' amour du bonheur, inséparable de notre nature, fit souhaiter à Hermés de voir ce premier moteur, de le connoître, et de l' entretenir ; si je pouvois, *disoit-il*, lui faire entendre mes pensées et mes desirs, sans doute il me rendroit plus heureux que je ne suis. Ses esperances et sa joye furent bientôt troublées par de grands doutes : hélas ! *disoit-il*, si le premier moteur est aussi bon et aussi bienfaisant que je me l' imagine, pourquoi

p211

ne le vois-je pas ? Pourquoi ne s' est-il point fait connoître à moi ? Et sur-tout pourquoi suis-je dans une si triste solitude, où je ne vois rien qui me ressemble, rien qui me paroisse raisonner comme moi, rien qui puisse me secourir ?

Dans ces agitations, la raison impuissante gardoit le silence, et ne pouvoit rien répondre ; le coeur parla, se tourna vers le premier principe, et lui dit par ce langage muet, que les dieux entendent mieux que les paroles : vie de tous les êtres, montrez-vous à moi, faites-moi sçavoir qui vous êtes, et ce que je suis ; venez me secourir dans

l' état solitaire et malheureux où je me trouve.  
Le grand Osiris aime les coeurs

p212

purs, il écoute toujours leurs desirs ; il ordonna au premier Hermès ou Mercure, de prendre une figure humaine, et de l' aller instruire.  
Un jour que le jeune Trismegiste s' étoit endormi au pied d' un chêne, Hermès vint s' asseoir auprès de lui ; Trismegiste en s' éveillant fut surpris de voir une figure semblable à la sienne ; il forme des sons à l' ordinaire, mais ils n' étoient pas articulés ; il montre tous les mouvemens différens de son ame par les transports, les empressemens, et les démonstrations ingénûes et naïves, que la nature enseigne aux hommes, pour exprimer ce qu' ils sentent vivement.  
En peu de temps Mercure apprit

p213

au philosophe sauvage la langue égyptienne ; il l' instruisit ensuite de ce qu' il étoit, de ce qu' il alloit devenir, et de toutes les sciences que Trismegiste enseigna depuis aux égyptiens ; il commença alors à voir dans la nature ce qu' il n' y avoit pas remarqué auparavant, des caracteres d' une sagesse et d' un pouvoir infini répandus par-tout ; il reconnut par-là l' impuissance de la raison humaine, quand elle est toute seule, et abandonnée à elle-même sans instruction ; il fut étonné de sa premiere ignorance, mais ses nouvelles lumieres produisirent en lui de nouveaux embarras.  
Un jour que Mercure lui parloit de la haute destinée de l' homme, de la dignité de sa nature, de l' immortalité

p214

qui l' attend, Hermès lui dit : si le grand Osiris destine les hommes pour un bonheur si parfait, d' où vient donc qu' ils naissent dans une telle ignorance ? D' où vient qu' il ne se montre pas à eux pour dissiper leurs ténèbres ? Hélas ! Si vous n' étiez point venu m' éclairer, j' aurois cherché long-temps sans découvrir le premier principe de



toutes choses, tel que vous me l'avez fait  
connoître ; alors Mercure lui développa ainsi tous  
les secrets de la theologie égyptienne.  
L'état primitif de l'homme étoit bien différent de  
ce qu'il est aujourd'hui : au dehors toutes les  
parties de l'univers étoient dans

p215

une harmonie constante, au dedans tout étoit soumis  
à l'ordre immuable de la raison ; chacun portoit sa  
loi dans son coeur, et toutes les nations de la  
terre n'étoient qu'une république de sages.  
Les hommes vivoient alors sans discorde, sans  
ambition, sans faste, dans une paix, dans une  
égalité, dans une simplicité parfaite ; chacun  
avoit pourtant des qualités, et des inclinations  
différentes, mais tous les goûts conduisoient à  
l'amour de la *vertu*, et tous les talens  
conspiroient à la connoissance du *vrai* ; les  
beautés de la nature, et les perfections de son  
auteur, faisoient les spectacles, les jeux, et  
l'étude des premiers hommes.  
L'imagination réglée ne présentait

p216

alors que des idées justes et pures ; les passions  
soumises à la raison, ne troublaient point le coeur,  
et l'amour du plaisir étoit toujours conforme à  
l'amour de l'ordre ; le dieu *Osiris*, la déesse  
*Isis*, et leur fils *Orus*, venoient souvent  
converser avec les hommes, et leur apprenoient tous  
les mystères de la sagesse.  
Cette vie terrestre, quelque heureuse qu'elle fut,  
n'étoit pourtant que l'*enfance* de notre être,  
où les âmes se préparoient à un *développement*  
successif d'intelligence et de bonheur : après avoir  
vécu un certain temps sur la terre, les hommes  
changeoient de forme sans mourir, et s'envoloient  
dans les astres ; là, avec de nouveaux sens, et de  
nouvelles lumières, ils jouissoient

p217

de nouveaux plaisirs, et de nouvelles  
connoissances ; de-là ils s'élevoient dans un autre

ciel, ensuite dans un troisième, et parcouraient ainsi les espaces immenses par des métamorphoses sans fin.

Un siècle entier, et selon quelques-uns, plusieurs siècles s'étoient passés de cette sorte ; il arriva enfin un triste changement dans les esprits, et dans les corps : Typhon et ses compagnons, avoient habité autrefois le séjour des hommes ; mais enivrés par leur orgueil, ils s'oublièrent jusqu'à vouloir escalader les cieux ; ils furent précipités, et ensevelis dans le centre de la terre.

Ils sortirent de leurs abymes, percerent l'oeuf du monde, y répandirent le mauvais principe, et

p218

corrompirent par leur commerce l'esprit, le coeur, et les moeurs de ses habitans ; l'ame du grand Osiris abandonna son corps, qui est la *nature* ; elle devint comme un cadavre ; Typhon en déchira, en découpa, et en dispersa tous les membres ; il en flétrit toutes les beautés.

Depuis ce temps, le corps devint sujet aux maladies et à la mort, et l'esprit à l'erreur et aux passions ; l'imagination de l'homme ne lui presenta plus que des chimères ; sa raison ne servit qu'à contredire ses penchans, sans pouvoir les redresser ; la plupart de ses plaisirs sont faux et trompeurs, et toutes ses peines même imaginaires, sont des maux réels ; son coeur est une source

p219

féconde de desirs inquiets, de craintes frivoles, de vaines esperances, de goûts déreglés qui le tourmentent tour à tour ; une foule de pensées vagues, et de passions turbulentes, causent en lui une guerre intestine, le soulevent sans cesse contre lui même, et le rendent en même temps idolatre et ennemi de sa propre nature.

Ce que chacun sent en soi, est une image de ce qui se passe dans la société des hommes. Trois empires différens s'élevent dans le monde, et partagent tous les caracteres : l'empire de l'*opinion*, celui de l'*ambition*, et celui de la *volupté* ; l'erreur préside dans l'un, la force domine dans l'autre, et le frivole régne dans le troisième.

p220

Voilà l' état de la nature humaine : la déesse Isis va par toute la terre chercher les ames égarées, pour les ramener à l' empyrée, tandis que le dieu Orus attaque sans cesse le mauvais principe ; on dit qu' il rétablira enfin le règne d' Osiris, et bannira à jamais le monstre Typhon ; jusqu' à ce temps les bons princes peuvent adoucir les maux des hommes, mais ils ne peuvent les guérir tout-à-fait. Vous êtes, *continue Mercure*, de l' ancienne race des rois d' égypte : le grand Osiris vous destine pour aller réformer ce royaume par vos sages loix ; il ne vous a conservé que pour rendre un jour les hommes heureux ; bien-tôt, cher Trismegiste, vous reverrez votre patrie.

p221

Il dit, et soudain il s' élève dans les airs, et disparoît comme l' étoile du matin qui s' enfuit devant l' aurore ; son corps devient transparent ; un nuage léger et pur, peint de toutes les couleurs, l' enveloppe comme un vêtement ; il avoit une couronne sur la tête, des aîles aux pieds, et tenoit dans la main un caducée ; on voyoit sur sa robe flotante tous les hieroglyphes dont Trismegiste s' est servi depuis pour exprimer les mysteres de la theologie, et de la nature. Meris Premier qui regnoit alors en égypte, fut averti en songe par les dieux, de ce qui se passoit dans l' isle déserte ; il envoya chercher le philosophe sauvage, et voyant la conformité de l' histoire d' Hermés

p222

avec le songe divin, il l' adopta pour son fils ; après la mort de ce prince, Trismegiste monta sur le trône, et rendit long-temps l' égypte heureuse, par la sagesse de ses loix. Il écrivit plusieurs livres, qui contenoient la theologie, la philosophie, et la politique des égyptiens. Le premier Hermés avoit inventé l' art ingénieux d' exprimer toutes sortes de sons par les différentes combinaisons de peu de lettres ; invention merveilleuse par sa simplicité, et qui n' est pas assez admirée, parcequ' elle est commune ;

outre cette maniere d' écrire, il y en avoit une autre consacrée aux choses divines, et que peu de personnes entendoient.

p223

Trismegiste désignoit les vertus et les passions de l' ame, les actions et les attributs des dieux, par les figures des animaux, des insectes, des plantes, des astres, et par plusieurs caracteres symboliques ; c' est pour cela qu' on voit des vaches, des chats, des reptiles, et des crocodiles dans nos anciens temples, et sur nos obelisques ; mais ils ne sont pas les objets de notre culte, comme les grecs se l' imaginent follement. Trismegiste cachoit les mysteres de la religion sous des hieroglyphes et des allégories, et ne laissoit voir au commun des hommes que la beauté de sa morale ; c' est ainsi qu' en ont usé les sages de tous les temps, et les legislatureurs de tous

p224

les pays ; ils sçavoient, ces hommes divins, que les esprits corrompus ne pouvoient gouter les vérités célestes, tant que leur coeur ne seroit pas purgé des passions ; c' est pourquoi ils répandirent sur la religion un voile sacré, qui s' entrouvre, et disparoît, lorsque les yeux de l' esprit peuvent en soutenir l' éclat ; c' est le sujet de l' inscription qu' on voit à Saïs sur la statue d' Isis : *je suis tout ce qui est, qui a été, et qui sera, et nul mortel n' a encore ôté le voile qui me couvre.*

Cyrus comprit par cette histoire d' Hermés, que l' Osiris, l' Orus, et le Typhon des égyptiens, étoient les mêmes que l' Oromaze, le Mythras, et l' Arimane des perses, et

p225

que la mythologie de ces deux nations étoit fondée sur les mêmes principes : ce n' étoient que des noms différens, pour exprimer les mêmes idées : celles des orientaux étoient plus simples, plus claires, et plus dépouillées d' images sensibles ; celles des égyptiens étoient plus allégoriques, plus obscures,

et plus enveloppées de fictions.

Quand Sonchis eut entretenu Cyrus, il le conduisit au temple, où il lui fit voir les cérémonies et les mystères du culte égyptien, privilège qu' on n' avoit jamais accordé auparavant à aucun étranger, qu' après les plus rudes épreuves.

Le prince de Perse passa plusieurs

p227

jours avec le pontife ; il partit enfin de Thebes, et sortit de l' égypte, sans se faire connoître à Amasis dont il détestoit le caractère et l' usurpation.

#### LIVRE 4

En quittant l' égypte, Cyrus résolut de passer en Grece ; il descendit le Nil depuis Memphis jusques à l' embouchure de ce fleuve, et s' embarqua sur la grande mer dans un vaisseau phénicien, qui faisoit voile pour l' Argolide.

p228

Tandis que les vents favorables enflaient les voiles, Cyrus rappelant les idées de Zoroastre et des mages, s' entretenoit avec Araspe de toutes les merveilles qu' on découvre dans le vaste empire des ondes ; de la conformation de ses habitans proportionnée à leur élément ; de l' usage de leurs nageoires, dont ils se servent, tantôt comme de rames, et tantôt comme d' aîles pour fendre l' eau en les remuant, ou pour s' arrêter en les étendant ; des membranes délicates qu' ils contiennent dans leur sein, et qu' ils enflent ou resserrent pour se rendre plus ou moins légers, selon qu' ils veulent monter ou descendre dans l' eau ; de la structure admirable de leurs yeux

p229

parfaitement ronds, pour rompre, et pour réunir plus promptement les rayons de lumière, sans quoi ils ne verroient pas dans l' élément humide. Ils parlerent ensuite des lits de sel et de bitume,

cachés dans le fond de l'océan ; la pesanteur de chaque grain de ces sels est réglée de telle façon, que le soleil ne peut les attirer en-haut ; ce qui fait que les vapeurs et les pluies qui retombent sur la terre n'en sont pas surchargées, et deviennent des sources fécondes d'eaux douces.

Ils raisonnaient long-temps du flux et du reflux, qui se fait moins sentir dans cette mer que dans le grand océan ; de l'action de la

p230

lune, qui cause ces mouvemens réglés ; de la distance et de la grandeur de cette planète sagement proportionnée à nos besoins : si elle étoit plus grande, *dirent-ils*, si elle étoit plus près de nous, ou s'il y en avoit plusieurs, la pression augmentée par-là, rendroit les marées trop abondantes, et la terre seroit inondée à tout moment par des déluges ; s'il n'y en avoit point, si elle étoit plus petite, ou plus éloignée, l'océan ne contiendrait dans son vaste sein que des eaux dormantes, dont les exhalaisons empestées se répandroient par-tout, et détruiroient les plantes, les animaux et les hommes. Ils s'entretenaient enfin de cette puissance souveraine, qui a arrangé toutes les

p231

parties de l'univers avec tant d'art et de symétrie. Après quelques jours de navigation, le vaisseau entre dans le golfe Saronique, aborde bien-tôt à épidaure, et le prince se hâte d'aller à Sparte. Cette ville fameuse étoit d'une figure ronde, et semblable à un camp de guerriers ; elle étoit située dans un vallon sauvage et stérile, où coule l'Eurotas fleuve impétueux, qui ravage souvent le pays par ses inondations : ce vallon est entouré d'un côté par des montagnes inaccessibles, et de l'autre par des collines arides, qui produisoient à peine ce qui est nécessaire pour soulager les véritables besoins de la nature ; la situation

p232

du pays avoit beaucoup contribué au génie militaire

et feroce de ses habitans.

En entrant dans la ville, Cyrus n' y découvrit que des bâtimens simples et uniformes, bien différens des palais superbes qu' il avoit vûs dans l' égypte ; tout y ressentoit encore la simplicité primitive des spartiates, mais leurs moeurs alloient se corrompre sous le régime d' Ariston et d' Anaxandride, si Chylon un des sept sages de la Grece n' avoit pas prévenu ce malheur : ces deux rois de l' ancienne race des Heraclides, partageoient entre eux la puissance suprême ; l' un gouvernoit l' état, l' autre commandoit les troupes.

Ariston d' un naturel aimable,

p233

bien-faisant, et doux, se confioit également à tous ceux qui l' environnoient ; Anaxandride étoit d' un caractere opposé, sombre, soupçonneux, et défiant. Prytanis favori d' Ariston, élevé dès sa jeunesse à Athenes, s' étoit abandonné à toutes sortes de voluptés ; comme son esprit étoit plein de graces, il avoit le secret de rendre ses défauts aimables ; il sçavoit s' accommoder à tous les goûts, et parler le langage de tous les caracteres ; il étoit sobre avec les spartiates, poli avec les atheniens, et sçavant avec les égyptiens ; il prenoit tour à tour toutes les formes différentes, non pour tromper, (car il n' étoit pas méchant,) mais pour flatter sa passion dominante,

p234

qui étoit l' envie de plaire, et de devenir l' idole des hommes ; en un mot c' étoit un composé de ce qu' il y avoit de plus aimable, et de plus déréglé ; Ariston aimoit Prytanis, et se livroit entierement à lui.

Le favori entraîna son maître ; les spartiates commencerent à s' amollir ; le roy répandoit ses bienfaits sans distinction, et sans connoissance. Anaxandride tenoit une conduite toute différente, mais aussi ruineuse pour l' état ; ne sçachant point discerner les coeurs sinceres et droits, il croyoit tous les hommes faux, et que ceux qui paroisoient bons, ne differoient des autres, que parcequ' ils ajoutaient

p235

l' hypocrisie à leur malice cachée ; les meilleurs officiers de son armée lui devinrent suspects, et sur-tout Leonidas.

C' étoit le principal et le plus habile de ses généraux ; il avoit une probité exacte, et une valeur distinguée : il aimoit sincèrement la vertu ; mais il n' en avoit pas assez, pour supporter les défauts des autres hommes ; il les méprisoit trop ; il ne se soucioit ni de leurs louanges, ni de leurs bienfaits ; il ne ménageoit ni les princes, ni leurs courtisans : à force de haïr le vice, ses moeurs étoient devenues sauvages et feroces : il cherchoit toujours le parfait, et comme il ne le trouvoit jamais, il n' avoit de liaison intime avec personne.

p236

Nul ne l' aimoit, tous le craignoient ; c' étoit un abregé des vertus les plus respectables, et les plus incommodes : Anaxandride s' en dégouta, et l' exila ; c' est ainsi que ce prince affoiblissoit les forces de Sparte, tandis qu' Ariston en corrompoit les moeurs.

Chylon qui avoit élevé les deux jeunes princes, les alla trouver, et leur parla ainsi : mon âge, mes longs services, les soins que je me suis donné pour votre éducation, m' autorisent à vous parler avec franchise : vous vous perdez l' un et l' autre par des défauts contraires ; Ariston s' expose à être souvent trompé par des favoris flatteurs ; et vous Anaxandride, vous vous exposez à n' avoir jamais de véritables amis.

p237

Vouloir toujours traiter les hommes avec toute la rigueur qu' ils méritent, c' est ferocité, ce n' est pas justice ; mais une bonté trop generale, qui ne sçait pas punir le *mal* avec vigueur, ni récompenser le *bien* avec choix, n' est pas une vertu, c' est une foiblesse ; elle fait souvent d' aussi grands maux que la malice même. Pour vous Anaxandride, votre défiance fait encore plus de mal à l' état que la bonté trop confiante d' Ariston : pourquoi vous défier des hommes sur de simples soupçons, quand leurs talens et leur



capacité vous les ont rendus nécessaires ? Lorsqu' un prince a une fois donné sa confiance à un ministre pour de bonnes raisons, il ne doit

p238

jamais la retirer qu' après des preuves invincibles de perfidie : il est impossible de tout faire par soi-même ; il faut avoir le courage de hasarder quelquefois d' être trompé, plutôt que de manquer les occasions d' agir ; il faut sçavoir se servir sagement des hommes, sans s' y livrer aveuglément, comme fait Ariston. Il y a un milieu entre la défiance outrée, et la confiance excessive ; il faut vous corriger, autrement votre empire ne peut être de longue durée.

Les réflexions, et l' expérience diminuerent peu-à-peu les défauts d' Ariston, il éloigna Brytanis ; mais le naturel farouche d' Anaxandride ne fut corrigé que par les malheurs ; dans ses guerres contre

p239

les atheniens il fut souvent défait, et sentit enfin la nécessité de rappeler Leonidas.

Cyrus se fit connoître aux deux rois, qui le reçurent avec une politesse plus grande que les spartiates n' en marquoient ordinairement pour les étrangers : il alla ensuite voir Chylon. Ce philosophe avoit acquis par sa sagesse une grande autorité auprès des rois, dans le sénat, et sur le peuple ; on le regardoit comme un second Lycurgue, sans lequel rien ne se faisoit à Lacédémone.

Le sage spartiate, pour donner à Cyrus une idée vivante de leurs loix, de leurs moeurs, et de la forme de leur gouvernement, le mena d' abord dans le conseil des gerontes établi par Lycurgue.

p240

Ce conseil où les deux rois présidoient, se tenoit dans une salle tendue de nattes et de joncs, de peur que la magnificence du lieu ne détournât l' attention : il étoit composé d' environ quarante sénateurs, et n' étoit point exposé au tumulte et à la confusion, qui régnoient souvent dans les délibérations populaires d' Athenes.

L' autorité des rois de Sparte avoit été absolue jusqu' au temps de Lycurgue : Eurytion un de ces rois s' etant relâché de ses droits pour complaire au peuple, il se forma un parti républicain qui devint audacieux et turbulent ; les rois voulurent reprendre leur ancienne autorité, le peuple voulut la retenir, et ce combat continuel

p241

de puissances opposées, déchiroit sans cesse l' état. Pour tenir en équilibre le pouvoir royal et le pouvoir populaire, qui panchoient tour à tour vers la tyrannie ou vers la confusion, Lycurgue établit un conseil de vingt-huit vieillards ; cette autorité mitoyenne entre la sujettion tyrannique, et l' excessive liberté, sauva Sparte de ses dissensions domestiques.

Cent trente ans après lui, Theopompe ayant remarqué que ce qui étoit résolu par les rois et par leur conseil, n' étoit pas toujours agréable à la multitude, établit des éphores dont la magistrature ne duroit qu' un an ; ils étoient choisis par le peuple, et concouroient

p242

en son nom à tout ce qui étoit déterminé par les rois, et par le sénat ; chacun regardoit ces délibérations unanimes comme faites par lui-même, et c' étoit dans cette union des chefs et des membres, que consistoit la vie du corps politique à Sparte. Après que Lycurgue eut réglé la forme du gouvernement, il donna aux spartiates des loix propres à prévenir tous les excès que causent dans les autres états l' avarice, l' ambition, et l' amour. Pour bannir de Lacédemone le luxe, et l' envie, ce grand legislateur voulut en chasser à jamais la richesse, et la pauvreté : il persuada à ses citoyens de faire un partage égal de tous les biens, et de toutes les

p243

terres ; il décria l' usage de l' or, et de l' argent, et ordonna qu' on ne se serviroit que de monnoye de fer, qui n' avoit point de cours dans les pays

étrangers ; il aima mieux priver les spartiates des avantages du commerce avec leurs voisins, que de les exposer à rapporter de chez les autres peuples, les instrumens d' un luxe, qui pouvoit les corrompre. Pour affermir l' égalité parmi les citoyens, ils mangeoient tous ensemble dans des salles publiques, mais séparées ; chaque société éliisoit librement son convive, nul n' y étoit admis que par le consentement de tous, afin que la paix ne fût pas troublée par la différence des humeurs ; précaution

p244

nécessaire pour des hommes d' un naturel guerrier, et sauvage.

Cyrus entra dans ces salles publiques, où les hommes étoient assis sans autre distinction que celle de leur âge ; ils étoient entourés d' enfans qui les servoient ; leur temperance, et l' austerité de leur vie étoient si grandes, que les autres nations disoient, qu' il valoit mieux mourir que de vivre comme les spartiates : en mangeant ils s' entretenoient de matieres graves et sérieuses, des interêts de la patrie, de la vie des grands hommes, de la différence du bon et du mauvais citoyen, et de tout ce qui pouvoit former la jeunesse au goût des vertus militaires : leurs discours renfermoient un grand sens

p245

en peu de paroles ; c' est pour cela que le style laconique a été admiré dans toutes les nations : en imitant la rapidité des pensées, il peignoit tout dans un moment, et donnoit le plaisir de pénétrer un sens profond : les graces et les délicatesses attiques étoient inconnues à Lacédemone, on y vouloit de la force dans les esprits, comme dans les corps.

Le jour d' une fête solemnelle, Cyrus et Araspe assisterent aux assemblées des jeunes spartiates : dans une grande enceinte, entourée de plusieurs sieges de gazon élevés en amphitheâtre, les jeunes filles presque nûes et les jeunes garçons, disputoient le prix de la course, de la lutte, de la danse, et de tous les

p246

exercices pénibles. Il n' étoit permis aux spartiates d' épouser, que celles qu' ils avoient vaincues dans ces jeux.

Cyrus fut choqué de voir la liberté qui régnoit dans ces assemblées publiques entre des personnes d' un sexe différent, et il ne put s' empêcher de le représenter à Chylon : il me paroît, *lui dit-il*, qu' il y a une grande contradiction dans les loix de Lycurgue ; il ne veut qu' une republique de guerriers, endurcis à toutes sortes de travaux, et cependant il n' a point craint de les exposer à la volupté qui amollit les courages. Le dessein de Lycurgue en établissant ces fêtes, *reprit Chylon*, étoit de conserver et de perpetuer

p247

les vertus guerrieres dans sa republique. Ce grand legislateur avoit une profonde connoissance de la nature humaine. Il sçavoit combien les inclinations, et les dispositions des meres influent sur les enfans. Il a voulu que les femmes spartiates fussent des héroïnes, afin qu' elles ne donnassent à la republique que des héros.

Au reste, *continua Chylon*, l' amour délicat et la volupté grossiere sont également inconnus à Lacedemone. Ce n' est que dans ces fêtes publiques qu' on souffre cette liberté qui vous choque. Lycurgue crut pouvoir amortir la volupté, en accoutumant quelquefois la vûe aux objets qui l' excitent. Dans tous les autres

p248

temps, les filles sont fort retirées : il n' est même permis suivant nos loix aux personnes nouvellement mariées, de se voir que rarement et en secret. On forme ainsi la jeunesse à la temperance, et à la modération dans les plaisirs même les plus légitimes.

D' un autre côté, le coeur et le goût ont peu de part à nos unions : par-là les amours furtifs, et la jalousie sont bannis de Sparte. Les maris malades ou avancés en âge, prêtent leurs femmes à d' autres, et les reprennent ensuite sans scrupule. Les femmes se regardent comme appartenant plus à l' état, qu' à leurs maris. Les enfans sont élevés en commun, et

souvent sans connoître d' autre mere que

p249

la republique, ni d' autres peres que les senateurs. Cyrus rappelant ici sa tendresse pour *Cassandane* , et la pureté de leur union, soupira en lui-même, ayant horreur de ces maximes. Il méprisoit la volupté qui amollit les coeurs, mais il ne pouvoit goûter la férocité spartiate qui sacrifioit à l' ambition, les plus doux charmes de la société, et qui croyoit les vertus guerrieres incompatibles avec les sentimens tendres ; sachant néanmoins que Chylon ne sentiroit point ces délicatesses, il se contenta de lui dire. L' amour paternel me paroît d' une grande ressource dans un état. Les peres ont soin de l' éducation de leurs enfans, cette éducation

p250

oblige les enfans à la reconnoissance : de-là naissent les premiers liens de la société. La patrie n' est que l' union de toutes les familles ensemble. Si l' amour de la famille est affoibli, que deviendra l' amour de la patrie qui en depend. Il faut, ce me semble, craindre les établissemens qui détruisent la nature, sous pretexte de vouloir la perfectionner. Les spartiates, *répond Chylon*, ne font tous qu' une même famille. Lycurgue avoit remarqué que les peres indignes, et les enfans ingrats manquent souvent à leurs devoirs reciproques ; il confia l' éducation des enfans à plusieurs vieillards, qui se regardant comme les peres communs, ont un soin égal de tous.

p251

En effet les enfans n' étoient nulle part mieux élevés qu' à Sparte : on leur apprenoit principalement à bien obéir, à supporter le travail, à vaincre dans les combats, et à montrer du courage contre les douleurs et contre la mort. Ils alloient la tête, et les pieds nus, couchoient sur des roseaux, et mangeoient très-peu. Encore falloit-il qu' ils prissent ce peu par adresse dans les salles publiques des convives. Ce n' est pas qu' on autorisât

à Sparte les vols, et les larcins. Comme tout étoit commun dans cette republique, ces vices n' y pouvoient avoir aucun lieu ; mais on vouloit accoutumer les enfans destinés pour la guerre, à surprendre l' attention de ceux

p252

qui veilloient sur eux, et à s' exposer avec courage aux punitions les plus sévères, s' ils n' avoient point l' adresse qu' on exigeoit d' eux. Lycurgue avoit senti que les speculations subtiles et les raffinemens des sciences, ne servoient souvent qu' à gâter l' esprit, et qu' à corrompre le coeur, c' est pourquoi il en fit peu de cas ; on ne négligeoit pourtant rien pour réveiller dans les enfans, le goût de la pure raison, et pour donner de la force à leur jugement ; mais toutes les connoissances qui ne servoient point aux bonnes moeurs, étoient regardées comme des occupations inutiles, et dangereuses. Les spartiates croyoient que dans

p253

cette vie, l' homme est fait moins pour connoître, que pour agir ; et que les dieux l' ont formé, plutôt pour la société, que pour la contemplation. Cyrus alla ensuite dans les gymnases, où s' exerçoit la jeunesse ; Lycurgue avoit renouvelé les jeux olympiques institués par Hercule, et avoit dicté à Iphitus les statuts et les cérémonies de ces fêtes. La religion, le génie guerrier, et la politique, s' unissoient pour en maintenir l' usage ; elles servoient non seulement à honorer les dieux, à célébrer la vertu des héros, à disposer les corps aux fatigues de la guerre, mais aussi à rassembler de temps en temps dans un même lieu, et à réunir

p254

par des sacrifices communs, divers peuples dont l' union faisoit la force.

Les exercices par lesquels on se préparoit à disputer les prix dans ces jeux, faisoient le seul travail des citoyens de Lacedemone ; les islotes qui étoient leurs esclaves, labouroient les champs,

et exerçoient tous les métiers ; les spartiates regardoient comme vile, toute occupation qui se bornoit au simple entretien du corps. L' agriculture et les arts, *dit Cyrus*, sont absolument nécessaires pour préserver le peuple de l' oisiveté qui enfante les discordes, la mollesse, et tous les maux ruineux pour la société : il me paroît que Lycurgue s' écarte toujours

p255

un peu trop de la nature dans toutes ses loix. Les plaisirs tranquilles, *reprit Chylon*, et le doux loisir qu' on goûte dans une vie champêtre, paroissent à Lycurgue contraires au génie guerrier ; au reste les spartiates ne sont jamais oisifs ; on les occupe sans cesse, comme vous le voyez, à tous les travaux qui sont des images de la guerre, et sur-tout à marcher, à camper, à ranger les armées en bataille, à défendre, à attaquer, à bâtir, et à détruire des forteresses. Par-là on entretient dans les esprits pendant la paix, une noble émulation, sans exciter la haine, et sans répandre de sang : chacun y dispute le prix avec ardeur,

p256

et les vaincus se font gloire de couronner les vainqueurs ; on oublie les fatigues par les plaisirs qui accompagnent ces spectacles, et ces fatigues empêchent que le repos n' amollisse les courages. Ce discours donna curiosité à Cyrus de connoître la discipline militaire des spartiates, il le témoigna à Chylon : le lendemain les deux rois ordonnerent à Leonidas d' assembler les troupes de Lacédémone, dans une grande plaine près de la ville, pour les passer en revue devant Cyrus, et lui montrer tous les exercices en usage chez les grecs. Leonidas parut revêtu de ses habits militaires, son casque étoit

p257

orné de trois oiseaux, dont celui du milieu faisoit l' aigrette ; sur sa cuirasse se voyoit une tête de meduse, et sur son bouclier hexagone étoient

représentés tous les attributs du dieu Mars ; il tenoit dans sa main un bâton de commandement. Cyrus et Araspe monterent deux coursiers superbes, et sortirent de la ville avec le général spartiate, qui, sachant le goût que le jeune prince avoit de s' instruire, l' entretint ainsi pendant le chemin.

La Grece est partagée en plusieurs républiques, et chaque état entretient une armée proportionnée à sa grandeur : nous ne voulons pas, comme les asiatiques, des armées énormes, mais des troupes

p258

bien disciplinées ; les grands corps sont difficiles à mouvoir, et coûtent trop à l' état. Nous avons pour regle invariable de camper surement, afin de n' être jamais obligés de combattre malgré nous ; une petite armée bien aguerie, peut en se retranchant à propos, dissiper les plus nombreuses troupes, qui se détruisent d' elles-mêmes, faute de vivres. Lorsqu' il s' agit de la défense commune de la Grece, tous ces corps séparés se réunissent, et alors il n' y a aucun état qui osât nous attaquer. à Lacédemone tous les citoyens sont soldats ; dans les autres républiques on n' enrôle point les hommes de la lie du peuple, mais on choisit les meilleurs citoyens,

p259

hardis, robustes, à la fleur de leur âge, et endurcis aux travaux pénibles : les qualités requises dans les chefs, sont l' intrepidité, la temperance, et l' expérience ; il faut qu' ils passent par les plus rigoureuses épreuves, avant que d' être élevés à ces emplois ; il faut qu' ils ayent donné des marques éclatantes de toutes les différentes especes de courage, en entreprenant, en executant, et sur-tout en se montrant supérieurs même aux plus funestes événemens ; par ce moyen chaque république a toujours une milice réglée, des chefs habiles, des soldats accoutumés à la fatigue, des armées peu nombreuses, mais invincibles.

p260



à Sparte, on modere dans le tems des guerres la sévérité des exercices, et l' austerité de la vie ; les lacédemoniens sont le seul peuple du monde à qui la guerre est une espece de repos ; nous jouissons alors de tous les plaisirs qu' on nous refuse pendant la paix.

Le jour d' une bataille nous disposons nos troupes de telle sorte, qu' elles ne combattent pas toutes à la fois, comme celles des égyptiens ; mais elles se succèdent, et se soutiennent sans s' embarasser jamais. Nous n' opposons point à l' ennemi un ordre de bataille semblable au sien, et nous mettons les plus vaillans soldats aux aîles, afin qu' ils puissent s' étendre et enveloper l' armée ennemie.

p261

Quand elle est en déroute, Lycurgue nous a ordonné d' exercer envers les vaincus toute sorte de clemence, non seulement par humanité, mais encore par politique. Nous adoucissons ainsi la férocité de nos ennemis ; l' esperance d' être bien traités, s' ils rendent les armes, les empêche de se livrer à cette fureur qui est souvent fatale même aux victorieux.

Tandis qu' il parloit, ils arriverent dans la plaine où les troupes étoient assemblées. Leonidas les fit passer devant Cyrus ; elles étoient divisées en plusieurs cohortes à pied et à cheval. à leur tête se voyoient les polemarques, et les commandans des différentes bandes. Les soldats étoient vêtus de rouge,

p262

afin que dans la chaleur du combat, la vûe de leur sang ne pût les effrayer, ni allarmer leurs compagnons.

Tous marchoient au son des flûtes, la tête couronnée de fleurs, en chantant l' hymne du castor. Leonidas ordonne, et tout d' un coup les troupes s' arrêtent. Au moindre signal de leurs chefs, les différentes cohortes se rassemblent, se separent, s' entrelassent, s' étendent, doublent, redoublent, s' ouvrent, se reserrent, et se forment par plusieurs évolutions et conversions, en quarrés parfaits, en quarrés longs, en lozanges, en figures triangulaires pour ouvrir les rangs de l' ennemi.

p263

L'armée se partage ensuite en deux corps séparés, pour représenter un combat. L'un s'avance contre l'autre, les piques se baissent, chaque phalange se serre, le bouclier touche au bouclier, le casque au casque, l'homme à l'homme, les deux corps s'attaquent, se mêlent, se combattent, et s'enfoncent. Enfin après beaucoup de résistance, les uns remportent la victoire, les autres fuient et gagnent une forteresse prochaine.

On ne connoissoit pas alors dans la Grece les machines guerrieres inventées depuis ; on attaquoit ordinairement les villes en disposant les troupes dans un ordre que l'on appelloit la *tortue* .  
Leonidas parle, et soudain les

p264

assiégeans se réunissent ; les premiers rangs se couvrent de leurs boucliers quarrés, les autres les levent par-dessus leurs têtes, les serrent les uns contre les autres, et se baissant par degrés, forment ensemble un toit penchant impénétrable aux flèches. Un triple étage de *tortues* s'élève jusqu'à la hauteur des murs ; les assiégés font pleuvoir une grêle de pierres et de dards, mais enfin les assiégeans se rendent maîtres de la place. Quand Cyrus fut de retour à Sparte, il repassa dans son esprit tout ce qu'il avoit vû et entendu, il se forma de grandes idées sur l'art militaire, et résolut de le perfectionner un jour en Perse. Puis il dit à Araspe lorsqu'ils furent seuls.

p265

Il me paroît que la republique de Sparte est un camp toujours subsistant, une assemblée de guerriers toujours sous les armes. Quelque respect que j'aye pour Lycurgue, je ne sçaurois admirer cette forme de gouvernement. Des hommes élevés uniquement pour la guerre, qui n'ont d'autre travail, d'autre étude, d'autre profession que celle de se rendre habiles à détruire les autres hommes, doivent être regardés comme ennemis de la société. La bonne politique doit pourvoir non seulement à la liberté de chaque état, mais même à la sureté de tous les états voisins ; se détacher du reste du genre humain, se regarder comme

fait pour le conquérir, c' est armer toutes

p266

les nations contre soi. C' est encore ici où Lycurgue a manqué à la nature, et à la justice : en accoutumant chaque citoyen à la frugalité, il auroit dû apprendre à la nation en général à borner son ambition. La conduite des spartiates ressemble à celle des avars, ils sont avides de tout ce qu' ils n' ont pas, tandis qu' ils se refusent la jouissance de tout ce qu' ils possèdent.

Après que Cyrus eut étudié à fond les loix, les moeurs, et l' art militaire des spartiates, il quitta Lacedemone, pour aller visiter les autres republiques de la Grece.

Chylon et Leonidas le conduisirent jusqu' aux frontieres de leur pays : il leur jura à tous deux une

p267

amitié éternelle, et promit d' être toujours l' allié fidèle de leur republique. Il garda sa promesse ; les perses n' ont jamais eû du tems de ce conquerant aucune guerre avec les grecs.

Avant que de quitter le Peloponese, Cyrus voulut en parcourir les villes les plus considerables ; il passa à *Argos* , et à *Mycenes* , où avoit régné Persée, de qui descendoient les rois de la Perside ; il alla ensuite à *Sicyone* , il s' arrêta enfin à *Corinthe* , qui étoit la plus florissante république de la Grece, après celles de Sparte et d' Athenes.

En entrant dans la ville, il fut surpris d' y voir tout le peuple en deuil ; il apperçut une pompe funebre, plusieurs joueurs de flûtes

p268

la devançoient, et augmentoient la douleur publique par leurs sons lugubres : quarante jeunes filles, pieds nuds, et les cheveux épars, vêtues de longues robes blanches, entouroient le cercueil, et fondoient en larmes en chantant les louanges du mort ; peu après suivoient les soldats, d' un pas lent, d' un air triste, les yeux baissés, et les

piques renversées ; un vieillard vénérable marchait à leur tête, son air noble et militaire, sa taille haute et majestueuse, la douleur amère qui étoit peinte sur son visage, attirèrent les regards de Cyrus ; le jeune prince ayant demandé son nom, apprit que c' étoit le roy Periandre, qui conduisoit au tombeau son fils Lycophron.

p269

Cyrus et Araspe, se mêlent parmi la foule qui alloit vers une forteresse appelée *acro-Corinthe* ; elle étoit bâtie sur le sommet d' une haute montagne, d' où l' on découvroit la mer égée et la mer Ionienne, ce qui la fit nommer *l' oeil de la Grece* .

Periandre étant arrivé à la forteresse, lieu de la sépulture des rois, versa d' abord sur le corps de son fils, du vin, du lait, et du miel ; il alluma ensuite lui-même le bucher sur lequel on avoit répandu de l' encens, des aromates, et des huiles odoriferantes ; il demeura muet, immobile, et les yeux noyés de larmes, tandis que les flammes dévorantes consumoient le corps ; après avoir arrosé de liqueurs parfumées

p270

les cendres encore fumantes, il les recueillit enfin dans une urne d' or, puis il fit signe au peuple qu' il vouloit parler, et rompit ainsi le silence qu' il avoit gardé jusques alors : *peuple de Corinthe, les dieux ont pris soin eux-mêmes de vous vanger de mon usurpation, et de vous délivrer de la servitude ; Lycophron est mort, toute ma race est éteinte, je ne veux plus régner ; citoyens, reprenez vos droits, et votre liberté.*

après avoir prononcé ces paroles, il ordonne à toute l' assemblée de se retirer, fait couper ses cheveux pour marque de sa douleur, et s' enferme dans le tombeau avec son fils. Cyrus frappé vivement de ce spectacle, voulut en sçavoir la cause ; voici ce qu' on lui raconta :

p271

Corinthe avoit été gouvernée d' abord par des rois, mais la monarchie ayant été abolie, l' on établit à leur place des prytanes, ou des magistrats annuels ; ce gouvernement populaire dura pendant un siecle entier, et Corinthe augmentoit tous les jours en richesses et en splendeur, lorsque Cypsele pere de Periandre usurpa l' autorité royale : après avoir régné plus de trente ans, ses passions étant satisfaites, les remords commencerent à troubler son coeur, la raison reprit ses droits, et il vit avec horreur le crime qu' il avoit commis ; il résolut de délivrer les

p272

corinthiens de leur servitude, mais la mort le prévint ; il appella Periandre en expirant, et lui fit jurer de rendre la liberté à ses citoyens ; le jeune prince aveuglé par son ambition, oublia bien-tôt ses sermens, voilà la premiere source de tous ses malheurs.

Les corinthiens chercherent à le détrôner, et se souleverent plusieurs fois contre lui, mais il dompta les rebelles, et affermit de plus en plus son autorité. Pour se mettre à l' abri de ces insultes populaires, il rechercha l' alliance de Melisse heritiere de la couronne d' Arcadie, et l' épousa en secondes nôces ; c' étoit la plus belle princesse de son siecle, d' une vertu parfaite, et d' un grand

courage.

p273

Plusieurs années après son mariage, Periandre déclara la guerre aux corcyréens, et se mit à la tête de ses troupes ; pendant son absence les corinthiens se révolterent de nouveau : Melisse se renferma dans la forteresse, en soutint vigoureusement le siege, et envoya demander du secours à Procles roy d' épidaure, qui avoit toujours paru l' allié fidèle de Periandre : le tyran d' épidaure qui méditoit depuis long-temps d' étendre sa domination sur toute la Grece, profita de cette occasion pour s' emparer de Corinthe ; il la regardoit comme une ville très-propre à devenir la capitale d' un grand empire ; il y arriva avec une armée nombreuse,

p274

et s' en rendit maître en peu de jours. Melisse qui ignoroit ses desseins, ouvrit les portes de la forteresse, et le reçut comme l' ami de Periandre et son libérateur ; Procles se voyant maître de Corinthe, y établit le siege de son royaume, et fit dire à Periandre de se contenter de régner à Corcyre, que ce prince venoit de conquérir. Melisse s' aperçut bien-tôt que l' usurpation de Procles n' étoit pas le seul crime dont il étoit coupable ; il avoit conçu pour la reine une passion violente, il essaya tous les moyens de la satisfaire ; après avoir employé en vain les caresses et les menaces, il la fit enfermer inhumainement avec son fils Lycophon

p275

dans une haute tour située sur le bord de la mer. Cependant Periandre apprit la trahison de Procles, et son amour pour Melisse ; on l' assura en même temps qu' elle avoit non seulement favorisé les projets perfides du tyran d' épidaure, mais même qu' elle répondoit à sa passion. Le roy de Corinthe écouta trop facilement ces calomnies, la jalousie s' empara de son coeur ; il équipe une grande flotte, et s' embarque pour Corinthe, avant que Procles pût en être averti ;

il étoit prêt à entrer dans le port, lorsqu' une tempête violente s' élève et dissipe ses vaisseaux : Melisse ignoroit les sentimens de Periandre, et benissoit déjà les dieux de sa délivrance

p276

prochaine, quand elle vit périr devant ses yeux une partie de la flotte ; le reste poussé par les vents sur les côtes de l' Afrique, y fit naufrage ; le vaisseau où étoit Periandre, échappa seul à la fureur des flots irrités.

Ce prince retourne à Corcyre, où il tombe dans une tristesse profonde ; son courage lui avoit fait supporter la perte de ses états, mais il ne pouvoit soutenir l' idée du crime dont il croyoit Melisse coupable : il l' avoit aimée uniquement ; il succombe sous le poids de sa douleur, son esprit se trouble et s' égare.

Cependant Melisse enfermée dans la tour, croyoit Periandre mort, et le pleuroit amerement ;

p277

elle se voyoit de nouveau exposée aux insultes d' un prince barbare, qui n' avoit pas d' horreur des plus grands crimes.

Tandis qu' elle imploroit le secours des dieux, et les conjuroit de protéger son innocence, celui que Procles avoit commis à sa garde, touché de ses malheurs lui apprend que Periandre étoit vivant, et s' offre de la conduire à Corcyre avec son fils ; ils se sauverent tous trois par un souterrain ; en marchant la nuit par des routes détournées, ils sortirent en peu de jours du pays de Corinthe, mais ils errerent long-temps sur les côtes de la mer égée, avant que de pouvoir passer à Corcyre. Procles désespéré de leur évasion,

p278

fit passer des avis secrets pour confirmer Periandre dans tous ses soupçons, et le faire avertir que Melisse alloit bien-tôt arriver dans l' isle de Corcyre pour l' empoisonner ; l' infortuné roy de Corinthe écouta avec avidité tout ce qui pouvoit aigrir sa jalousie, et redoubler sa rage.

Cependant Melisse et Lycophon arriverent à Corcyre avec leur conducteur, et se hâterent d' aller trouver Periandre ; il n' étoit pas dans son palais, mais dans une sombre forêt où il se retiroit souvent pour se livrer à sa douleur : si-tôt qu' il voit de loin Melisse, la jalousie et la fureur s' emparent de son ame ; il court ; elle tend les bras pour le recevoir, mais étant

p279

près d' elle il lui plonge un poignard dans le sein ; elle tombe en lui disant : ah ! Periandre, est-ce ainsi que vous récompensez mon amour et ma fidélité ? Elle veut continuer, mais la mort la délivre d' une vie pleine de malheurs, et son ame s' envolé vers les champs élysées, pour y recevoir la récompense de ses vertus.

Lycophon voit sa mere nageant dans son sang, fond en larmes, et s' écrie : justes dieux vangez la mort d' une mere innocente, sur un pere barbare que la nature me défend de punir : après ces paroles, il ne parla plus, il s' enfonça dans le bois, et ne voulut jamais revoir son pere. Le fidèle corinthien qui l' accompagnoit, instruisit alors Periandre

p280

de l' innocence, et de la fidélité de Melisse, et de tous les maux que Procles lui avoit fait souffrir dans sa prison.

Le malheureux roy de Corinthe s' apperçoit trop tard de sa crédulité, se livre à son desespoir, et se frappe du même poignard ; mais le coup ne fut point mortel ; il alloit lever le bras une seconde fois, on le retient ; il se jette sur le corps de Melisse, et repete souvent ces paroles : grand Jupiter, consommez par vos foudres la punition que les hommes m' empêchent d' achever. Ah, Melisse ! Melisse ! L' union la plus tendre devoit-elle finir par la cruauté la plus barbare ? En prononçant ces mots, il porte

p281

ses mains à sa blessure qu' il veut déchirer, mais on l' arrête, et on le conduit à son palais ; il



continue de refuser tout soulagement, et reproche à ses amis leur cruauté, de vouloir lui conserver une vie qu' il déteste.

On ne put tranquilliser son esprit, qu' en lui remontrant que lui seul pouvoit punir les crimes de Procles ; cette esperance l' apaise, il se laisse guérir.

Si-tôt qu' il fut rétabli, il alla chez ses alliés représenter ses disgraces, et les crimes de l' usurpateur ; les thebains lui prêterent des troupes ; il assiege Corinthe, prend Procles prisonnier, et le fait immoler sur le tombeau de Melisse.

p282

Lycophron resta toujours à Corcyre, et refusa de revenir à Corinthe, pour ne pas voir dans un pere, le meurtrier d' une mere vertueuse qu' il avoit aimée tendrement. Periandre traîna le reste d' une vie malheureuse, sans jouir de sa grandeur ; il avoit poignardé une femme qu' il adoroit ; il aimoit un fils qui ne pouvoit soutenir sa presence ; il résolut enfin de se démettre de la royauté, de faire couronner son fils, et de se retirer à Corcyre pour y pleurer à jamais ses malheurs, et pour expier dans la retraite les crimes qu' il avoit commis.

Cependant il fit équiper un vaisseau qu' il envoya à Corcyre, pour chercher Lycophron, et pour

p283

le ramener à Corinthe ; le roy alloit souvent sur les bords de la mer impatient de voir arriver son fils ; le vaisseau parut enfin, Periandre courut avec empressement sur le rivage ; mais quelle fut sa surprise et sa douleur, lorsqu' il vit Lycophron dans un cercueil.

Les corcyréens gémissans sous le joug de Periandre, dont ils détestoient la barbarie, s' étoient révoltés ; et pour détruire à jamais la race du tyran, ces cruels insulaires assassinèrent Lycophron, et le renvoyerent mort dans le vaisseau pour marque de leur haine éternelle.

Periandre frappé de cet horrible spectacle, rentre profondément en lui-même reconnoit la vengeance

p284

céleste, et s'écrit : j'ai violé les sermens faits à un père mourant ; je n'ai pas voulu rendre la liberté à mes citoyens ; ô Melisse ! ô Lycophon ! ô dieux vengeurs ! Je n'ai que trop mérité tous les maux qui m'accablent. Il fit préparer ensuite une pompe funèbre, et commanda à tout le peuple de s'y trouver.

Cyrus qui avait été présent à ces funérailles, apprit quelques jours après que Periandre avait ordonné à deux esclaves d'aller la nuit dans un lieu qu'il leur marqua, tuer le premier homme qu'ils rencontreroient, et de jeter son corps dans la mer. Periandre s'y rendit lui-même et fut assassiné. On n'a jamais pu retrouver son

p285

corps, ni lui rendre les honneurs de la sépulture. Ce prince s'étant livré à un désespoir sans exemple, voulut se punir ainsi lui-même, afin que son ombre errante et vagabonde sur les rives du Styx ne passât jamais dans le séjour des héros. Quelle affreuse suite de crimes et de malheurs ! Le mari poignarde sa femme, des sujets rebelles assassinent leur prince, et le roy se fait immoler lui-même. La justice vengeresse des dieux après avoir éteint toute la famille du tyran, le poursuit encore au-delà du tombeau. Quel spectacle, et quelle instruction pour Cyrus ?

Il se hâte de quitter un lieu si plein d'horreurs, et passe à Thebes, où il vit des nouveaux monumens

p286

des malheurs des rois. Il visita le tombeau d'Oedipe et de Jocaste, et apprit l'histoire de leur race infortunée, livrée à des discordes éternelles. Il remarqua sur-tout que cette ville fameuse avait changé la forme de son gouvernement qui pour lors étoit populaire. Il avait vu des révolutions semblables dans plusieurs villes de la Grèce. Tous ces petits états avaient été d'abord monarchiques, mais par la foiblesse, ou la corruption des princes, ils s'étoient changés en républiques.

## LIVRE 5

p287

En sortant de Thebes, Cyrus traversa la Béotie, alla dans l' Attique, et arriva bien-tôt à Athènes où regnoit Pisistrate : le jeune prince fut saisi d' admiration à la vûe des temples, des édifices et des richesses éclatantes d' une ville, où les sciences

p288

et les beaux arts fleurissoient ; il parvint enfin au palais du roy : l' architecture en étoit noble, et simple, et tous les ornemens en paroisoient nécessaires : sur les frizes se voyoient en bas relief les travaux d' Hercule, les exploits de Thesée, la naissance de Pallas et la mort de Codrus. On entroit par une colonnade d' ordre ionien, dans une grande galerie ornée de peintures, de statues de bronze, et de marbre, et de tout ce qui pouvoit arrêter, et charmer les yeux. Pisistrate reçut le prince de Perse avec joye, et le fit asséoir auprès de lui : autour d' eux étoient rangés sur de riches tapis, les principaux senateurs et plusieurs jeunes athéniens. Un magnifique

p289

repas fut servi selon la mode du pays : on versa des vins les plus exquis dans des coupes d' or richement cizelées ; mais le sel attique, et la politesse athénienne qui regnoient dans la conversation de Pisistrate, faisoient le plus grand agrément du festin.

Pendant le repas le roy d' Athenes entretenoit Cyrus des révolutions arrivées sous son regne, des causes de son exil, et de son rétablissement après avoir été détrôné deux fois. Il peignoit avec art les troubles du gouvernement populaire, pour en inspirer de l' horreur. Il assaisonna ses discours de recits agréables, de traits vifs, et de tours ingenieux, qui repandoient la joye dans toute l' assemblée.

p290

Pisistrate se servoit ainsi avec adresse des charmes de la conversation, et de la liberté qui regne dans les festins, pour affermir son autorité, et se concilier l' amitié de ses citoyens. Les sénateurs et les jeunes athéniens qui l' écoutoient, sembloient en le regardant oublier leur aversion naturelle pour la monarchie.

Cyrus sentit avec plaisir par cet exemple, l' empire que les princes aimables peuvent acquérir sur le coeur des hommes, même les plus ennemis de leur puissance.

Le jour suivant Cyrus marqua à Pisistrate son impatience de connoître Solon, dont la réputation s' étoit répandue dans toute l' Asie. Ce philosophe avoit refusé de revenir

p291

à Athènes après ses voyages, parceque Pisistrate s' étoit fait déclarer roy ; mais ayant appris la sagesse, et la moderation de ce prince, il se réconcilia avec lui.

Solon avoit choisi sa demeure sur la colline de Mars, où se tenoit le fameux conseil de l' aréopage, près du tombeau des amazones. Pisistrate voulut y conduire le jeune prince, et le présenter lui-même au législateur d' Athènes.

Ce philosophe conservoit encore dans un âge très-avancé, les restes de son ancienne vivacité, cet enjouement, et ces graces qui ne vieillissent jamais. Il embrassa Cyrus avec cet attendrissement naturel aux vieillards, qui voyent

p292

de jeunes gens rechercher leurs conseils et leurs entretiens pour apprendre la sagesse. Pisistrate sachant que le dessein de Cyrus en visitant Solon, étoit de s' instruire à fond des loix d' Athènes, se retira, et les laissa seuls.

Pour s' entretenir avec plus de liberté et d' agrément, Solon conduisit Cyrus sur le haut de la colline. Ils y trouverent une verdure agréable, et s' assirent au pied d' un chêne sacré. De ce lieu l' on découvroit les plaines fertiles, et

les montagnes escarpées de l' Attique qui bornoient la vûe d' un côté, et formoient un agréable mélange de tout ce que la nature a de plus riant et de plus sauvage. De l' autre part, le golfe Salonique

p293

en s' élargissant peu-à-peu, laissoit voir plusieurs isles qui sembloient flotter sur les ondes. Plus loin les côtes élevées de l' Argolide paroissoient se perdre dans les nues, pendant que la grande mer qu' on croyoit unie au ciel, terminoit la vûe fatiguée de parcourir tant d' objets differens. Au-dessous d' eux la ville d' Athènes s' étendoit sur la pente d' un long côteau. Ses nombreux édifices s' élevoient les uns au-dessus des autres, et leur diversité monroit encore les differens âges de la republique. On y retrouvoit la premiere simplicité des temps héroïques, et l' on y admiroit la magnificence naissante dans le siecle de Solon.

p294

Ici l' on voyoit des temples accompagnés de bois sacrés, des palais, des jardins, et plusieurs maisons superbes d' une architecture réguliere. Là des tours élevées, de hautes murailles, de petits bâtimens inégaux, d' une figure bizarre qui sentoient l' antiquité rustique et guerrière. La riviere d' Illissus qui couloit près de la ville, ajoutoit en serpentant dans les prairies, des agrémens naturels à tous les ouvrages de l' art. Cyrus profita de cette aimable solitude, pour prier Solon de lui expliquer l' état général de la Grece, et sur-tout celui d' Athènes : le sage legislateur satisfit ainsi sa curiosité. Toutes les familles grecques descendent

p295

d' Hellen fils de Deucalion, dont les trois enfans donnerent leurs noms aux trois differens peuples de la Grece ; aux éoliens, aux doriens, et aux ioniens. Ces peuples se bâtirent plusieurs villes, et de ces villes sortirent Hercule, Thesée, Minos, et tous ces premiers heros à qui l' on a accordé les honneurs divins, pour montrer que la vertu ne peut

être récompensée dignement que dans les cieux.  
L' égypte inspira d' abord aux grecs le goût des arts  
et des sciences, les initia dans ses mysteres, et  
leur donna des dieux, et des loix. La Grece ainsi  
policée se forma peu-à-peu en plusieurs republicues.  
Le conseil suprême

p296

des amphyctions, composé des deputés des principales  
villes, les réunissoit toutes dans la même vûe ;  
c' étoit de conserver l' independance au dehors, et  
l' union au dedans.  
Une telle conduite les éloignoit de toute licence  
effrenée, et leur inspiroit l' amour d' une liberté  
soumise aux loix : mais ces idées pures ne  
subsisterent pas toujours. Tout dégenere chez les  
hommes : la sagesse et la vertu ont leurs  
vicissitudes dans le corps politique, comme la santé  
et la force dans le corps humain.  
Parmi toutes ces republicues, Athènes, et  
Lacédemone sont sans comparaison les principales.  
L' esprit, les graces, la politesse,

p297

toutes les vertus aimables, et propres pour la  
société forment le caractere d' Athènes. La force,  
la temperance, les vertus guerrieres et la raison  
toute pure dépouillée d' ornemens, composent le génie  
des spartiates. Athènes aime les sciences et les  
plaisirs, tous ses goûts tendent à la volupté. La  
vie des spartiates est dure et sévere : toutes leurs  
passions se tournent du côté de l' ambition. De ce  
génie different des peuples, sont venues les  
differentes formes, et révolutions de leurs  
gouvernemens.  
Lycurgue suivit son naturel austere, et le génie  
féroce de ses concitoyens, lorsqu' il réforma les  
abus de Lacédemone. Il crut que

p298

le bonheur de la patrie consistoit dans les  
conquêtes et dans la domination, c' est sur ce plan  
qu' il forma toutes les loix dont on vous a instruit  
à Sparte : je ne pouvois pas l' imiter.

Athènes dans sa naissance eut des rois, mais ils n' en avoient que le nom. Ils n' étoient point absolus comme à Lacédémone. Le génie des athéniens, si différent de celui des spartiates leur rendit la royauté insupportable. Toute la puissance des rois presque restreinte au commandement des armées, s' évanouissoit dans la paix : on en compte dix depuis Cecrops jusqu' à Thésée, et sept depuis Thésée jusqu' à Codrus qui s' immola lui-même pour le salut de la patrie : ses

p299

enfants Medon et Nilée disputèrent pour la royauté. Les athéniens en prirent occasion de l' abolir tout-à-fait, et déclarèrent Jupiter seul roy d' Athènes ; spécieux prétexte pour favoriser la révolte, et secouer le joug de toute autorité réglée.

à la place des rois, ils créèrent sous le nom d' Archontes, des gouverneurs perpetuels ; mais cette foible image de la royauté parut encore trop odieuse. Pour en anéantir jusqu' à l' ombre, ils établirent des archontes decennaux : ce peuple inquiet et volage, ne se borna pas là, il ne voulut enfin que des archontes annuels, afin de resaisir plus souvent l' autorité suprême, qu' il ne transféroit qu' à regret à ses magistrats.

p300

Une puissance aussi limitée contenoit mal des esprits si remuans ; les factions, les brigues et les caballes renaissent tous les jours : chacun venoit le livre des loix à la main disputer du sens de ces loix. Les génies les plus brillans sont ordinairement les moins solides ; ils croient que tout est dû à leurs talens superficiels : sous prétexte que tous les hommes naissent égaux, ils cherchent à confondre les rangs, et ne prêchent cette égalité chimerique, que pour dominer eux-mêmes.

L' areopage institué par Cecrops, si reveré dans toute la Grece, et si célèbre par son intégrité qu' on dit que les dieux même ont deféré à son jugement, n' avoit

p301

plus d' autorité : le peuple s' en étoit emparé ; il jugeoit de tout en dernier ressort, mais ses décisions n' étoient pas fixes, parceque la multitude est toujours bizarre et inconstante. Tout irritoit les presomptueux ; tout soulevoit les imprudens ; tout armoit les furieux corrompus par une liberté excessive.

Athènes demeura ainsi long-temps hors d' état d' étendre sa domination ; trop heureuse de se conserver au milieu des dissensions qui la déchiroient. C' est dans cette situation, que je trouvai ma patrie, lorsque j' entrepris de remédier à ses maux.

Dans ma jeunesse je m' étois abandonné au luxe, à l' intemperance,

p302

et à toutes les passions de cet âge : je n' en fus guéri que par l' amour des sciences : les dieux m' en avoient donné le goût dès mon enfance. Je m' appliquai à l' étude de la morale et de la politique ; et ces connoissances eurent pour moi des charmes qui me degouterent bien-tôt d' une vie deregulée.

L' yvresse des passions s' étant dissipée par les réflexions serieuses, je vis avec douleur le triste état de ma patrie ; je formai le dessein de la secourir, et je communiquai mes vûes à Pisistrate, qui étoit revenu comme moi des égaremens de la jeunesse.

Vous voyez, *lui dis-je*, les malheurs qui nous menacent. Une licence

p303

effrenée a pris la place de la vraie liberté ; vous descendez de Cecrops, je descends de Codrus : nous aurions plus de droit que les autres de prétendre à la royauté, mais gardons-nous bien d' y aspirer. Ce seroit faire un dangereux échange de passions, que d' abandonner la volupté qui ne fait tort qu' à nous-mêmes, pour suivre l' ambition qui pourroit ruiner la patrie : tâchons de la servir, sans vouloir y dominer.

Une occasion se presenta bien-tôt pour faciliter mes projets. Les athéniens me choisirent pour chef d' une expedition contre les mégariens qui s' étoient



emparés de l' isle de Salamine. Je fis armer cinq cent hommes ; je débarquai

p304

dans l' isle, je pris la ville, et j' en chassai les ennemis. Ils s' opiniâtrèrent à soutenir leurs droits, et eurent recours aux lacedemoniens, qu' ils prirent pour juges : je plaidai la cause commune, et je la gagnai.

Ayant acquis par-là du crédit parmi mes citoyens, ils me presserent d' accepter la royauté, mais je la refusai ; je me contentai de la dignité d' archonte, et je m' appliquai à remédier aux maux publics.

La première source de ces maux venoit des excès de l' autorité populaire. La monarchie modérée par un sénat, est la forme du gouvernement primitif de toutes les nations sages. J' aurois voulu imiter Lycurgue en l' établissant ;

p305

mais je connoissois trop le naturel de mes citoyens pour l' entreprendre. Je sçavois que s' ils se laissoient dépouiller pour un moment de la puissance souveraine, ils la reprendroient bien-tôt à force ouverte. Je me contentai donc de moderer le pouvoir excessif du peuple.

Je sentis que nul état ne peut subsister sans subordination ; je distribuai le peuple en quatre classes ; je choisis cent hommes de chaque classe que j' ajoutai au conseil de l' areopage ; je montrai à ces chefs que l' autorité suprême de quelque espece qu' elle soit, est un mal nécessaire, pour empêcher de plus grands maux ; et qu' on ne doit l' employer que pour réprimer les passions des hommes. Je représentai

p306

au peuple les malheurs qu' il avoit souffert en s' abandonnant à ses propres fureurs : par-là je disposai les uns à commander avec modération, et les autres à obéir avec docilité.

Je fis punir sévèrement ceux qui enseignoient que tous les hommes naissent égaux, que le mérite seul doit régler les rangs, et que le plus grand mérite

est l' esprit. Je fis sentir les funestes suites de ces fausses maximes.

Je prouvai que cette égalité naturelle, est une chimere fondée sur les fables poétiques des compagnons de Cadmus, et des enfans de Deucalion ; qu' il n' y a jamais eû de temps où les hommes soyent sortis de la terre avec toute la force

p307

d' un âge parfait ; que c' étoit manquer de sens que de donner ainsi des jeux d' imagination pour des principes ; que depuis le siecle d' or l' ordre de la génération avoit mis une dépendance, et une inégalité nécessaire entre les hommes ; et qu' enfin l' empire paternel avoit été le premier modèle de tous les gouvernemens.

Je fis une loi, par laquelle il fut arrêté que tout homme qui n' avoit jamais donné d' autres preuves de son esprit que les saillies vives de son imagination, les discours fleuris, et le talent de parler de tout sans avoir jamais rien approfondi, seroit incapable des charges publiques. Cyrus interrompit ici Solon, et

p308

lui dit : il me semble que le mérite seul distingue les hommes. L' esprit est le moindre de tous les mérites, parcequ' il est toujours dangereux lorsqu' il est seul ; mais la sagesse, la vertu, et la valeur donnent le droit naturel de gouverner. Celui-là seul doit commander aux autres, qui a plus de *sagesse* pour découvrir ce qui est juste, plus de *vertu* pour le suivre, et plus de *courage* pour le faire exécuter.

Le mérite, *reprit Solon*, distingue essentiellement les hommes, il devrait seul décider des rangs : mais l' ignorance et les passions nous empêchent souvent de le connoître ; l' amour propre fait que chacun se l' attribue : ceux qui en

p309

ont le plus, sont toujours modestes, et ne cherchent point à dominer. Enfin ce qui paroît vertu, n' est quelquefois qu' un masque trompeur.

Les disputes, les discordes, les illusions seroient éternelles s' il n' y avoit point quelque moyen plus fixe, et moins équivoque pour régler les rangs, que le mérite seul.

Dans les petites républiques ces rangs se reglent par *élection* : dans les grandes monarchies par la *naissance* . J' avoue que c' est un mal d' accorder les dignités à ceux qui n' ont aucun vrai mérite ; mais c' est encore un mal nécessaire, et cette nécessité est la source de presque tous les établissemens politiques : voilà la différence entre

p310

le droit *naturel* et le droit *civil* . L' un est toujours conforme à la plus parfaite justice : l' autre souvent injuste dans les suites qui en resultent, devient pourtant inévitable, pour prévenir la confusion et le desordre.

Les rangs et les dignités ne sont que les ombres de la vraie grandeur : le respect extérieur et les hommages qu' on leur rend, ne sont aussi que les ombres de cette estime qui n' appartient qu' à la vertu seule. N' est-ce pas une grande sagesse dans les premiers législateurs, d' avoir conservé l' ordre de la société en établissant des loix, par lesquelles ceux qui n' ont que l' *ombre* des vertus, se contentent de l' *ombre* de l' estime.

p311

Je vous conçois, dit Cyrus : la souveraineté, et les rangs sont des maux nécessaires pour contenir les passions. Les petits doivent se contenter de mériter l' estime intérieure des hommes par leur vertu simple et modeste, et les grands doivent se persuader qu' on ne leur accordera que les hommages extérieurs, à moins qu' ils n' ayent le vrai mérite. Par-là les uns ne s' aigriront pas de leur bassesse, et les autres ne s' enorgueilleront point de leur grandeur. Les hommes sentiront qu' il faut des rois, et les rois n' oublieront point qu' ils sont hommes : chacun se tiendra à sa place, et l' ordre de la société ne sera point troublé. Je comprends la beauté de ce principe : j' ai grande

p312

impatience d' apprendre vos autres loix.  
La seconde source, *dit Solon*, de tous les maux d' Athènes, étoit la richesse excessive des uns, et la pauvreté extrême des autres. Cette inégalité affreuse dans un gouvernement populaire, causoit des discordes éternelles. Pour remédier à ces desordres, je ne pouvois pas établir, comme on a fait à Sparte, la communauté des biens. Le génie des athéniens qui les porte vers le luxe et les plaisirs, n' auroit jamais souffert cette égalité. Pour diminuer nos maux je fis acquitter les dettes publiques, je commençai par remettre toutes les sommes qui m' étoient dûes ; j' affranchis mes esclaves, et je ne voulus

p313

plus qu' il fut permis d' emprunter en engageant sa liberté.  
Jamais je n' ai goûté tant de plaisir qu' en soulageant les misérables : j' étois encore riche, mais je me trouvois pauvre, parceque je n' avois pas de quoi distribuer à tous les malheureux. J' établis à Athènes cette grande maxime, que les citoyens d' une même république doivent sentir et plaindre les maux les uns des autres, comme membres d' un même corps.  
La troisième source de nos maux étoit la multiplicité des loix, marque aussi évidente de la corruption d' un état, que la diversité des remèdes en est une des maladies du corps.  
C' est encore ici où je ne pouvois

p314

pas imiter Lycurgue : la communauté des biens, et l' égalité des citoyens, avoient rendu inutile à Sparte cette foule de loix, et de formes qui sont absolument nécessaires par-tout où se trouve l' inégalité des rangs et des biens. Je me contentai de rejeter toutes les loix qui ne servoient qu' à exercer le génie subtil des sophistes, et la science des jurisconsultes : je n' en réservai qu' un petit nombre, simples, courtes et claires : par-là j' évitai la chicanne, monstre inventé par la vaine subtilité des hommes pour anéantir la justice. Je fixai des temps pour finir les procès, et j' ordonnai des punitions rigoureuses, et deshonorantes pour

les magistrats qui les étendroient

p315

au-de-là des bornes. J'abolis enfin les loix trop sévères de Dracon qui punissoient également de mort les moindres foiblesses, et les plus grands crimes : je proportionnai les punitions aux fautes.

La quatrième source de nos maux étoit la mauvaise éducation des enfans. On ne cultivoit dans les jeunes gens que les qualités superficielles, le bel esprit, l'imagination brillante, la politesse effeminée. On négligeoit le coeur, la raison, les sentimens, et les vertus solides. On mettoit le prix aux hommes et aux choses selon les apparences, et non selon la réalité. On regardoit le frivole serieusement, et les choses solides comme trop abstraites.

p316

Pour prévenir ces abus, j'ordonnai à l'areopage de veiller à l'éducation des enfans : je ne voulois pas qu'ils fussent élevés dans l'ignorance comme les spartiates, ni qu'on se bornât, comme auparavant, à leur apprendre *l'éloquence, la poésie* et *les sciences* qui ne servent qu'à orner l'imagination : je voulus qu'on les appliquât à toutes les connoissances qui fortifient la raison, et qui accoutument l'esprit à l'attention, à la pénétration, et à la justesse : la proportion des nombres, le calcul des mouvemens célestes, la structure de l'univers, la grande science de remonter aux principes, descendre aux conséquences, et dévoiler l'enchaînement des vérités.

p317

Ces sciences spéculatives ne servent pourtant qu'à exercer, et à former l'esprit pendant la tendre jeunesse. Dans un âge plus mûr les athéniens étudient *les loix, la politique*, et *l'histoire*, pour connoître les révolutions des empires, les causes de leur établissement, et les raisons de leur décadence ; en un mot, ils s'instruisent de tout ce qui peut contribuer à la connoissance de l'homme, et des hommes.

La cinquième et dernière source de nos maux étoit le goût effrené des plaisirs : je sçavois que le génie

p318

des athéniens demandoit des amusemens et des spectacles. Je sentis que je ne pouvois dompter ces ames républicaines et indociles qu' en me servant de leur penchant pour le plaisir, afin de les captiver et de les instruire.

Je leur fis représenter dans ces spectacles, les funestes suites de leur désunion et de tous les vices ennemis de la société. Les hommes rassemblés dans un même lieu passoient ainsi des heures entières à entendre une morale sublime : ils auroient été choqués de préceptes, et de maximes ; il falloit les éclairer, les réunir et les corriger sous prétexte de les amuser : telles étoient mes loix. Je vois bien, *dit Cyrus*, que vous

p319

avez plus consulté la nature que Lycurgue, mais n' avez-vous pas aussi trop accordé à la foiblesse humaine. Dans une république qui a toujours aimé la volupté, il me paroît dangereux de vouloir unir les hommes par le goût des plaisirs.

Je ne pouvois pas, *reprit Solon*, changer la nature de mes citoyens. Mes loix ne sont pas parfaites, mais elles sont les meilleures qu' ils puissent supporter. Lycurgue trouva dans ses spartiates, un génie propre pour toutes les vertus heroïques ; je trouvai dans les athéniens, un penchant pour tous les vices qui rendent effeminés. J' ose dire que les loix de Sparte en outrant les vertus, les transforment en

p320

défauts : mes loix au contraire, tendent à rendre les foiblesses mêmes utiles à la société. Voilà tout ce que peut faire la politique ; elle ne change point les coeurs, elle ne fait que mettre à profit les passions.

Je crus, *continua Solon*, avoir prévenu et guéri la plûpart de nos maux par l' établissement de ces loix ; mais l' inquiétude d' un peuple accoutumé à

la licence, me causoit tous les jours des importunités extrêmes. Les uns blâmoient mes reglemens ; les autres feignoient de ne les pas entendre : quelques-uns vouloient y ajouter ; d' autres vouloient en retrancher. Je sentis alors l' inutilité des plus excellentes loix, quand on n' a point une autorité fixe et stable

p321

pour les faire executer. Que le sort des mortels est malheureux ! En évitant les maux affreux du gouvernement populaire, on court risque de tomber dans l' esclavage : en fuyant les inconveniens de la royauté, on s' expose peu-à-peu à l' anarchie. De tout côté le chemin politique est bordé de precipices. Je vis que je n' avois encore rien fait. J' allai trouver Pisistrate, et je lui dis :  
vous voyez tout ce que j' ai entrepris pour soulager les maux de l' état. Tous mes remedes sont inutiles, puisqu' il n' y a point de medecin pour les appliquer. Ce peuple impatient du joug craint l' empire de la raison même ; l' autorité des loix le revolte ; chacun veut

p322

les reformer à sa mode. Je vais m' absenter pendant dix ans de la patrie ; j' éviterai par-là les embarras où je suis exposé tous les jours de gêner la simplicité de mes loix, en les multipliant, et en y ajoutant : tâchez pendant mon absence d' y accoutumer les athéniens : n' y souffrez aucun changement. Je n' ai pas voulu accepter la royauté qui m' étoit offerte ; un vrai législateur doit être desinteressé : mais pour vous, Pisistrate, vos vertus militaires vous rendent propre à commander aux hommes, et votre naturel doux vous empêchera d' abuser de votre autorité. Rendez les athéniens soumis, sans être esclaves, et reprimez leur licence, sans leur ôter la liberté. Fuyez le

p323

nom de *roy* , et contentez vous de celui d' *archonte* .  
Après avoir pris cette resolution je partis

aussi-tôt, et j' allai voyager en égypte et en Asie. Pendant mon absence, Pisistrate monta sur le trône malgré l' aversion des athéniens pour la royauté : son adresse et son courage l' y éleverent, sa douceur et sa modération l' y maintiennent. Il ne se distingue de ses citoyens, que par une exacte soumission aux loix ; il mene une vie simple et sans faste. De plus, étant descendu de Cecrops, les athéniens le respectent, parcequ' il n' a repris l' autorité de ses ancêtres, que pour le bien de la patrie. Pour moi, je vis ici solitaire, sans me mêler du gouvernement ;

p324

je me contente de présider à l' *areopage* , et d' expliquer mes loix, quand il s' élève quelque dispute.

Le prince de Perse comprit par les discours de Solon, les inconveniens d' un gouvernement populaire, et sentit que le despotisme de la multitude, est encore plus insupportable que l' autorité absolue d' un seul.

Cyrus instruit des loix de Solon, et du gouvernement des athéniens, s' appliqua ensuite à connoître leurs forces militaires ; elles consistoient principalement dans leurs flottes. Pisistrate conduisit Cyrus à Phalere, ville maritime située à l' embouchure de l' Illissus : c' étoit la retraite ordinaire des

p325

vaisseaux athéniens. Le fameux port de Pyrée fut bâti depuis par Themistocle.

Ils descendirent la riviere dans un bâtiment fait exprès, accompagnés d' Araspe, et de plusieurs sénateurs. Pendant qu' une musique delicieuse charmoit l' oreille, et regloit la manoeuvre des rames, Pisistrate entretenoit le prince des forces navales des athéniens, des projets qu' il meditoit pour les augmenter, des avantages qu' on pourroit en tirer pour la sureté de la Grece contre les invasions étrangères, et enfin de l' utilité du *commerce pour la marine* .

Jusques ici, *dit-il*, les athéniens ont songé plutôt à s' enrichir, qu' à s' agrandir ; c' est ce qui a été la



p326

source de notre luxe, de notre licence, et de nos discordes populaires. Par-tout où les citoyens ne font le commerce que pour augmenter leurs trésors, l' état n' est plus une république, mais une société de marchands, qui n' ont d' autre lien que la passion de s' enrichir ; ils ne songent plus à l' amour généreux de la patrie ; ils croient pouvoir y renoncer, quand le bien général est contraire à leurs intérêts particuliers.

J' ai tâché de prévenir ces inconveniens ; nos vaisseaux subsistent par leur negoce pendant la paix, et pendant la guerre, ils servent à défendre la patrie. Par là le commerce contribue non seulement à enrichir les citoyens, mais

p327

aussi à augmenter les forces de l' état. Il ne diminue point les vertus militaires, et le bien public s' accorde avec celui de chaque particulier. C' est ainsi que Pisistrate parloit à Cyrus, quand ils arriverent à Phalere : son port s' étendoit en forme d' un croissant ; de grosses chaînes le traversoient pour servir de barriere aux vaisseaux : plusieurs tours régnoient de distance en distance pour faire la sureté du mole.

Pisistrate avoit fait préparer un combat naval. Les vaisseaux s' arrangent, une forêt de mâts forme d' une part trois allées à perte de vûe, tandis qu' une triple flotte se recourbant en demie lune, éleve sur l' onde une forêt

p328

opposée. Les soldats pesamment armés étoient placés sur les ponts, les archers et les frondeurs occupoient la proue et la poupe.

La trompette guerriere donne le signal : les navires se reculent d' abord, s' avancent ensuite, et se choquent avec impetuosité ; ils s' entrepercent et se fracassent avec leurs éperons pointus, armés de fer : ceux-ci heurtent à la proue, ceux-là à la poupe, d' autres aux deux côtés, tandis que les vaisseaux attaqués avancent leurs rames pour rompre la violence du choc. Les deux flottes s' entremêlent, s' accrochent, s' attaquent de près. Ici les soldats

s'élancent de l'un à l'autre bord ; là ils jettent des ponts pour passer dans les vaisseaux ennemis.

p329

La mer est déjà couverte d'hommes qui nagent au milieu des avirons rompus, et des bancs de rameurs. On continue ce spectacle pendant plusieurs heures, pour montrer au prince toute la différente manœuvre des vaisseaux, pendant un combat naval.

Aussi-tôt qu'il fut fini, Cyrus descendit au port pour voir la construction des navires, et pour s'instruire des noms et des usages de chacune de leurs différentes parties.

Le lendemain il monta avec Pisistrate dans un char superbe : ils retournerent ensemble à Athènes par une terrasse qui régnoit le long des bords de la rivière d'Ilissus.

Pendant le chemin, le prince

p330

de Perse pria le roy d'Athènes de lui apprendre le détail des différentes révolutions qui étoient arrivées sous son règne ; et Pisistrate contenta ainsi sa curiosité.

Vous sçavez que deux factions déchiroient l'état, lorsque je montai sur le trône : Lycurgue et Megacles en étoient les chefs. Solon appaisa nos discordes par la sagesse de ses loix, et partit bien-tôt après pour l'Asie : pendant son absence, je tâchai de gagner le coeur des athéniens ; j'obtins par mes artifices et par mon adresse, des gardes pour ma personne ; je m'emparai de la forteresse, et je me fis proclamer roy.

p331

Pour me concilier de plus en plus l'amitié du peuple, je me prisai l'alliance de tous les princes de la Grèce, et j'épousai Phya, fille d'un riche athénien de la tribu péanée. L'amour s'accordoit avec la politique ; Phya ajoutoit à une beauté merveilleuse, toutes les qualités dignes du trône, et toutes les vertus d'une ame noble : je l'avois aimée dès ma tendre jeunesse ; mais l'ambition m'avoit distrait de cet amour.

Après avoir gouverné paisiblement pendant quelques années, l' inconstance des athéniens éclata de nouveau. Lycurgue excita les murmures des nobles, et du peuple contre moi, sous prétexte que j' épuisais les trésors de l' état

p332

pour entretenir des flottes inutiles : il répandit avec art que je ne faisais augmenter les forces navales, que pour me rendre maître de la Grèce, et pour détruire ensuite la liberté des athéniens ; il trama une conspiration secrète contre ma vie ; il communiqua ses desseins à Megacles qui en eut horreur, et m' en fit avertir.

Je pris toutes les précautions nécessaires pour ne pas devenir la victime de la jalousie de Lycurgue : mais il trouva le moyen de soulever le peuple, dont la fureur alla jusqu' à mettre le feu à mon palais pendant la nuit. Je courus vers l' appartement de Phya, il étoit déjà consumé par les flammes : je n' eus que le temps de me sauver

p333

avec mon fils Hippias. Je me retirai pendant l' obscurité, et je m' enfuis dans l' isle de Salamine, où je fus caché deux années entières. Je croyois que Phya étoit perie dans l' incendie, et quelque violente que fût mon ambition, je ne regrettai pas moins la mort de mon épouse, que la perte de ma couronne.

Pendant mon exil, la haine de Megacles se ralluma contre Lycurgue, et la ville fut livrée à de nouvelles discordes. Je fis instruire Megacles de mon sort et de ma retraite : il me fit proposer de revenir à Athènes, et m' offrit sa fille en mariage. Pour engager les athéniens à favoriser nos projets, nous eumes

p334

recours à la religion ; nous gagnâmes les prêtres de Minerve, et je quittai l' isle de Salamine. Megacles me joignit à un temple qui étoit à quelques stades d' Athènes ; il étoit accompagné de plusieurs sénateurs, et d' une foule de peuple. On

offrit des sacrifices, on consulta les entrailles des victimes ; le pontife déclara au nom de la déesse, que sa ville ne pouvoit être heureuse qu' en me rétablissant, et je fus couronné solennellement. Pour imposer davantage au peuple, Megacles fit choisir parmi les jeunes prêtresses, celle qui avoit la taille la plus majestueuse ; on l' a fit armer comme la fille de Jupiter ; la redoutable Egide couvroit sa

p335

poitrine ; elle tenoit dans sa main une lance brillante, mais son visage étoit voilé : je montai avec elle dans un char de triomphe, et nous fumes conduits à la ville, précédés par des trompettes et des herauts qui crioient à haute voix, *peuples d' Athènes, recevez Pisistrate que Minerve voulant honorer au-dessus des autres mortels, vous ramene par sa prêtresse .* On ouvrit les portes de la ville, et nous allâmes à la forteresse, où l' on devoit célébrer mes nôces ; la prêtresse descendit de son char, et me prenant par la main, elle me mena dans l' intérieur du palais : quand nous fûmes seuls, elle leva son voile,

p336

et je reconnus que c' étoit *Phya* ; jugez de mes transports ; mon amour et mon ambition étoient satisfaits et couronnés dans le même jour. Elle me raconta en peu de mots tout ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation, comment elle s' étoit sauvée des flammes, et sa retraite dans le temple de Minerve, sur le bruit qui s' étoit répandu de ma mort certaine. Megacles voyant ses projets déconcertés par le retour de la reine, ne songea qu' à me déposséder de nouveau : il se persuada que j' avois été de concert avec Phya pour le tromper : il fit repandre le bruit à Athènes que j' avois corrompu le pontife, et que je m' étois servi de

p337

la religion pour abuser le peuple. On se souleva

une seconde fois contre moi, et on assiégea la forteresse : Phya voyant les cruelles extrémités où j' étois réduit, et craignant pour moi la fureur d' un peuple superstitieux, et irrité, prit la résolution de me quitter. Je n' appris son départ que par cette lettre.

*il seroit injuste de priver les athéniens d' un roy comme Pisistrate ; il peut seul sauver la patrie de sa ruine : je veux me sacrifier au bonheur de mes citoyens, et Minerve m' inspire ce sacrifice pour sa ville favorite.*

cet exemple de générosité me remplit d' admiration, me combla de douleur, et redoubla ma tendresse.

p338

Megacles ayant appris la fuite de Phya me fit offrir la paix à condition de répudier la reine pour épouser sa fille ; mais je résolu de renoncer à ma couronne plutôt que de trahir mon devoir et mon amour. Le siege recommença avec plus de fureur que jamais : enfin après une longue résistance, je fus obligé de céder. Je quittai l' Attique, et je me sauvai dans l' Eubée.

J' errai pendant long-temps, mais ayant été découvert et poursuivi par Megacles, je me retirai dans l' isle de Naxos. J' entrai dans un temple de Minerve pour rendre mes hommages à la protectrice d' Athènes : après avoir achevé ma priere, je vis sur l' autel une

p339

urne qui attira mes regards : je m' approchai et je lus cette inscription. *ici reposent les cendres de Phya qui aima Pisistrate et sa patrie, jusqu' à se sacrifier pour leur bonheur.*

ce triste spectacle renouvela toutes mes peines, cependant je ne pouvois m' arracher de ce lieu funeste : j' y venois sans cesse pleurer mes malheurs. C' étoit la seule consolation qui me restoit dans une solitude affreuse, où je souffris la faim, la soif, l' inclémence des saisons, et toutes sortes de miseres.

Tandis que je m' y livrois aux plus cruelles réflexions dans un profond silence, je ne sçai si ce fut une vision ou un songe divin,

p340

mais le sommet du temple s' ébranla, et s' entre-ouvrit, je vis Minerve dans les airs, telle qu' elle sortit autrefois de la tête de Jupiter, et je crus l' entendre prononcer ces paroles d' un ton fier et menaçant : *c' est ainsi que les dieux punissent ceux qui abusent de la religion, pour flatter leurs desirs ambitieux.* une sainte horreur s' empare de mon ame, la présence de la divinité me confond, et me dévoile tous mes crimes ; je demeure long-temps immobile et insensible. Dans ce moment mon coeur fut changé ; je reconnus la vraie source de mes malheurs : je détestai la fausse politique, qui se sert des ruses, des artifices, et de la basse

p341

dissimulation. Je résolus de n' employer à l' avenir que des voyes nobles, justes, et magnanimes, et de rendre les athéniens heureux, si les dieux s' appaisoient, et me permettoient de remonter sur le trône. Les dieux s' appaisèrent en effet, et me délivrèrent de mon exil.

Hippias mon fils engagea les argiens, et plusieurs villes de la Grece à me secourir. J' allai le joindre dans l' Attique : je pris d' abord Marathon, et je m' avançai vers Athènes. Les athéniens sortirent de la ville pour me combattre : je fis monter à cheval une troupe d' enfans pour leur dire que mon dessein n' étoit pas de donner atteinte à leurs libertés, mais de faire

p342

régner les loix de Solon. Cette modération les rassura, ils me reçurent avec des acclamations de joye, et je remontai une troisième fois sur le trône. Depuis ce temps, mon régime ne fut plus troublé.

Cyrus étant de retour à Athènes, Solon et Pisistrate le conduisirent aux spectacles publics. On ne connoissoit pas encore les théâtres superbes, les décorations pompeuses, ni les regles ingénieuses qu' on inventa depuis. La tragédie n' étoit point dans la perfection que lui donna Sophocles, mais elle répondoit à toutes les vûes politiques qu' on avoit eû en l' établissant.

Les poètes grecs dépeignoient ordinairement dans leurs pièces

p343

dramatiques la tyrannie des rois, pour fortifier l'opposition que les athéniens avoient pour la royauté ; mais Pisistrate fit représenter la délivrance d' Andromede. Le poète avoit répandu dans sa tragedie plusieurs louanges, qui étoient d' autant plus délicates, qu' elles pouvoient être appliquées non seulement à Persée, mais encore à Cyrus qui descendoit de ce héros. Après ce spectacle, Solon mena le jeune prince dans sa retraite, où il trouva un repas plus frugal, mais aussi agréable que celui qu' il avoit fait chez Pisistrate. Pendant ce repas Cyrus pria le sage vieillard de lui expliquer le dessein politique et les principales parties de la tragedie qu' il ne connoissoit

p344

pas encore. Selon qui étoit poëte lui dit :  
le théâtre est un tableau vivant des vertus, et des  
passions humaines. L' esprit trompé par l' imitation  
croit voir les objets : tout paroît present et non  
représenté.

Vous avez lû autrefois notre poëte Homere, on n' a  
fait que racourcir le poëme épique pour composer le  
dramatique : l' un est une action recitée, l' autre  
est une action représentée ; l' un raconte le  
triomphe successif de la vertu sur les vices, et sur  
la fortune ; l' autre fait voir les maux inopinés  
causés par les passions. Dans l' un on peut prodiguer  
le merveilleux et le surnaturel, parcequ' il s' agit  
des actions héroïques que les dieux seuls inspirent ;

p345

dans l' autre il faut joindre le surprenant au  
simple, et montrer le jeu naturel des passions  
humaines. En entassant merveilles sur merveilles, on  
transporte l' esprit au de-là des bornes de la  
nature, mais on ne fait qu' exciter l' admiration ; en  
peignant au contraire les effets que les vertus et  
les vices produisent au dehors et au dedans de nous,  
on ramene l' homme à lui-même, et l' on interesse le  
coeur en amusant l' esprit.

Pour atteindre au genre sublime, il faut que le  
poëte soit philosophe. Les fleurs, les graces, et  
les peintures les plus aimables ne flattent que  
l' imagination ; elles laissent notre coeur vuide, et  
notre esprit sans lumiere. Il faut répandre

p346

par-tout les principes solides, les sentimens  
nobles, et les divers caracteres, pour faire  
connoître la *vérité* , la *vertu* , et la  
*nature* . On doit peindre l' homme tel qu' il est,  
et tel qu' il paroît dans son naturel et dans ses  
déguisemens, afin de présenter à l' esprit un  
tableau conforme à l' original, où l' on voit presque  
toujours le contraste bizarre de defauts, et de  
vertus. Il faut cependant ménager la foiblesse  
de l' esprit, trop de moralités ennuyent, trop de  
raisonnemens refroidissent. On doit tourner les  
maximes en action, montrer les grandes idées par un  
seul trait, et instruire plutôt par les moeurs qu' on  
donne aux héros, que par leurs discours.



Voilà les grandes règles fondées

p347

sur la nature de l'homme : voilà les ressorts qu'il faut remuer pour faire servir le plaisir à l'instruction. Je prévois qu'on pourra un jour perfectionner ces règles : jusqu'ici je me suis contenté de rendre le théâtre une école de philosophie pour les jeunes athéniens, et de faire servir les spectacles à leur éducation. C'est méconnaître la nature humaine, que de vouloir la conduire tout d'un coup à la sagesse par la contrainte et la sévérité. Dans une jeunesse vive et bouillante, on ne peut fixer l'attention de l'esprit qu'en l'amusant. Cet âge est toujours en garde contre les préceptes : il faut pour les lui faire goûter, les déguiser sous la forme du plaisir.

p348

Cyrus admira les grandes vûes politiques et morales du poëme dramatique, et sentit en même temps que les principales règles de la tragédie, ne sont point arbitraires, mais doivent être puisées dans la nature. Il crut ne pouvoir mieux remercier Solon de ses instructions, qu'en lui marquant l'impression qu'elles avoient fait sur lui.

Je vois à présent, *dit-il*, que les égyptiens ont grand tort de mépriser les grecs et sur-tout vos athéniens : ils regardent vos grâces, vos délicatesses, et vos tours ingénieux comme des pensées frivoles, des ornemens superflus, des gentillesques qui marquent toujours l'enfance de votre esprit, et la foiblesse

p349

de votre génie qui ne sçait pas s'élever plus haut. Je vois que vous sentez plus finement que les autres nations, que vous connoissez plus parfaitement la nature humaine, et que vous sçavez tourner tous les plaisirs en instructions. On ne peut intéresser les autres peuples que par les pensées fortes, les mouvemens violens, et les catastrophes sanglantes. C'est par défaut de sensibilité que nous ne distinguons pas comme vous,

les nuances fines des pensées, et des passions humaines, et que nous ne connoissons point ces plaisirs doux et tendres qui naissent des sentimens délicats.

Solon touché de la politesse de ce discours, ne put s'empêcher de dire à Cyrus en l'embrassant avec

p350

tendresse : heureuse la nation gouvernée par un prince qui parcourt la terre et les mers pour rapporter dans sa patrie tous les trésors de la sagesse.

Cyrus se prépara enfin à partir d'Athènes : en quittant Pisistrate et Solon, il leur fit les mêmes promesses qu'il avoit fait à Chylon et à Léonidas, d'être toujours l'allié fidèle de la Grece : il s'embarqua avec Araspe au port de Phalere sur un vaisseau rhodien, qui faisoit voile pour la Crete.

Le dessein du prince de Perse en passant dans cette isle, étoit non seulement d'étudier les loix de Minos, mais aussi de voir Pythagore qui s'y étoit arrêté, avant que d'aller à Crotone : tous les mages de l'orient

p351

chez qui ce sage avoit voyagé, en avoient parlé à Cyrus avec éloge ; on le regardoit comme le plus grand philosophe de son siècle, et celui qui entendoit le mieux l'ancienne religion d'Orphée : ses disputes avec Anaximandre le physicien, avoient rempli la Grece, et partagé tous les esprits ; Araspe s'en étoit fait instruire par les philosophes d'Athènes, et voici ce qu'il apprit à Cyrus pendant leur navigation.

Pythagore descendu des anciens rois de l'isle de Samos, avoit aimé la sagesse dès sa tendre enfance ; il marquoit dès-lors un génie supérieur, et un goût dominant pour la vérité. Comme il n'y avoit à Samos aucun philosophe

p352

qui pût remplir l'avidité qu'il avoit d'apprendre, il en sortit à l'âge de dix-huit ans, pour chercher

ailleurs ce qu' il ne trouvoit pas dans sa patrie ; après avoir voyagé pendant plusieurs années en égypte et en Asie, il retourna enfin dans son isle, plein de toutes les sciences des chaldéens, des égyptiens, des gymnosophistes, et des hébreux ; la sublimité de son esprit égaloit l' étendue de ses connoissances, et les sentimens de son coeur surpassoient l' une et l' autre ; son imagination vive et féconde, ne l' empêchoit pas de raisonner avec justesse.

Anaximandre avoit passé de Milet sa patrie dans l' isle de Samos ; il avoit tous les talens qu' on

p353

peut acquérir par l' étude, mais son esprit étoit plus subtil que profond, ses idées plus brillantes que solides, et son éloquence séductrice étoit pleine de sophismes : impie jusques dans le fond de l' ame, il affectoit tous les dehors d' une superstition outrée ; il divinisoit les fables poétiques ; il s' attachoit au sens littéral des allégories ; il adoptoit pour principes toutes les opinions vulgaires, afin de dégrader la religion, et de la rendre monstrueuse.

Pythagore s' opposa hautement à ces funestes maximes, et tâcha de purifier la religion des opinions absurdes qui la deshonorioient ; Anaximandre se couvrant du voile d' une hypocrisie profonde,

p354

prit de-là occasion de l' accuser d' impieté.

Il employa les ressorts les plus cachés pour aigrir le peuple, et pour allarmer Polycrate, qui regnoit à Samos ; il s' adressa aux philosophes de toutes les sectes, et aux prêtres des divinités différentes, pour leur persuader que le sage samien en enseignant l' unité d' un seul principe, détruisoit les dieux de la Grece : le roy estimoit et aimoit Pythagore ; cependant il se laissa surprendre par les discours pleins d' artifices qu' Anaximandre fit parvenir jusques à lui : le sage fut banni de la cour, et obligé d' abandonner sa patrie.

Le récit de cet événement augmenta le desir qu' avoit Cyrus, de

p355

voir le philosophe, et de connoître le détail de sa dispute. Les vents continuerent à être favorables, et le vaisseau aborda en peu de jours à l' isle de Crete.

LIVRE È

p1

Cyrus ne fut pas plutôt arrivé en Crete, qu' il se hâta d' aller à Gnossus capitale de cette isle, où l' on admire le fameux labyrinthe de Dedale, et le superbe temple de Jupiter olympien : ce dieu y est représenté sans oreilles, pour marquer

p2

que le souverain maître de l' univers n' a pas besoin d' organes corporels, pour entendre les plaintes et les prieres des humains. Dans une grande enceinte, au milieu d' un bois sacré, s' élève un magnifique bâtiment. On entre d' abord par un portique de vingt colonnes de granite oriental ; la porte est de bronze d' une riche sculpture ; deux grandes figures ornent le portail, l' une représente la *vérité* , l' autre la *justice* . L' intérieur est une voute immense, éclairée seulement par le haut, pour dérober à la vûe tous les objets du dehors, excepté celui du ciel ; le dedans du temple

p3

est un peristyle de porphyre, et de

marbre numide.

L' on y voit de distance en distance  
plusieurs autels consacrés  
aux dieux célestes, et les statues  
des divinités terrestres s' élèvent  
entre chaque colonne. Le dôme  
est couvert de lames d' argent, et  
le dedans de ce dôme est orné des  
simulachres des héros qui ont mérité  
l' apothéose.

Cyrus entre dans ce temple ;  
le silence et la majesté du lieu le  
remplissent de crainte et de respect ;  
il se prosterne, et adore la divinité  
présente : il avoit appris de Zoroastre  
que le Jupiter olympien

p4

des grecs, étoit le même que l' Oromaze  
des perses, et l' Osiris des  
égyptiens.

Il parcourt ensuite toutes les  
merveilles de l' art qui éclatent  
dans ce lieu ; il fut moins frappé  
de la richesse, et de la magnificence  
des autels, que de la noblesse  
et de l' expression des statues :  
comme il avoit appris la  
mythologie des grecs, il reconnut  
sans peine toutes les divinités,  
et tous les mystères qu' on  
avoit dépeints dans les figures allégoriques  
qui se présentoient à sa  
vûe.

Ce qui attira sur-tout l' attention  
du jeune prince, fut de voir que  
chaque divinité céleste tenoit  
dans sa main une table d' or : sur

p5

ces tables étoient gravées les hautes  
idées de Minos sur la religion,  
et les différentes réponses que les  
oracles rendirent à ce législateur,  
lorsqu' il les consulta sur la nature  
des dieux, et sur le culte qu' ils  
demandent.

Sur la table de Jupiter olympien  
on lisoit ces paroles : *je donne  
l' être, la vie, et le mouvement à  
toutes les créatures... etc. .*  
Sur celle de Pallas : *les dieux  
se font sentir au coeur... etc. .*

p6

Sur celle de la déesse Uranie :  
*les loix divines ne sont pas des  
chaînes qui nous lient... etc. .*  
Sur celle d' Apollon pythien,  
on voyoit cet ancien oracle : *les  
dieux habitent avec moins de plaisir  
dans le ciel... etc. .*  
Tandis que Cyrus méditoit le  
sens sublime de ces paroles, un  
vieillard vénérable entre dans le  
temple, se prosterne devant la statue  
d' Harpocrate, et y demeure  
long-temps enseveli dans un profond  
silence. Cyrus soupçonne

p7

que c' est Pythagore, mais il  
n' ose interrompre sa priere.  
Pythagore, car c' étoit lui-même,  
ayant rendu ses hommages aux  
dieux, se leve, et apperçoit les  
deux étrangers : il croit voir dans  
l' air et dans le visage de Cyrus,  
les mêmes traits que Solon lui  
avoit dépeints, en lui annonçant  
le départ de ce prince pour la  
Crete ; il l' aborde, le salue et se  
fait connoître à lui.  
Le sage Samien pour ne pas interrompre  
plus long-temps le silence  
qu' on doit garder dans un  
lieu destiné au culte des immortels,  
mena Cyrus et Araspe dans  
le bois sacré voisin du temple.  
Alors Cyrus lui dit : ce que j' ai  
vû sur les tables d' or, me donne

p8

une haute idée de votre religion.  
Je me suis hâté de venir ici non-seulement  
pour connoître les loix  
de Minos, mais encore pour apprendre  
de vous la doctrine d' Orphée  
sur le siecle d' or : on m' a dit  
qu' elle ressemble à celle des perses  
sur l' empire d' Oromaze, et à  
celle des égyptiens sur le regne  
d' Osiris. Je me plais à voir dans  
tous les pays les traces de ces grandes  
vérités ; daignez me développer  
ces traditions antiques.  
Solon, *reprit Pythagore*, m' a  
fait sçavoir votre départ pour cette  
isle ; je devois aller à Crotoné,  
mais j' ai differé mon voyage pour  
avoir le plaisir de voir un héros,  
dont la naissance et les conquêtes  
ont été prédites par les oracles

p9

de presque toutes les nations : je  
ne vous cacherai rien des mysteres  
de la sagesse, parceque je sçai que  
vous ne deviendrez un jour le conquerant  
de l' Asie, que pour en  
être le legislateur.  
Ils s' assirent ensuite près d' une  
statue de Minos placée au milieu  
du bois sacré, et le philosophe  
leur enseigna la mythologie des  
premiers grecs, en se servant du  
style poétique d' Orphée, qui rendoit  
sensibles par ses peintures,  
les vérités les plus sublimes.  
Pendant le siecle d' or les  
habitans de la terre vivoient dans  
une innocence parfaite : tels que  
sont les champs élysées pour les

p10

héros, tel étoit alors l' heureux  
séjour des hommes ; on n' y connoissoit  
point les intemperies de  
l' air, ni le combat des élemens ;

les aquilons n' étoient pas encore  
sortis de leurs grottes profondes ;  
les zephirs seuls animoient tout  
par leurs douces haleines : on n' y  
ressentoit jamais ni les ardeurs de  
l' été, ni les rigueurs de l' hiver ; le  
printemps couronné de fleurs, s' unissoit  
à l' automne chargée de  
fruits ; la mort, les maladies et  
les crimes n' osoient approcher de  
ces lieux fortunés.  
Tantôt ces premiers hommes  
se reposant dans les bocages odoriferans  
sur des gazons toujours  
verts, gutoient les plaisirs purs  
de l' *amitié* ; tantôt assis à la table

p11

des dieux, ils se rassasioient de  
Nectar et d' Ambroisie ; quelquefois  
Jupiter suivi de toutes les divinités  
atteloit son char ailé, et les  
conduisoit au-dessus des cieux : les  
poètes n' ont point connu ni célébré  
ce *lieu suprême* ; là les ames  
voyoient la verité, la justice et la  
sagesse dans leur source ; là elles  
contemploient par les yeux du pur  
esprit, l' essence premiere dont Jupiter  
et les autres dieux ne sont  
que des rayons ; là elles se nourrissoient  
de cette vûe, jusqu' à ce  
que n' en pouvant plus soutenir la  
splendeur, elles redescendoient  
dans leur séjour ordinaire.  
Les dieux frequentoient alors  
les jardins des Hesperides, et prenoient  
plaisir à converser avec les

p12

hommes : les bergeres étoient aimées  
des dieux, et les déesses ne  
dédaignoient point l' amour des  
bergers ; les graces les accompagnoient  
par-tout, et ces graces  
étoient les vertus mêmes. Mais  
hélas ! Ce siecle d' or ne dura pas



long-temps.

Un jour les hommes ne suivirent  
point le char de Jupiter, ils  
resterent dans le champ d' Hecate,  
s' enyvrent de nectar, perdirent  
leur goût pour la verité  
pure, et diviserent l' amour du *plaisir* ,  
d' avec l' amour de l' *ordre* . Les  
bergeres se regarderent dans les  
fontaines, et devinrent idolatres  
de leur propre beauté ; chacune  
ne fut plus occupée que d' elle-même ;  
l' amour abandonna

p13

la terre, et avec l' amour toutes les  
divinités célestes disparurent : les  
dieux silvains furent changés en  
satyres, les napées en bacchantes,  
et les nayades en syrenes ;  
les vertus et les graces se séparèrent,  
et le faux amour de soi-même,  
pere de tous les vices, enfanta  
la volupté source de tous les  
maux.

Toute la nature change de forme  
dans cette sphere inférieure :  
le soleil n' a plus la même force  
ni la même douceur, sa lumiere  
s' obscurcit ; la terre s' enveloppe  
d' une croute épaisse, opaque, et  
difforme ; les jardins des Hesperides  
sont détruits, notre globe s' écroule ;  
les abymes s' ouvrent, et  
l' inondent ; il se divise par les

p14

mers en isles et en continens ; les  
collines fertiles s' élèvent en rochers  
escarpés ; les vallons agréables  
deviennent des précipices affreux :  
on ne voit plus que les ruines  
de l' ancien monde noyé dans  
les eaux.

Les aîles de l' ame sont abbatues ;  
son char subtil se brise, et les esprits  
sont précipités dans des corps

mortels, où ils subissent plusieurs  
metempsychoses, jusqu' à ce qu' ils  
soient purgés de leurs crimes par  
des peines expiatrices. C' est ainsi  
que le siècle de fer succeda au siècle  
d' or : il durera dix mille ans ;  
pendant ce temps Saturne se cache  
dans une retraite inaccessible ;  
mais à la fin il reprendra les rênes  
de son empire, et rétablira l' univers

p15

dans son premier éclat : alors  
toutes les ames seront réunies à leur  
principe.  
Voilà, *continue Pythagore*, l' allégorie  
par laquelle Orphée et les  
sybilles nous ont fait comprendre  
le premier état de l' homme, et le  
malheur où il est tombé. Le corps  
mortel qui nous enveloppe est la  
punition de nos crimes, et le désordre  
de notre coeur, est une  
marque évidente de notre dégradation.  
Je vois bien, *dit Cyrus*, que les  
principes de Zoroastre, d' Hermés,  
et d' Orphée sont les mêmes :  
toutes leurs allégories sont pleines  
des vérités les plus sublimes. Pourquoi  
donc vos pontifes veulent-ils  
tout reduire au seul culte extérieur ?

p16

Ils ne m' ont parlé de Jupiter que  
comme d' un législateur qui promettoit  
son nectar et son ambroisie,  
non aux vertus solides, mais  
à la croyance de certaines opinions,  
et à l' observance de quelques  
cérémonies extérieures qui  
ne servent ni à éclairer l' esprit,  
ni à épurer le coeur.  
La corruption des prêtres, et  
leur avarice, est, *reprend Pythagore*,  
la source de tous ces maux. Les  
ministres des dieux établis d' abord  
pour rendre les hommes

bons, tourment souvent le sacerdoce  
en un vil métier, et ne s'attachent  
quelquefois qu'au spectacle  
de la religion. Les hommes vulgaires  
n'entendant plus le sens mystérieux  
des rites sacrés, tombent

p17

dans la superstition, pendant que  
les esprits téméraires se livrent à  
l'impiété.  
Voilà la source des différentes  
sectes qui inondent la Grèce : les  
unes méprisent ce que l'antiquité  
a de plus pur ; les autres nient la  
nécessité d'un culte ; d'autres attaquent  
la sagesse éternelle, à  
cause des maux et des crimes qui  
arrivent ici bas. Anaximandre et  
son école audacieuse osent soutenir  
*que la nature, et Dieu sont la  
même chose*. Chacun se forme un  
système à sa mode, sans respecter  
la doctrine des anciens.  
Cyrus ayant entendu nommer  
Anaximandre, dit à Pythagore : on  
m'a raconté la cause de vos disgrâces,  
et de votre exil ; j'ai un grand

p18

désir de sçavoir le détail de votre  
dispute avec le philosophe milesien :  
apprenez-moi comment vous  
avez combattu sa doctrine ? J'en  
aurai peut-être besoin pour me  
garantir de ces maximes dangereuses.  
J'ai déjà vû à Ecbatane plusieurs  
mages qui parloient le même  
langage qu'Anaximandre : les égaremens  
de l'esprit humain sont à-peu-près  
les mêmes dans tous les  
pays, comme dans tous les temps.  
Le détail de cette dispute, *repond  
Pythagore*, sera long, mais  
je n'affecterai point de l'abréger,  
de peur d'y jeter de l'obscurité.  
En retournant à Samos, après

une longue absence, je trouvai  
qu' Anaximandre, déjà fort avancé  
en âge, avoit répandu par-tout

p19

sa doctrine impie : les jeunes gens  
l' avoient adoptée ; le goût de  
la nouveauté, l' envie de flatter  
leurs passions, la vanité de se croire  
plus habiles que les autres hommes,  
les avoient éblouis et entraînés  
dans ces erreurs.  
Pour remédier à ces maux, j' attaquai  
les principes du milesien : il  
me fit citer devant un tribunal  
de pontifes dans le temple d' Apollon,  
où le roy et tous les  
grands étoient assemblés : il commença  
par présenter ma doctrine  
sous la forme la plus odieuse ; il  
donna des tours faux, et malins  
à mes paroles ; il tâcha de me rendre  
suspect de l' impiété dont il étoit  
lui-même coupable. Alors je me  
levai, et je parlai de cette maniere.

p20

ô roy ! Image du grand Jupiter,  
pontifes d' Apollon, et  
vous citoyens de Samos, écoutez-moi  
et jugez de mon innocence.  
J' ai voyagé chez tous les  
peuples de l' univers, pour apprendre  
la sagesse, qui ne se rencontre  
que dans la tradition des anciens :  
j' ai découvert que dès l' origine des  
choses on n' adoroit qu' un seul principe  
éternel ; que tous les dieux  
de la Grece ne sont que des noms  
différens pour exprimer les attributs  
de la divinité, les propriétés  
de la nature, ou les vertus des  
héros.  
Je trouve que c' est une maxime  
constante chez toutes les nations,  
que les hommes ne sont plus ce  
qu' ils étoient pendant le siècle d' or ;

p21

qu' ils se sont avilis et dégradés ;  
que la religion est le seul moyen  
de rétablir l' ame dans sa première  
grandeur, de faire croître de nouveau  
ses aîles, et de l' élever aux  
régions éthérées d' où elle est tombée.  
Il faut d' abord devenir *homme*  
par les vertus civiles et sociables ;  
il faut ensuite ressembler aux dieux  
par cet amour du *beau* , qui fait  
aimer la vertu pour elle-même :  
voilà le seul culte digne des immortels,  
et voilà toute ma doctrine.  
Anaximandre se leve au milieu  
de l' assemblée ; son âge, ses talens  
et sa réputation attirerent  
l' attention, et firent regner partout  
un profond silence. Pythagore,

p22

*dit-il*, détruit la religion par  
ses raffinemens : son amour du  
*beau* est une chimere. Consultons  
la nature, pénétrons tous les plis et  
les replis du coeur humain, interrogeons  
les hommes de toutes les  
nations, nous verrons que l' amour  
propre est la source de toutes nos  
actions, de toutes nos passions, et  
même de toutes nos vertus. Pythagore  
se perd dans les raisonnemens  
abstraites : je me borne à la simple  
nature, j' y trouve tous mes principes,  
le sentiment de tous les  
coeurs les autorise, et les preuves  
de sentiment sont les plus courtes  
et les plus convaincantes.  
Anaximandre, *dis-je alors*, substitue  
les passions à la place des  
sentimens ; il affirme hardiment,

p23

mais il ne prouve rien : je n' agis  
pas de même, voici mes preuves.

Les dieux font le bien pour le  
seul amour du bien ; l' ame est une  
parcelle de leur substance ; elle peut  
par consequent les imiter, elle  
peut aimer la vertu pour elle même :  
telle est la nature primitive de  
l' homme ; Anaximandre ne sçauroit  
le nier, sans renverser la religion.  
Cette doctrine influe sur tous  
les devoirs de la société : si l' on ne  
peut rien aimer que par rapport à  
soi, tous les citoyens se regarderont  
peu-à-peu comme des êtres  
indépendans faits pour eux-mêmes.  
On ne pourra plus sacrifier  
ses interêts particuliers pour le bien  
général : on détruira les sentimens

p24

nobles, et les vertus héroïques.  
Ce n' est pas tout : on autorisera  
bien-tôt tous les crimes cachés. Si  
la vertu n' est point aimable pour  
elle-même, chacun l' abandonnera  
lorsqu' il pourra se dérober aux  
yeux du public ; on se livrera  
au crime sans remords, quand  
l' interêt y pousse, et que la crainte  
ne retient pas ; voilà l' anéantissement  
de toute société. Soit donc  
qu' on considere la religion ou la  
politique, tout conspire à prouver  
ma doctrine.  
Ici Anaximandre replique ; Pythagore  
non-seulement ne connoît  
point la nature humaine, il ignore  
encore l' histoire des dieux. Il dit  
qu' il faut leur ressembler ; les dieux  
nagent là-haut dans les délices,

p25

rien ne trouble leur repos ; pour les  
imiter, il faut aimer le plaisir. Ils  
ne donnent des passions que pour  
les satisfaire ; Jupiter lui-même  
nous en montre l' exemple : le plaisir  
est la grande loi des mortels,

et des immortels ; son attrait est invincible, c' est l' unique ressort du coeur humain.

Nous aimons toujours *avec* plaisir, *repondis-je*, mais nous n' aimons pas toujours *pour* le plaisir.

On peut aimer la justice pour le bien qu' elle nous procure ; on peut aussi l' aimer pour elle-même : c' est ce qui fait la difference entre la vertu héroïque et la vertu commune.

Le véritable héros fait de grandes actions par de grands motifs.

ô Samiens ! Anaximandre cherche

p26

à corrompre vos moeurs aussi-bien que votre esprit : il vous trompe en s' attachant trop au sens litteral de votre mythologie. Les dieux exempts de nos foiblesses ne descendent point sur la terre pour contenter leurs passions. Tout ce que la sage antiquité nous raconte des amours de Jupiter, et des autres divinités, n' est qu' une allégorie ingenieuse pour représenter le pur commerce des mortels et des immortels pendant le siecle d' or : mais les poètes qui ne cherchent qu' à plaire, et qu' à frapper l' imagination en entassant merveilles sur merveilles, ont défiguré votre mythologie par leurs fictions.

Anaximandre m' interrompit alors et s' écria : souffrirez-vous, ô samiens,

p27

qu' on anéantisse ainsi votre religion, en tournant ses mysteres en allégories, en blasphémant contre les livres sacrés de vos poètes, en niant les faits les plus constans de la tradition. Pythagore renverse vos autels, vos temples, et votre sacerdoce, pour vous conduire à l' impiété, sous prétexte

de détruire la superstition.  
Un murmure confus s'élève aussi-tôt  
dans l'assemblée ; les sentiments  
se partagent ; la plupart des  
prêtres me traitent d'impie, et  
d'ennemi de la religion. Voyant  
alors la profonde dissimulation d'Anaximandre,  
et le zèle aveugle  
d'un peuple séduit par des sophismes,  
il me fut impossible de me  
contenir, et je dis en élevant la voix :

p28

roy, pontifes, samiens, écoutez-moi  
pour la dernière fois. Je  
n'ai pas voulu dévoiler les mystères  
du monstrueux système d'Anaximandre,  
ni chercher dans une  
assemblée publique à rendre sa personne  
odieuse, comme il a tâché  
de noircir la mienne. Jusqu'ici j'ai  
respecté sa vieillesse, mais à présent  
que je vois l'abîme dans lequel  
il veut vous précipiter, je ne  
sçaurois plus me taire, sans trahir  
les dieux et la patrie.  
Anaximandre vous paroît zélé  
pour la religion, mais dans le  
fond il ne cherche qu'à l'anéantir.  
Voici les principes qu'il débite  
et qu'il enseigne secrètement à  
ceux qui veulent l'entendre.  
Tout n'est que matière et mouvement.

p29

Dans le sein fécond d'une  
immense nature tout se produit par  
une révolution éternelle de formes ;  
la destruction des unes fait  
la naissance des autres ; le différent  
arrangement des atomes fait seul  
la différente sorte d'esprits, mais  
tout se dissipe, et se replonge dans  
le même abîme après la mort.  
Selon Anaximandre, ce qui est à  
présent pierre, bois, métal, peut  
se dissoudre, et se transformer non-seulement



en eau, en air, en flamme  
pure, mais même en esprit raisonnable :  
selon lui nos craintes frivoles  
ont creusé les enfers, et notre  
imagination effrayée est la source  
des fleuves fameux, qui coulent  
dans le noir Tartare : notre superstition  
a peuplé les régions célestes

p30

de dieux et de demi-dieux, et  
notre vanité nous fait croire que  
nous boirons un jour le nectar dans  
leur société. Selon lui la bonté, la  
malice, la vertu, le crime, la  
justice, l' injustice, ne sont que des  
noms que nous donnons aux choses,  
suivant qu' elles nous plaisent  
ou nous déplaisent : les hommes  
naissent vicieux ou vertueux, comme  
les ours naissent féroces, et les  
agneaux doux : tout est l' effet  
d' une fatalité invincible, et l' on  
ne croit choisir que parceque le  
plaisir cache par sa douceur, la force  
qui nous entraîne. Voilà, ô samiens,  
le précipice affreux dans lequel  
Anaximandre veut vous conduire.  
Tandis que je parlois les dieux

p31

se déclarent. On entend par-tout  
gronder le tonnerre ; les vents impetueux  
mêlent et confondent les  
élemens ; tous sont remplis d' horreur  
et d' épouvante. Je me prosterne  
au pied des autels, et je  
m' écrie : puissances célestes rendez  
témoignage à la vérité dont vous  
seules inspirez l' amour. Aussi-tôt un  
calme profond succede à l' orage,  
la nature s' appaise et se tait, une  
voix divine semble sortir du fond  
du temple, et parler ainsi : *les  
dieux font le bien pour le seul amour  
du bien : on ne peut les honorer dignement  
qu' en leur ressemblant .*

Les prêtres et la multitude plus  
frappés du *merveilleux* qu' ils ne  
l' avoient été du *vrai* , changent

p32

de sentiment, et se réunissent en  
ma faveur. Anaximandre s' en aperçoit,  
et persuadé que j' avois  
corrompû les pontifes pour séduire  
le peuple, il s' enveloppe dans une  
nouvelle espece d' hypocrisie, et  
dit à l' assemblée : l' oracle a parlé,  
et je dois me taire ; je crois, mais  
je ne suis pas encore éclairé ; mon  
coeur est touché, mais mon esprit  
n' est pas convaincu : je veux entretenir  
Pythagore seul, et m' instruire  
par ses raisonnemens.  
Attendri par ces paroles que  
je crus sinceres, j' embrasse le  
vieillard avec des larmes de joye,  
en présence du roy et des pontifes,  
et je le conduis chez moi.  
L' impie s' imaginant qu' on ne pouvoit  
avoir de l' esprit, sans penser

p33

comme lui, croyoit que je n' affectois  
ce zèle pour la religion,  
qu' afin d' éblouir le peuple et de  
gagner son suffrage. Quand nous  
fûmes seuls, il changea de langage  
et me dit :  
notre dispute se réduit à sçavoir  
si la nature éternelle agit avec  
sagesse et dessein, ou si elle prend  
toutes sortes de formes par une  
nécessité aveugle. Ne nous éblouissons  
point par les préjugés vulgaires ;  
un philosophe ne doit  
croire que lorsqu' il y est forcé par  
une évidence entiere. Je ne raisonne  
que sur ce que je vois, et  
je ne vois dans toute la nature  
qu' une *matiere immense* , et une  
*force infinie* : cette matiere agissante  
est éternelle ; or dans un temps

p34

infini, une force toute puissante  
doit donner nécessairement toutes  
sortes de formes à une matière  
immense. Elle en a eû d' autres que  
celles que nous voyons aujourd' hui ;  
elle en prendra de nouvelles :  
tout a changé, tout change,  
tout changera. Voilà le cercle éternel  
dans lequel roulent les atomes.  
Voilà, *repris-je*, un sophisme  
et non une preuve. Vous ne voyez,  
*dites-vous*, dans toute la nature  
qu' une *force infinie* et une *matière*  
*immense* , j' en conviens : mais s' ensuit-il  
que la force infinie soit une  
propriété de la matière. La matière  
est éternelle, *ajoutez-vous*,  
cela se peut, parceque la force

p35

infinie toujours agissante l' a pû produire  
de tout temps : mais concluez-vous  
de-là qu' elle soit l' unique  
substance existante. Je conviendrai  
encore que la force toute puissante  
peut donner dans un temps  
infini toutes sortes de formes à une  
matière immense, mais est-ce là  
une preuve que cette force agit  
par une nécessité aveugle et sans  
dessein. Quand j' admettrois vos  
principes, je nierai cependant vos  
conséquences qui me paroissent absolument  
fausses : en voici les raisons.  
L' idée que nous avons de la  
*matière* ne renferme point celle de  
*force* ; elle ne cesse point d' être matière  
quand elle est dans un parfait  
repos, elle ne sçauroit se rendre

p36

le mouvement lorsqu' elle l' a perdu :  
de-là je conclus qu' elle n' est  
pas active par elle-même, et par

consequent que la *force infinie* n'est pas une de ses propriétés.  
De plus, j'aperçois en moi et dans plusieurs êtres qui m'entourent, un *principe comparateur* qui sent, qui raisonne, et qui juge : or il est absurde de supposer qu'une matière sans pensée et sans sentiment, puisse sentir et devenir intelligente en changeant de lieu ou de figure ; il n'y a aucune liaison entre ces idées. Il est vrai que la *vivacité* de nos *sentimens*, dépend souvent du *mouvement* de nos *humeurs* ; cela prouve que l'esprit et le corps peuvent être *unis*, mais nullement qu'ils sont *un* : de-là je

p37

conclus qu'il y a dans la nature une autre substance que la matière, et par conséquent qu'il peut y avoir une intelligence souveraine fort supérieure à mon âme, à la vôtre, et à celles de tous les autres hommes.

Pour savoir s'il y a une telle intelligence, je parcours toutes les merveilles de l'univers ; j'observe la constance et la régularité de ses lois, la fécondité et la variété de ses productions, la liaison et la convenance de ses parties, la conformation des animaux, la structure des plantes, l'ordre des élémens, la révolution des astres : alors je ne puis plus douter que tout ne soit l'effet d'un dessein, d'un art, et d'une sagesse suprême.

p38

De-là je conclus que la *force infinie* que vous reconnoissez dans la nature est une intelligence souveraine. Je me rappelle, *dit Cyrus*, que Zoroastre me dévoila autrefois toutes ces vérités : une vûe superficielle

de ces prodiges peut laisser  
l'esprit dans l'incertitude, mais  
lorsqu' on descend dans le détail,  
lorsqu' on entre dans le sanctuaire  
de la nature, lorsqu' on étudie à  
fond ses secrets, on ne peut plus  
hésiter. Je ne vois pas comment  
Anaximandre a pu résister à la  
force de ces preuves.  
Après lui avoir exposé, *reprit*  
*le sage Samien*, les raisons qui me  
faisoient croire, je le priai de me  
dire celles qui le portoient à douter.

p39

Un être infiniment sage et puissant,  
*répondit-il*, doit avoir toutes  
sortes de perfections ; sa bonté  
et sa justice doivent égaler sa sagesse  
et sa puissance : cependant  
l'univers est rempli de défauts  
et de vices ; je vois par-tout des  
êtres malheureux et méchants :  
or je ne saurois concevoir comment  
les souffrances et les crimes  
peuvent commencer ou subsister  
sous l'empire d'un être souverainement  
bon, sage et puissant ;  
l'idée d'une cause infiniment  
parfaite me paroît incompatible  
avec des effets si contraires à sa  
nature bienfaisante. Voilà la raison  
de mes doutes.  
Quoi, *repliquai-je*, nierez-vous  
ce que vous voyez clairement parceque

p40

vous ne voyez pas plus loin.  
La plus petite lumière nous porte  
à croire, mais la plus grande obscurité  
n'est pas une raison de nier.  
Dans ce crépuscule de la vie humaine,  
les lumières de l'esprit sont  
trop foibles, pour nous montrer  
les premières vérités dans une clarté  
parfaite : on ne fait que les entrevoir  
de loin par un rayon échappé

qui suffit pour nous conduire,  
mais ce n' est pas une évidence qui  
dissipe tous les nuages. Rejetterez-vous  
les preuves les plus convaincantes  
de l' existence d' une intelligence  
souveraine, à cause que vous  
ne voyez pas les raisons secrettes  
de sa conduite. Vous niez la sagesse  
éternelle, parceque vous ne  
concevez pas comment le mal peut

p41

subsister sous son empire. ô Anaximandre,  
est-ce là raisonner ! Une  
chose n' est pas, parceque vous ne la  
voyez point. Voilà à quoi se reduisent  
toutes vos difficultés.

Vous me faites injustice, *reprit*  
*Anaximandre* : je ne nie et je n' affirme  
rien, mais je doute de tout,  
parceque je ne vois rien de démontré ;  
je suis dans la triste nécessité  
de flotter éternellement  
dans une mer d' incertitudes.  
Je sentois que son aveuglement  
l' alloit conduire à toutes sortes  
d' absurdités ; je voulois le suivre  
jusqu' au bord du précipice, et lui  
montrer les horreurs de l' abyme

p42

où il se jettoit : examinons pas à  
pas, *lui dis-je*, les conséquences  
de votre système.  
Démontrer, c' est prouver  
non-seulement qu' une chose est,  
mais encore l' impossibilité qu' elle  
ne soit pas : l' on ne sçauroit prouver  
ainsi l' existence des corps : oseriez-vous  
en douter serieusement ?  
On peut démontrer la liaison des  
idées, mais les faits ne se prouvent  
que par le témoignage des sens.  
Demander des démonstrations où  
il s' agit de sentimens, placer les  
sentimens où il faut des démonstrations,  
c' est renverser la nature des

choses, c' est vouloir voir des sons  
et entendre des couleurs. Quand

p43

tout nous porte à croire, quand rien  
ne nous force à douter, l' esprit doit  
se rendre à cette évidence : ce n' est  
pas une *démonstration* géométrique ;  
ce n' est pas non plus une simple  
*probabilité* ; mais c' est une *preuve*  
suffisante pour nous déterminer.  
Les sens nous trompent souvent,  
*s' écria-t-il*, l' on ne doit point  
se fier à leur témoignage : la vie  
n' est peut-être qu' un songe perpétuel,  
semblable aux illusions du  
sommeil.

p44

Je conviens, *répondis-je*, que les  
sens nous trompent souvent, mais  
est-ce une preuve qu' ils nous trompent  
toujours ? Je crois qu' il y a  
des corps, non sur le témoignage  
d' un seul, ni de plusieurs sens,  
mais sur le consentement unanime  
de tous les sens, dans tous les hommes,  
dans tous les temps, et dans  
tous les lieux : or comme les idées  
universelles et immuables nous tiennent  
lieu de démonstrations dans  
les sciences, de même l' uniformité  
continuelle, et la liaison constante  
de nos sentiments, nous tiennent lieu  
de preuves, lorsqu' il s' agit de faits.  
Vous voilà, *dit Anaximandre*,  
où je voulois vous conduire. Nos  
idées sont aussi incertaines que nos  
sentimens ; il n' y a point de démonstrations ;

p45

il n' y a point de vérités  
immutables et universelles. Il  
ne suffit pas qu' une chose soit vraie

parcequ' elle nous paroît telle ; tout esprit qui se trompe souvent, peut se tromper toujours, et cette simple possibilité suffit pour me faire douter de tout.

Telle est la nature de notre esprit, *repris-je*, nous ne pouvons pas refuser de rendre hommage à la vérité quand elle est clairement apperçue, nous sommes même forcés d' y acquiescer : le doute n' est pas libre ; or cette impossibilité de douter, est ce qu' on appelle *conviction* : l' esprit humain ne peut pas aller plus loin. ô Anaximandre vous croyez raisonner mieux que les autres hommes, mais à force

p46

de subtiliser, vous anéantissez la pure raison. Remarquez l' inconstance de votre esprit et la contradiction de vos raisonnemens. Vous avez voulu d' abord me démontrer qu' il n' y a point d' intelligence souveraine ; quand je vous ai fait voir que vos prétendues démonstrations étoient des suppositions vagues, vous vous êtes jetté dans un doute universel ; votre philosophie se termine enfin à détruire la raison, à rejeter toute évidence, et à soutenir qu' il n' y a aucune regle qui puisse fixer nos jugemens : il est par consequent inutile de raisonner plus longtems avec vous.

Ici je cessai de parler pour écouter ce qu' il alloit me répondre, mais voyant qu' il gardoit le silence,

p47

je continuai ainsi : je suppose que vous doutez sérieusement, mais est-ce le défaut de lumiere ou la crainte d' en être éclairé qui cause vos doutes ? Rentrez en vous-même ; la sagesse se fait



mieux sentir que comprendre :  
écoutez la voix de la nature qui  
parle en vous, elle se souleva  
bien-tôt contre vos subtilités ; votre  
coeur né avec une soif insatiable  
de félicité, démentira votre  
esprit qui se réjouit dans l' *esperance*  
*dénaturée* de sa prochaine extinction ;  
encore une fois rentrez en  
vous-même, imposez silence à votre  
imagination, ne vous laissez  
plus éblouir par vos passions, et  
vous trouverez dans le fond de votre  
ame, un sentiment de la divinité

p48

qui dissipera vos doutes :  
c' est en écoutant ce sentiment intérieur  
que votre esprit sera d' accord  
avec votre coeur ; cet accord  
fait la tranquillité de l' ame, et  
c' est dans cette paix seule qu' on  
entend la voix de la sagesse, qui  
supplée à la foiblesse de nos raisonnemens.  
Ici Pythagore cessa de  
parler, et Cyrus lui dit :  
vous unissez les sentimens les  
plus touchans avec les raisonnemens  
les plus solides ; soit qu' on  
consulte l' idée de la premiere cause  
ou la nature de ses effets, le  
bonheur de l' homme ou le bien  
de la société, la raison ou l' experience,  
tout conspire à prouver  
votre système : mais pour penser  
comme Anaximandre, il faut supposer

p49

contre toute raison, que le  
mouvement est une propriété essentielle  
de la matiere ; que la matiere  
est l' unique substance existante ;  
que la force infinie agit  
sans connoissance, et sans dessein,  
malgré toutes les marques de sagesse  
répandues dans l' univers.  
Je ne conçois pas comment les

hommes peuvent balancer entre  
ces deux systèmes : l' un est ténébreux  
pour l' esprit, désolant pour  
le coeur, destructeur de la société ;  
l' autre est plein d' idées consolantes,  
il produit les sentimens nobles,  
il nous affermit dans tous  
les devoirs de la vie civile.  
Ce n' est pas tout, il me semble  
que vous avez été trop modeste  
sur la force de vos preuves ; elles

p50

me paroissent invincibles, et démontrées.  
Il faut que l' un des deux  
systèmes soit vrai : la nature éternelle  
est une *matiere aveugle* , ou  
une *intelligence éclairée* ; il n' y a  
point de milieu : vous avez prouvé  
que la premiere opinion est  
fausse et absurde ; il s' ensuit évidemment  
que l' autre est véritable  
et solide. Hâtez-vous sage Pythagore,  
hâtez-vous de me dire l' impression  
que firent vos entretiens  
sur Anaximandre.  
Il se retira, *répondit le philosophe*,  
desespéré, et résolu de me perdre.  
Tels que de foibles yeux que  
la lumiere du soleil éblouit et aveugle,  
tel étoit le coeur d' Anaximandre ;  
ni les prodiges, ni les preuves,  
ni les sentimens ne peuvent

p51

ébranler l' ame, lorsque l' erreur  
s' est emparée de l' esprit par la corruption  
du coeur.  
Depuis mon départ de Samos,  
j' apprens qu' il est tombé dans l' égarement  
que j' avois prévû ; à force  
de ne vouloir rien croire que  
ce qu' on peut démontrer avec une  
évidence géométrique, il est parvenu  
non seulement à douter des  
vérités les plus certaines, mais  
même à croire les plus grandes absurdités.

Il soutient sans aucune allégorie  
que tout ce qu' il voit n' est  
qu' un songe ; que tous les hommes  
qui l' entourent sont des fantômes ;  
que c' est lui-même qui se parle,  
et qui se répond ; que le ciel et la  
terre, les astres, et les éléments,  
les plantes et les arbres ne sont

p52

que des illusions, et enfin qu' il  
n' y a rien de réel que lui.  
Il vouloit d' abord anéantir l' essence  
divine, pour substituer à sa  
place une nature aveugle ; à present  
il a détruit cette nature  
même, pour soutenir qu' il est le  
seul être qui existe dans l' univers.  
Cyrus sortit de cet entretien pénétré  
de la foiblesse de l' esprit humain ;  
il sentit par l' exemple d' Anaximandre,  
que les génies les plus  
subtiles peuvent aller de degré en  
degré depuis l' impiété jusques à

p53

l' extravagance, et tomber dans  
un délire philosophique qui n' est  
pas moins insensé que la folie la  
plus grossiere.  
Le jeune prince étant instruit  
à fond de la religion des grecs,  
alla le lendemain voir Pythagore  
pour l' interroger sur les loix  
de Minos.  
La profonde paix qui regne dans  
la Perse, *dit-il au sage samien,*  
me donne le loisir de voyager ; je  
cherche dans tous les pays à recueillir  
des connoissances utiles ;  
j' ai passé par l' égypte dont j' ai appris  
les loix et le gouvernement ;  
j' ai parcouru la Grece pour connoître  
les différentes républiques  
qui la composent, et sur-tout celles  
de Lacédemone et d' Athènes.

p54

Les anciennes loix d' égypte  
m' ont paru excellentes, et fondées  
sur la nature, mais la forme de son  
gouvernement étoit défectueuse ;  
il n' y avoit aucun frein pour retenir  
les rois ; les trente juges  
ne partageoient point avec eux la  
puissance suprême, ils n' étoient  
que les interpretes des loix : le  
despotisme et les conquêtes ont  
enfin détruit cet empire.  
Je crains qu' Athènes ne périsse  
par le défaut contraire ; son gouvernement  
est trop tumultueux et  
trop populaire : les loix de Solon  
sont bonnes, mais il n' a pas eû  
assez d' autorité pour réformer le  
génie d' un peuple, qui a un goût  
démessuré pour la liberté, pour le  
luxe, et pour le plaisir.

p55

Lycurgue a remedié aux maux  
qui ont ruiné l' égypte, et qui perdront  
Athènes ; mais ses loix sont  
trop contraires à la nature. L' égalité  
des rangs et la communauté  
des biens ne peuvent pas durer  
long-temps : si-tôt que les lacédemoniens  
auront étendu leur pouvoir  
dans la Grece, ils s' affranchiront  
sans doute de ces loix ;  
elles bornent les passions d' un côté,  
mais elles les flattent trop d' un  
autre ; en proscrivant la volupté,  
elles autorisent l' ambition.  
Aucune de ces trois formes de  
gouvernement ne me paroît parfaite :  
on m' a dit que Minos en  
établit une autrefois dans cette isle  
qui remedié à tous ces excès.  
Pythagore admira la pénétration

p56

du jeune prince, et le conduisit  
au temple, où les loix de  
Minos étoient conservées dans un  
coffre d' or.  
Cyrus y lut tout ce qui regardoit  
la religion, la morale, et la  
politique, et tout ce qui pouvoit  
servir à la connoissance des dieux,  
de soi-même, et des autres hommes :  
il trouva dans ce livre sacré  
ce qu' il y avoit de meilleur  
dans les loix d' égypte, de Sparte,  
et d' Athènes, et sentit par-là  
que comme Minos avoit profité  
des lumieres des égyptiens, de  
même Lycurgue et Solon devoient  
au legislateur de Crete ce  
qu' il y avoit de plus excellent dans  
leurs institutions. C' est aussi sur ce  
modèle que Cyrus forma les loix

p57

admirables qu' il établit dans son  
empire après avoir conquis l' Asie.  
Pythagore lui expliqua ensuite  
la forme du gouvernement de  
l' ancienne Crete, et après lui avoir  
montré comment elle prévenoit  
également le despotisme et l' anarchie,  
il lui dit : on croiroit qu' un  
gouvernement si parfait dans toutes  
ses parties auroit dû subsister  
toujours, mais on n' en voit presque  
plus aucun vestige. Les successeurs  
de Minos regnerent pendant  
quelques siecles en dignes  
enfans d' un tel pere ; leurs descendans  
dégenererent peu à peu : ils  
ne se crurent pas assez grands pendant  
qu' ils n' étoient que conservateurs  
des loix ; ils voulurent substituer  
à la place de ces loix leurs

p58

volontés absolues. Les cretois résisterent  
aux innovations ; de-là naquirent  
les discordes, et les guerres

civiles : dans ces tumultes les  
rois furent détrônés, des usurpateurs  
se mirent à leur place : ces  
usurpateurs affaiblirent l' autorité  
des nobles ; les députés du peuple  
s' emparèrent de la puissance souveraine ;  
la monarchie fut éteinte,  
et le gouvernement devint  
populaire.

Tel est le triste état des choses  
humaines : le désir de l' autorité  
sans bornes dans les princes, l' amour  
de l' indépendance dans les  
peuples, exposent tous les états à  
des révolutions inévitables. Rien  
n' est fixe, rien n' est stable parmi  
les hommes.

p59

Cyrus comprit par ce discours  
que ce n' est pas seulement dans la  
sagesse des loix, mais plus encore  
dans celle des souverains qu' on  
trouve le salut et le bonheur d' un  
état. Dans tous les pays cinq  
ou six hommes hardis, artificieux,  
éloquens, entraînent presque toujours  
le monarque ou le sénat.

Tous les gouvernemens sont bons,  
lorsque ceux qui régissent ne cherchent  
que le bien public ; mais ils  
seront toujours défectueux, parceque  
les hommes qui y président  
sont imparfaits.

Après plusieurs entretiens semblables  
avec le sage samien,  
Cyrus se prépara enfin à continuer  
ses voyages. En quittant  
Pythagore, il lui dit : que j' ai

p60

de regret de vous voir abandonné  
aux caprices du sort qui vous persecute !  
Que je serois heureux de  
passer ma vie avec vous dans la  
Perse ! Je ne vous offrirais ni les  
plaisirs, ni les richesses qui flattent

les autres hommes ; je sçai que  
vous en seriez peu touché : vous  
êtes au-dessus des faveurs des rois,  
parceque vous êtes détrompé de  
toutes les fausses grandeurs ; mais  
je vous offre dans mes états, la  
paix, la liberté, et le doux loisir  
que les dieux accordent à ceux  
qui aiment la sagesse.

J' aurois une vraie joye, *reprit*  
*Pythagore*, de vivre sous votre  
protection avec Zoroastre et les  
mages, mais il faut que je suive  
les ordres d' Apollon. Un grand

p61

empire s' élève en Italie qui deviendra  
un jour maître de l' univers ;  
la forme de son gouvernement  
est semblable à celle que Minos  
établit en Crete ; le génie de  
ses peuples est aussi guerrier que  
celui des spartiates ; l' amour généreux  
de la patrie, le goût de la  
pauvreté personnelle pour augmenter  
la richesse publique, les  
sentimens nobles et desinteressés  
qui regnent parmi ses citoyens,  
le mépris du plaisir qu' ils unissent  
avec un zèle ardent pour la liberté,  
les rendent propres à conquérir  
le monde entier : j' y dois porter  
la connoissance des dieux et  
des loix. Je vous quitte, mais je  
ne vous oublierai jamais ; mon  
coeur vous suivra par-tout ; vos

p62

conquêtes s' étendront selon les  
oracles ; puissent les dieux vous  
préservir alors de l' yvresse de l' autorité  
suprême ! Puissiez-vous sentir  
long-temps le plaisir de ne régner  
que pour rendre les hommes  
heureux ! La renommée m' instruira  
de votre sort ; je demanderai  
souvent, la grandeur n' a-t-elle

pas changé le cœur de Cyrus ?  
Aime-t-il toujours la vertu ? Craint-il  
toujours les dieux ? Il faut que  
je vous quitte, mais nous nous  
rejoindrons dans le séjour des justes.  
Ah Cyrus ! Qu' elle sera ma  
joye de vous revoir après la mort  
parmi les bons rois que les dieux  
couronnent d' une gloire immortelle.  
Adieu prince, adieu, souvenez-vous  
de n' employer jamais

p63

vosre puissance, que pour faire sentir  
des effets de vosre bonté.  
Cyrus ne put rien répondre,  
son cœur s' attendrit, il embrasse le  
philosophe avec vénération, il  
mouille son visage de ses larmes,  
il fallut enfin se séparer. Pythagore  
partit bien-tôt pour l' Italie,  
et Cyrus s' embarqua sur un vaisseau  
phénicien pour aller à Tyr.  
En s' éloignant de Crete et des  
côtes de la Grece, il les quitte  
avec regret, et se ressouvenant de  
tout ce qu' il avoit vû, il dit à  
Araspe : quoi ! C' est donc là cette  
nation qu' on croit superficielle et  
frivole : j' y ai trouvé de grands  
hommes de toutes les especes, des  
philosophes profonds, des capitaines  
habiles, de grands politiques,

p64

des génies capables d' atteindre  
à tout, et de tout approfondir.  
Ils préfèrent les connoissances  
agréables aux idées abstraites, les  
arts d' imitation aux recherches  
subtiles ; mais ils ne méprisent pas  
les sciences sublimes, au contraire  
ils y excellent, quand ils veulent  
s' y appliquer.  
Ils aiment les étrangers plus que  
ne font les autres nations, et par-là  
leur pays mérite d' être appelé



la patrie commune du genre humain :  
ils paroissent quelquefois  
trop occupés de bagatelles et d' amusemens,  
mais les grands hommes  
parmi eux ont le secret de préparer  
les affaires les plus importantes,  
même en s' amusant. Ils sentent

p65

que l' esprit a souvent besoin de repos,  
mais en se délassant ils savent  
mouvoir les plus grandes machines  
par les plus petits ressorts.  
Ils regardent la vie comme un jeu,  
mais un jeu semblable aux jeux  
olympiques, où les danses enjouées  
se mêlent avec les travaux  
pénibles.

J' admire, *dit Araspe*, la politesse  
des grecs, et toutes les qualités  
qu' ils ont pour la société ;  
mais je ne saurois estimer ni  
leurs talens, ni leurs sciences. Les  
chaldéens et les égyptiens les surpassent  
infiniment dans toutes les  
connoissances solides.

Je suis, *repliqua Cyrus*, d' un  
sentiment bien différent du vôtre :  
il est vrai qu' on trouve chez les

p66

chaldéens, et chez les égyptiens  
de grandes idées, et des découvertes  
utiles ; mais leur science  
est souvent pleine d' obscurité : ils ne  
savent pas comme les grecs parvenir  
aux vérités inconnues par  
l' enchaînement des vérités communes :  
cette méthode ingénieuse  
de mettre chaque idée à sa place,  
de mener l' esprit par degrés des  
vérités les plus simples aux vérités  
les plus composées, avec ordre,  
clarté, et précision, est un secret  
peu connu des chaldéens et des  
égyptiens qui se vantent d' avoir  
plus de génie original ; c' est là

pourtant la véritable science qui apprend à l' homme l' étendue et les bornes de son esprit ; c' est par-là que je préfere les grecs aux autres

p67

peuples, et non à cause de leur politesse.

La vraye politesse est propre aux ames délicates de toutes les nations, et n' est point attachée à aucun peuple en particulier. La civilité extérieure n' est que la forme établie dans les differens pays pour exprimer cette politesse de l' ame.

Je préfere la civilité des grecs à celle de tous les autres peuples, parcequ' elle est plus simple, et moins embarrassante ; elle rejette toutes les formalités superflues ; elle n' est occupée qu' à rendre la société libre et agréable : la politesse intérieure est bien différente de cette civilité superficielle.

Vous n' étiez pas present le jour que Pythagore m' en parla : voici

p68

comme il la définit, voici comme il la pratique. C' est une égalité d' ame qui exclud tout à la fois l' empressement et l' insensibilité ; elle suppose un discernement vif qui s' apperçoit d' abord de tout ce qui peut convenir aux différens caractères : c' est une douce condescendance qui sçait s' accommoder au goût des autres, non pour flatter, mais pour apprivoiser leurs passions : c' est un oubli de soi-même qui cherche avec délicatesse le plaisir d' autrui, sans faire appercevoir de cette recherche : elle sçait contredire avec respect, elle sçait plaire sans adulation, elle est également éloignée de la fade complaisance, et de la basse familiarité.

p69

Cyrus s' entretenoit ainsi avec  
Araspe, lorsque les vents contraires  
arrêterent leur course, et les  
obligerent à relâcher dans l' isle  
de Chypre. Le jeune prince profita  
de cette occasion pour visiter  
le temple de Paphos, et les bocages  
d' Idalie, consacrés à la mere  
des amours. En voyant ces lieux  
fameux, il rappella les remarques  
de Pythagore sur la corruption des  
poètes grecs, et sur les effets  
monstrueux de leur imagination  
déreglée : ils avoient dégradé la  
théologie primitive d' Orphée,  
pour faire descendre de l' empyrée  
les puissances célestes, pour les  
placer sur les montagnes de la  
Grece comme dans leur ciel suprême,  
et pour leur attribuer non

p70

seulement les passions humaines,  
mais encore les vices les plus honteux.  
Il se hâta de quitter l' isle  
profane, et débarqua bien-tôt à  
Tyr.

LIVRE 7

p71

Le roy de Babylone ayant  
détruit l' ancienne Tyr,  
les habitans avoient bâti  
une ville nouvelle dans une isle  
voisine à trente stades du rivage.  
Cette isle s' étendoit en croissant  
pour embrasser un golfe où les  
vaisseaux étoient à l' abri des vents :

p72

plusieurs allées de cedres régnoient  
le long du port, et à chacune de  
ses extrémités une forteresse inaccessible  
faisoit la sureté de la ville,  
et des navires qui y abordoient.  
Au milieu du mole un portique  
soutenu de douze rangs de colonnes,  
formoit plusieurs galeries où  
s'assembloient à certaines heures  
du jour les négocians de tous les  
pays : on y entendoit parler toutes  
sortes de langues, et l'on y  
distinguoit les moeurs des différentes  
nations. La ville de Tyr sembloit  
être la capitale de l'univers.  
Un nombre prodigieux de vaisseaux  
couvroit la mer ; les uns partoient,  
les autres arrivoient. Ici  
l'on replioit les voiles, tandis que  
les rameurs fatigués goutoient le

p73

repos ; là on lançoit à la mer les  
bâtimens nouvellement construits.  
Une foule innombrable de peuple  
inondoit le port : ceux-ci s'occupoient  
à décharger les navires,  
ceux-là à transporter les marchandises,  
d'autres à remplir les magasins.  
Tous étoient en mouvement,  
tous s'empessoient au travail, tous  
s'animoient au commerce.  
Ce spectacle arrêta long-temps  
la vûe de Cyrus, il s'avance ensuite  
vers une des extrémités du  
mole, et rencontre un homme  
qu'il croit reconnoître. Me trompai-je,  
*s'écria le prince*, n'est-ce  
point Amenophis qui a quitté sa  
solitude pour rentrer dans la société  
des hommes ? C'est moi-même,  
*répliqua le sage égyptien* ? j'ai abandonné

p74

l'Arabie heureuse pour me  
retirer au pied du mont Liban.

Cyrus surpris de ce changement  
lui en demanda les raisons. Arobal,  
*dit Amenophis*, en est la cause,  
cet Arobal dont je vous ai parlé,  
autrefois prisonnier avec moi  
à Memphis, et esclave dans les  
mines d' égypte, étoit fils du roy  
de Tyr, mais il ignoroit sa haute  
naissance : il est remonté sur le trône  
de ses ancêtres, et son véritable  
nom est Ecnibal. Je jouis d' une  
tranquillité parfaite dans ses états.  
Venez voir un prince qui est digne  
de votre amitié. Je m' interessois  
à son sort, *reprit Cyrus*, par  
l' amitié que vous aviez conçu pour  
lui, mais je ne pouvois lui pardonner  
de vous avoir quitté. Je partage

p75

avec vous le plaisir d' avoir retrouvé  
votre ami : apprenez-moi  
ce qui lui est arrivé depuis votre  
séparation.  
Amenophis conduisit Cyrus et  
Araspe dans l' enfoncement d' un  
rocher d' où l' on découvroit la mer,  
la ville de Tyr, et les campagnes  
fertiles qui l' environnent. D' un côté  
le mont Liban bernoit la vûe,  
et de l' autre l' isle de Chypre sembloit  
s' enfuir sur les eaux. Ils s' assirent  
tous trois sur un lit de mousse,  
et le sage égyptien se hâta de  
raconter à Cyrus les aventures du  
roy de Tyr.  
Le pere d' Ecnibal, *dit-il*, mourut  
pendant qu' il étoit encore au  
berceau. Itobal son oncle aspirant  
à la royauté résolut de se défaire

p76

du jeune prince. Bahal à qui  
l' éducation d' Ecnibal avoit été  
confiée, pour le soustraire à la cruauté  
du tyran, répandit le bruit de  
sa mort : il l' envoya dans une campagne

solitaire au pied du mont  
Liban, où il le fit passer pour son  
fils sous le nom d' Arobal, sans lui  
découvrir sa naissance. Quand Ecnibal  
eut atteint sa quatorzième  
année, Bahal forma le dessein de  
le rétablir sur le trône de ses ancêtres.  
L' usurpateur ayant découvert  
les projets de ce fidèle tyrien,  
le fit enfermer dans une prison  
étroite, et le menaça de la  
mort la plus cruelle, s' il ne lui livroit  
pas le jeune prince. Bahal  
garda le silence, résolu de mourir  
plutôt que de trahir son devoir,

p77

et sa tendresse pour Ecnibal.  
Cependant Itobal étant instruit  
que l' héritier de la couronne vivoit  
encore, se trouble et s' agite.  
Pour calmer ses inquiétudes,  
et pour assouvir sa rage, il ordonna  
qu' on fit mourir tous les enfans  
de Bahal. Un fidèle esclave en fut  
averti, et fit sauver *Ecnibal* : c' est  
ainsi que ce jeune et malheureux  
prince quitta la Phénicie sans sçavoir  
le secret de sa naissance.  
Bahal se sauva de sa prison en  
s' élançant d' une haute tour dans  
la mer ; il gagna le rivage en nageant,  
et se retira à Babylone,  
où il se fit connoître à Nabucodonosor.  
Pour se vanger du massacre  
de ses enfans, il excita ce conquérant  
à faire la guerre à Itobal,

p78

et à entreprendre le long siège  
de Tyr. Le roy de Babylone  
instruit de la capacité et de la vertu  
de Bahal, le choisit pour commander  
en chef cette expédition :  
Itobal y fut tué, et après la prise  
de la ville, Bahal fut élevé sur le  
trône de Tyr par Nabucodonosor

qui reconnut ainsi ses services et son attachement.

Bahal ne se laissa point éblouir par l' éclat de la royauté : ayant appris qu' Ecnibal étoit échappé à la fureur du tyran, son premier soin fut d' envoyer par toute l' Asie pour le chercher, mais il n' en put apprendre aucune nouvelle ; nous étions alors dans les mines d' égypte. Arobal ayant erré long-temps

p79

dans l' Afrique, et perdu l' esclave qui le conduisoit, s' engagea dans les troupes des cariens, resolu de finir ses jours, ou de se distinguer par quelque action éclatante. Je vous ai raconté autrefois notre première connoissance, notre amitié réciproque, notre esclavage commun, et notre separation. Après m' avoir quitté, il alla à Babylone : c' est-là qu' il apprit la révolution de Tyr, et que Bahal qu' il croyoit son pere, étoit élevé sur le trône. Il quitta promptement la cour de Nabucodonosor, et arriva bien-tôt dans la Phénicie, où il se fit annoncer à Bahal. Le bon vieillard accablé par l' âge reposoit sur un riche tapis : la joye lui donne des forces, il se leve, il

p80

court vers Arobal, il l' examine, il lui fait plusieurs questions, il rappelle tous ses traits, et le reconnoit enfin. Il ne peut plus se contenir, il se jette à son col, il le serre entre ses bras, il mouille son visage de ses larmes, et s' écrit avec transport : c' est donc vous que je vois, c' est Ecnibal, c' est le fils de mon maître ; c' est l' enfant que j' ai sauvé des mains du tyran, c' est la cause innocente de mes disgraces,

et le sujet de ma gloire : je  
puis enfin montrer ma reconnaissance  
pour le roy qui n' est plus,  
en rétablissant son fils. Ah dieux !  
C' est ainsi que vous récompensez  
ma fidélité : je meurs content.  
Aussi-tôt Bahal dépêcha des  
ambassadeurs à la cour de Babylone,

p81

et demanda permission à Nabucodonosor  
de quitter la royauté,  
et de reconnoître Ecnibal pour  
son maître legitime. C' est ainsi  
que le prince de Tyr monta sur  
le trône de ses ancêtres : Bahal  
mourut bien-tôt après.  
Arobal étant parvenu à la couronne  
envoya dans ma solitude  
un tyrien pour m' instruire de son  
sort, et pour me presser de venir  
à sa cour : je fus ravi d' apprendre  
son bonheur, et de voir qu' il  
m' aimoit encore ; j' en témoignai  
ma joye par les expressions les plus  
vives, en marquant au tyrien que  
tous mes desirs étoient satisfaits,  
puisque mon ami étoit heureux ;  
mais je refusai absolument de quitter  
ma retraite. Il renvoya de

p82

nouveau me conjurer de le venir  
secourir dans les travaux de la  
royauté : je lui répondis que ses  
propres lumieres suffisoient pour  
remplir ses devoirs, et que ses  
malheurs passés serviroient à lui  
faire éviter les écueils de l' autorité  
suprême.  
Voyant enfin que rien ne pouvoit  
m' ébranler, Ecnibal quitta Tyr  
sous prétexte d' aller à Babylone  
rendre hommage au roy des assyriens,  
et arriva bien-tôt dans ma  
solitude.  
Nous nous embrassâmes long-temps



avec tendresse : vous avez  
crû sans doute, me dit-il, que je  
vous avois oublié, que notre separation  
venoit du refroidissement de  
mon amitié, et que l' ambition avoit

p83

séduit mon coeur : mais vous vous  
êtes trompé. Il est vrai que lorsque  
je vous quittai, la retraite  
m' étoit devenue insupportable, je  
n' y trouvois point la paix ; cette  
inquiétude venoit sans doute des  
dieux même : ils m' entraînoient  
sans que je le sçusse à remplir les  
desseins de leur sagesse : je ne pouvois  
goûter de repos en leur résistant.  
C' est ainsi qu' ils m' ont  
conduit au trône par des routes  
inconnues ; la grandeur n' a point  
changé mon coeur ; montrez-moi  
que l' absence n' a point diminué  
votre amitié : venez me soutenir  
dans les travaux, et les dangers  
auxquels l' élévation m' expose.  
Ah ! Lui dis-je, ne me forcez  
point à quitter ma retraite ; laissez-moi

p84

jouir du repos que les  
dieux m' ont accordé : la grandeur  
irrite les passions, les cours  
sont des mers orageuses, j' y ai  
déjà fait naufrage, j' en suis heureusement  
échappé, ne m' y exposez  
pas une seconde fois.  
Je penetre vos sentimens, reprit  
Ecnibal ; vous craignez l' amitié  
des rois, vous avez éprouvé  
leur inconstance, vous avez senti  
que leur faveur ne sert souvent  
qu' à préparer leur haine. Apriés  
vous aima autrefois, il vous abandonna  
ensuite : mais hélas ! Me devez-vous  
comparer à Apriés ?  
Non, non, repliquai-je, je me  
défierai toujours de l' amitié d' un

prince nourri dans le luxe et dans  
la mollesse comme le roy d' égypte :

p85

mais pour vous, élevé  
dans l' ignorance de votre état,  
éprouvé ensuite par toutes les disgraces  
de la fortune, je ne crains  
pas que la royauté altere vos  
sentimens : les dieux vous ont  
conduit au trône ; vous devez en  
remplir les devoirs, il faut vous  
sacrifier pour le bien public : mais  
pour moi rien ne m' oblige à m' engager  
de nouveau dans le trouble  
et dans le tumulte ; je ne songe  
qu' à mourir dans la retraite où  
la sagesse nourrit mon coeur, et  
où l' esperance de me réunir bien-tôt  
au grand Osiris me fait oublier  
tous mes malheurs passés.  
Ici un torrent de larmes suspendit  
nos discours, et nous fit  
garder le silence : Ecnibal le rompit

p86

enfin pour me dire ; l' étude  
de la sagesse n' a-t-elle donc servi  
qu' à rendre Amenophis insensible :  
eh bien ! Si vous ne voulez rien  
accorder à mon amitié, venez au  
moins me soutenir contre mes foiblesses ;  
peut-être oublierai-je un  
jour que j' ai été malheureux, peut-être  
ne serai-je plus touché des  
miseres de l' humanité, peut-être  
que l' autorité suprême empoisonnera  
mon coeur, et me fera ressembler  
aux autres princes. Venez  
me défendre contre les erreurs attachées  
à ma condition ; venez  
m' affermir dans toutes les maximes  
de vertu que vous m' avez  
inspirées autrefois : un fidèle ami  
m' est plus nécessaire que jamais.  
Ecnibal m' attendrit par ces paroles :

p87

je consentis enfin à le suivre ;  
mais à condition que je ne  
demeurerois pas à sa cour, que  
je n' y aurois jamais aucun emploi,  
et que je me retirerois dans quelque  
solitude auprès de Tyr : je  
n' ai fait que changer une retraite  
pour une autre, afin d' avoir le  
plaisir de me rapprocher de mon  
ami.

Nous partîmes de l' Arabie heureuse,  
nous allâmes à Babylone,  
nous y vîmes Nabucodonosor :  
mais hélas ! Qu' il est différent de  
ce qu' il étoit autrefois : ce n' est  
plus ce conquérant qui régnoit  
au milieu des triomphes, et qui  
étonnoit les nations par l' éclat  
de sa gloire : depuis quelque temps  
il a perdu la raison, il fuit la société

p88

des hommes, il erre vagabond  
dans les montagnes et les  
bois comme une bête féroce.  
Quelle destinée pour un si grand  
prince.  
En arrivant à Tyr, je me retirai  
au pied du mont Liban dans  
le même lieu où Ecnibal avoit  
passé sa première jeunesse : je viens  
quelquefois ici le voir : il vient souvent  
dans ma solitude : rien ne  
sçauroit altérer notre amitié, parceque  
la vérité en fait l' unique  
lien. Je vois par cet exemple que  
la royauté n' est pas, comme je le  
croyois, incompatible avec les sentimens ;  
tout dépend de la première  
éducation des princes ; le  
malheur est la meilleure école pour  
eux ; c' est par-là que se forment

p89

les héros. Apriés avoit été gâté  
par les prosperités de sa jeunesse ;  
Ecnibal s' est confirmé dans la vertu  
par les adversités.

Après cet entretien, Amenophis  
conduisit le prince de Perse  
au palais d' Ecnibal, et le presenta  
au roy de Tyr. Cyrus fut traité  
pendant plusieurs jours avec une  
magnificence éclatante, et marqua  
souvent à Amenophis l' étonnement  
où il étoit, de voir la  
splendeur qui régnoit dans ce petit  
état.

N' en soyez pas surpris, *répondit*  
*l' égyptien*, par-tout où le commerce  
fleurit par de sages loix,  
l' abondance devient bien-tôt universelle,  
et la magnificence ne  
coûte rien à l' état.

p90

Le roy de Tyr fit plusieurs questions  
à Cyrus, sur son pays, sur  
ses voyages, et sur les moeurs des  
differens peuples qu' il avoit vûs ;  
il fut touché des sentimens nobles  
et du goût délicat qui régnoient  
dans les discours du jeune  
prince : Cyrus admira à son tour  
l' esprit et la vertu d' Ecnibal ; il  
passa plusieurs jours à sa cour  
pour s' instruire des regles du commerce,  
et pria enfin le roy de  
lui expliquer comment il avoit  
rendu son état florissant en si peu  
de temps.

La Phenicie, *dit Ecnibal*, a toujours  
été renommée pour le commerce ;  
la situation de Tyr est heureuse,  
ses habitans entendent la  
navigation mieux que les autres

p91

peuples ; une liberté parfaite régnoit  
d' abord dans le negoce, les  
étrangers étoient regardés comme

citoyens de notre ville ; mais sous  
le regne d' Itobal tout tomba en  
ruine. Au lieu d' ouvrir nos ports  
selon l' ancienne coutume, le tyran  
les fit fermer par des vûes politiques ;  
il voulut changer la constitution  
fondamentale de la Phénicie,  
et rendre guerriere une nation  
qui avoit toujours évité de  
prendre part aux discordes de ses  
voisins ; par-là le commerce languit,  
et nos forces s' affoiblirent :  
Itobal nous attira la colere du roy  
de Babylone qui raza notre ancienne  
ville, et nous rendit tributaires.  
Aussi-tôt que Bahal fut élevé

p92

sur le trône, il tâcha de remedier  
à ces maux : je n' ai fait que suivre  
le plan que ce sage prince m' a  
laissé.  
Je commençai d' abord par ouvrir  
mes ports aux étrangers, et  
par rétablir la liberté du commerce :  
je déclarai que mon nom  
n' y seroit jamais employé que pour  
en soutenir les privileges, et en  
faire observer les loix. L' autorité  
des princes est trop formidable  
pour que les autres hommes puissent  
entrer en societé avec eux.  
Les trésors de l' état avoient été  
épuisés par les guerres, il n' y avoit  
point de fonds pour les travaux  
publics. Les arts étoient sans  
honneur, et l' agriculture étoit negligée.  
J' engageai les principaux

p93

marchands à faire de grandes  
avances au menu peuple, tandis  
qu' ils traitoient entr' eux par un  
credit assuré : mais ce credit n' a  
jamais eu place parmi les laboureurs  
et les artisans. La monnoye  
est non seulement une mesure commune

qui règle le prix des marchandises,  
elle est encore un gage  
assuré qui a une valeur réelle, et  
à peu près égale dans toutes les  
nations : je voulus que ce gage  
ne fut jamais ôté d'entre les mains  
des citoyens, qui en ont besoin pour  
se garantir contre les abus que je  
puis faire de mon autorité, contre  
la corruption des ministres, et  
contre l'oppression des riches.  
Pour encourager les tyriens au  
travail, je laissai non seulement

p94

chacun libre possesseur des gains  
qu'il faisoit, mais j'établis encore  
de grandes récompenses pour ceux  
qui excelloient par leur génie, et  
qui se distinguoient par quelque  
découverte utile.  
Je fis bâtir de grands édifices  
pour les manufactures ; j'y logeai  
tous ceux qui surpassoient les autres  
dans leur art. Pour ne pas  
dissiper l'attention de leur esprit,  
par des soins inquiets, je fournis  
à tous leurs besoins, et je flattai  
leur ambition, en leur accordant  
dans ma ville capitale, des honneurs  
et des distinctions proportionnées  
à leur état.  
J'abolis enfin les impôts exorbitants,  
et les privilèges exclusifs  
pour toutes les denrées utiles et

p95

nécessaires. Il n'y a point ici de véxation  
pour ceux qui vendent, il n'y  
a point de contrainte pour ceux qui  
achètent ; tous mes sujets ayant  
également la permission de commercer,  
rapportent en abondance  
à Tyr ce que l'univers produit de  
plus excellent, et le donnent à un  
prix raisonnable. Chaque espèce  
de denrée me paye en entrant

un tribut peu considerable. Moins je gêne le commerce, et plus mes trésors augmentent. Les impôts diminués, diminuent le prix des marchandises : moins elles sont cheres, plus on en consomme, et par cette consommation abondante, mes revenus surpassent de beaucoup ce que je pourrois tirer par les tributs excessifs. Les rois qui

p96

croyent s' enrichir par leurs exactions sont ennemis de leurs peuples ; ils ignorent même leurs propres interêts.

Je vois, *dit Cyrus*, que le commerce est d' une grande ressource dans un état ; je crois que c' est le seul secret pour répandre l' abondance dans les grandes monarchies, et pour réparer les maux que les guerres y produisent : les armées nombreuses épuisent bien-tôt un royaume, si l' on ne tire point des étrangers de quoi les soutenir par un commerce florissant. Prenez garde, *dit Amenophis*, de ne pas confondre les idées. On ne doit point négliger le commerce dans les grandes monarchies ;

p97

mais il y faut suivre d' autres regles que dans les petits états. La Phenicie fait le commerce non seulement pour suppléer à ses propres besoins, mais encore pour servir à toutes les autres nations. Comme le pays est petit, la force de ses habitans consiste à se rendre utiles, et même nécessaires à leurs voisins. Les tyriens vont chercher jusques dans les isles inconnues toutes les richesses de la nature, pour les répandre parmi les autres peuples. Ce n' est pas leur superflu, mais celui

des autres nations, qui fait le fondement de leur commerce. Dans une ville comme Tyr où le commerce fait l'unique soutien de l'état, tous les citoyens sont négocians. Les marchands sont

p98

les princes de la république ; mais dans les grands empires, où les vertus militaires et la subordination des rangs sont absolument nécessaires, le commerce doit être encouragé sans être universel. Dans un royaume fertile, étendu, et bordé de côtes maritimes, on peut, en rendant les peuples laborieux, tirer du sein fécond de la terre des richesses immenses qui seroient perdues par la négligence et par la paresse de ses habitans. En faisant perfectionner par l'art les productions de la nature, on peut augmenter de nouveau ses richesses, et c'est en vendant aux autres peuples ces fruits de l'industrie, qu'on établit un commerce solide dans les grands empires :

p99

il ne faut porter hors de chez soi que son superflu, ni rapporter dans son pays que ce qu'on achète avec ce superflu. Par-là l'état ne contractera jamais de dettes étrangères ; la balance du commerce sera toujours de son côté ; on tirera des autres nations de quoi soutenir les frais de la guerre ; on trouvera de grandes ressources sans distraire les sujets de leurs emplois, et sans affoiblir les vertus militaires. C'est une grande science dans un prince, de connoître le génie de son peuple, les productions de la nature dans son royaume, et le vrai moyen de



les mettre en valeur.  
Les entretiens d' Ecnibal et d' Amenophis  
donnerent à Cyrus des

p100

idées nouvelles, et lui inspirèrent  
des maximes sur le gouvernement  
qu' il n' avoit point apprises dans  
les autres pays.  
Le jour suivant Cyrus accompagna  
le roy de Tyr à Byblos, pour  
celebrer les fêtes de la mort d' Adonis.  
Tout le peuple en deuil entre  
dans une caverne profonde, où  
le simulachre d' un jeune homme  
repose sur un lit de fleurs et d' herbes  
odoriferantes ; on passe des  
journées entieres en prieres et en  
lamentations ; ensuite la douleur  
publique se change en joye ; les  
chants d' allegresse succedent aux  
pleurs ; on entonne par tout cet  
hymne sacré :

p101

*Adonis est revenu à la vie, Uranie  
ne le pleure plus ; il est remonté  
vers le ciel, il descendra bien-tôt  
sur la terre, pour en bannir à jamais  
les crimes et les maux .*

Les ceremonies tyriennes sur  
la mort d' Adonis, parurent à Cyrus  
une imitation de celles des  
égyptiens, sur la mort d' Osiris ;  
elles lui firent sentir que ces deux  
nations reconnoissoient également  
un *dieu mitoyen* , qui doit rendre  
l' innocence et la paix à l' univers.  
Tandis que ce prince étoit encore  
à Tyr, des courriers arriverent  
de la Perside pour lui apprendre  
que Mandane se mouroit. Cette  
nouvelle l' obligea de suspendre  
son voyage de Babylone, et de  
quitter la Phenicie avec précipitation.

p102

En embrassant le roy de Tyr,  
ô ! Ecnibal, *dit Cyrus*, je n' envie  
ni vos richesses, ni votre magnificence :  
pour être parfaitement  
heureux, je ne desire qu' un ami  
comme Amenophis.  
Ils se séparèrent enfin ; Cyrus  
et Araspe traversèrent l' Arabie déserte,  
et une partie de la Chaldée ;  
ils passerent le Tigre près de l' endroit  
où ce fleuve s' unit avec l' Euphrate ;  
ils entrèrent dans la Susiane,  
et arriverent en peu de jours  
à la capitale de Perse.  
Cyrus se hâte d' aller voir Mandane ;  
il la trouve mourante, il  
s' abandonne à sa douleur, et l' exprime  
par les plaintes les plus ameres.  
La reine touchée et attendrie  
à la vûe de son fils, tâche de moderer

p103

son affliction par ces paroles :  
consolez-vous, mon fils ; les  
ames ne meurent jamais ; elles ne  
sont condamnées que pour un  
tems à animer les corps mortels,  
afin d' expier les fautes qu' elles  
ont commises dans un état précédent :  
le tems de mon expiation  
est fini ; je vais remonter vers la  
sphère du feu ; là je verrai Persée,  
Arbace, Dejoces, Phraorte, et  
tous les heros dont vous descendez ;  
je leur dirai que vous vous  
préparez à les imiter : là je verrai  
Cassandane, elle vous aime encore,  
la mort ne change point les  
sentimens des ames vertueuses :  
nous vous serons toujours presentes,  
quoiqu' invisibles ; nous descendrons  
souvent dans un nuage pour

p104

vous servir de génies protecteurs ;  
nous vous accompagnerons au milieu  
des dangers ; nous vous amènerons  
les vertus ; nous écarterons  
d' autour de vous tous les vices et  
les erreurs qui corrompent le cœur  
des princes. Un jour votre empire  
s' étendra, les oracles s' accompliront :  
ô ! Mon fils, mon cher fils,  
souvenez-vous qu' il ne faut conquérir  
les nations que pour les rendre  
dociles à la raison.

En prononçant ces paroles, elle  
pâlit ; une sueur froide se répand  
sur tous ses membres, la mort ferme  
ses yeux, son âme s' envolé vers  
l' empyrée : elle fut pleurée long-tems  
par toute la Perse ; Cambyse  
fit élever un superbe monument à  
sa mémoire ; la douleur de Cyrus

p105

ne se dissipa que peu à peu par la  
nécessité de s' appliquer aux affaires.  
Cambyse étoit un prince religieux  
et pacifique ; il n' étoit jamais  
sorti de Perse, où les mœurs  
étoient encore innocentes et pures,  
mais severes et ferores : il sçavoit  
choisir les ministres capables de  
suppléer à ce qui lui manquoit ;  
mais il s' abandonnoit quelquefois  
trop à leurs conseils, par défiance  
de ses propres lumières.

Il voulut en prince sage et judicieux  
que Cyrus entrât dans l' administration  
des affaires ; il le fit  
appeler un jour, et lui dit :  
vos voyages, mon fils, ont augmenté  
vos connoissances, vous devez  
les employer pour le bien de la

p106

patrie : vous êtes destiné non seulement  
à gouverner un jour ce  
royaume, mais encore à commander  
à toute l' Asie ; il faut apprendre

de bonne heure l' art de régner,  
c' est ce qui manque ordinairement  
aux princes ; ils montent  
souvent sur le trône avant que de  
connoître les devoirs de la royauté.  
Je vous confie mon autorité, je  
veux que vous l' exerciez sous mes  
yeux ; les lumieres de Sorane ne  
vous seront pas inutiles, c' est le  
fils d' un habile ministre, qui m' a  
servi pendant plusieurs années avec  
fidélité ; il est jeune, mais il est laborieux,  
éclairé, et propre à toutes  
sortes d' emplois.  
Sous le gouvernement de Cambyse,  
ce ministre avoit senti la nécessité

p107

de paroître vertueux, il  
croyoit même l' être en effet ; mais  
sa vertu n' avoit jamais été mise à  
l' épreuve : Sorane ne sçavoit pas  
lui-même les excès auxquels son  
ambition demesurée pouvoit le  
porter.  
Lorsque Cyrus voulut s' instruire  
de l' état de la Perse, de la force  
de ses troupes, de ses interêts au  
dedans et au dehors ; Sorane vit  
bien-tôt avec regret, qu' il alloit  
perdre beaucoup de son autorité  
sous un prince qui avoit tous les  
talens nécessaires pour gouverner  
par lui-même ; il tâcha de captiver  
l' esprit de Cyrus, et l' étudia  
long-tems pour découvrir ses foiblesses.  
Le jeune prince étoit sensible

p108

aux louanges, mais il aimoit à les  
mériter ; il avoit du goût pour le  
plaisir, sans en être l' esclave ; il ne  
haissoit point la magnificence, mais  
il sçavoit se refuser tout plutôt que  
d' accabler le peuple ; par-là il étoit  
inaccessible à la flatterie, à la volupté,  
et au luxe.

Sorane sentit qu' il n' y avoit d' autre moyen de conserver son crédit auprès de Cyrus, qu' en se rendant nécessaire par sa capacité : il déploya tous ses talens dans les conseils publics et particuliers ; il montra qu' il possédoit une connoissance exacte des secrets de la plus sage politique, et qu' il étoit capable en même tems de ce détail, qui fait une des plus grandes qualités d' un ministre ; il préparoit et digeroit

p109

les matieres avec tant d' ordre et de clarté, que le prince n' avoit pas besoin de travailler. Tout autre que Cyrus eût été charmé de se voir ainsi dispensé de s' appliquer aux affaires ; mais ce prince vouloit tout voir par ses propres yeux : il avoit de la confiance pour les ministres de son pere, sans s' y livrer aveuglément.

Quand Sorane s' apperçut que le prince vouloit tout approfondir, il s' étudia à répandre de l' obscurité dans les affaires importantes, afin de se rendre encore plus nécessaire. Cyrus remarqua la conduite artificieuse de Sorane, et ménagea avec une telle délicatesse l' esprit de ce ministre habile et ombrageux, qu' il tiroit de lui peu

p110

à peu ce que le satrape cherchoit à lui cacher avec tant d' art. Quand Cyrus se crut assez instruit, il fit sentir à Sorane qu' il vouloit être lui-même le premier ministre de son pere ; il modera ainsi l' autorité de ce favori, sans lui donner aucun juste sujet de se plaindre. L' ambition de Sorane fut cependant blessée de la conduite de Cyrus : ce ministre orgueilleux ne put

supporter sans chagrin la diminution de son crédit ; il sentit avec douleur qu' on pouvoit se passer de lui ; voilà la premiere source de son mécontentement, qui auroit été dans la suite fatal à Cyrus, s' il ne s' en étoit pas garanti par sa vertu et par sa prudence.  
La Perse avoit été pendant plusieurs

p111

siecles soumise à la Medie, mais par le mariage de Cambyse avec Mandane, il avoit été réglé que le roy des perses ne payeroit à l' avenir qu' un petit tribut annuel pour marquer son hommage. Depuis ce tems les perses et les medes vécutent dans une alliance étroite, jusqu' à ce que la jalousie de Cyaxare alluma le feu de la discorde : ce prince rappelloit sans cesse avec dépit les oracles qu' on répandoit sur les conquêtes futures du jeune Cyrus ; il le regardoit comme le destructeur de sa puissance ; il croyoit déjà le voir entrer dans Ecbatane pour le détrôner ; il sollicitoit Astyage à tout moment de prévenir ces présages funestes, d' affoiblir les forces de

p112

la Perse, et de la remettre dans son ancienne dépendance. Mandane pendant sa vie avoit ménagé l' esprit de son pere avec une telle adresse, qu' elle avoit empêché une rupture ouverte entre Cambyse et Astyage ; mais si-tôt qu' elle fut morte, Cyaxare recommença ses sollicitations auprès de l' empereur des medes. Cambyse apprit les desseins de Cyaxare, et envoya Hystaspe à la cour d' Ecbatane, pour représenter à Astyage le danger qu' il y auroit

de s' affaiblir mutuellement, pendant  
que les assyriens leurs ennemis  
communs méditoient d' étendre  
leur domination sur tout l' orient :  
Hystaspe arrêta par son habileté  
l' execution des projets de

p113

Cyaxare, et procura à Cambyse le  
tems de faire ses préparatifs en  
cas de rupture.  
Le prince des medes voyant que  
les sages conseils d' Hystaspe étoient  
favorablement écoutés par son pere,  
et qu' il n' y avoit pas moyen  
d' allumer si-tôt la guerre, essaya  
d' autres voyes pour affaiblir la  
puissance des perses ; il apprit le  
mécontentement de Sorane, et tâcha  
de le gagner en lui offrant les  
premieres dignités de l' empire.  
Sorane frémit d' abord à cette  
idée ; mais trompé ensuite par son  
ressentiment, il se cacha à lui-même  
les raisons secrettes qui l' animoient ;  
son coeur n' étoit pas encore  
insensible à la vertu, mais  
son imagination vive transformoit

p114

les objets, et les lui représentoit  
sous toutes les couleurs nécessaires  
pour flatter son ambition : il surmonta  
enfin tous ses remords, sous  
prétexte que Cyaxare seroit un  
jour son empereur legitime, et que  
Cambyse n' étoit qu' un maître tributaire.  
Il n' y a rien que l' on ne  
se persuade, lorsque les fortes passions  
nous entraînent et nous aveuglent.  
Sorane entra ainsi peu à peu  
dans une liaison étroite avec Cyaxare,  
et mit secrettement tout en  
usage pour rendre l' administration  
de Cyrus odieuse au peuple.  
Cyrus avoit élevé Araspe aux  
premieres dignités militaires, connoissant

sa capacité et ses talens  
pour la guerre ; mais il ne vouloit  
pas le faire entrer dans le sénat à

p115

cause des anciens usages établis en  
Perse, qui ne permettoient point  
aux étrangers d' être assis dans le  
conseil suprême.

Le perfide Sorane pressoit pourtant  
le jeune prince d' enfreindre  
cette loi : il sçavoit que ce seroit  
un moyen sûr d' exciter la jalousie  
des grands, et de les irriter contre  
Cyrus. Vous avez besoin dans les  
conseils, *lui dit-il un jour*, d' un  
homme semblable à Araspe ; je  
sçai que la bonne politique et nos  
regles défendent qu' on confie en  
même tems aux étrangers le commandement  
des armées, et le secret  
de l' état ; mais on peut se dispenser  
des loix, lorsqu' on sçait en  
remplir l' intention par des voyes  
plus sûres et plus faciles ; un prince

p116

comme vous ne doit jamais être  
l' esclave des régles, ni des usages ;  
les hommes n' agissent ordinairement  
que par *ambition* ou par *intérêt* :  
comblez Araspe de dignités  
et de biens ; rendez ainsi la Perse  
sa patrie, et vous n' avez rien à  
craindre de son infidélité.

Cyrus ne soupçonna point les  
desseins cachés de Sorane, mais il  
aimoit trop la justice pour vouloir  
s' en écarter. Je suis persuadé, *répondit-il*,  
de la fidélité et de la capacité  
d' Araspe ; je l' aime ; mais  
quand mon amitié seroit capable  
de me faire manquer aux loix en  
sa faveur, il m' est trop attaché  
pour vouloir jamais accepter aucune  
dignité qui pourroit exciter  
la jalousie des perses, et leur donner



p117

occasion de croire que j' agis  
par goût et par passion dans les  
affaires de l' état.  
Sorane ayant essayé en vain d' engager  
Cyrus dans cette fausse démarche,  
tenta de le surprendre par  
une autre voye, en tâchant de rompre  
l' intelligence qui régnoit entre  
le jeune prince et son pere. Sorane  
faisoit remarquer adroitement à  
Cyrus les défauts du roy, les bornes  
de son esprit, et la nécessité de  
suivre d' autres maximes que les  
siennes. Le gouvernement doux et  
paisible de Cambyse, *lui disoit-il  
souvent*, est incompatible avec les  
grands projets : si vous vous contentez  
comme lui d' être roy pacifique,  
comment deviendrez-vous  
conquérant ?

p118

Cyrus n' écouta ces insinuations  
que pour éviter les écueils où Cambyse  
avoit échoué ; il ne diminua  
point sa docilité, et sa soumission  
pour un pere qu' il aimoit tendrement ;  
il le respectoit même jusques  
dans ses foiblesses, en tâchant  
de les cacher ; il ne faisoit rien sans  
ses ordres, mais il l' instruisoit en le  
consultant ; il lui parloit souvent  
en particulier, pour le mettre en  
état de décider en public. Cambyse  
avoit l' esprit assez juste pour  
démêler, et pour s' approprier ce  
qu' il y avoit de plus excellent dans  
les conseils de son fils : ce fils n' employoit  
la supériorité de son génie  
que pour faire respecter les volontés  
de son pere ; il ne montrait ses  
talens que pour affermir l' autorité

p119

du roy. Cambyse redoubla de tendresse,  
d' estime et de confiance  
pour Cyrus, en voyant la sagesse  
de sa conduite ; mais le jeune prince  
ne s' en prévaloit pas, et croyoit  
ne faire que son devoir.  
Sorane au désespoir de voir ses  
projets s' évanouir, fit répandre secrettement  
dans l' esprit des satrapes  
des défiances contre le prince,  
comme s' il vouloit borner leurs  
droits, et anéantir leur autorité ;  
et pour augmenter leurs ombrages,  
il essaya d' inspirer à Cyrus les  
principes du despotisme.  
Les dieux vous destinent, *lui*  
*disoit-il*, à étendre un jour votre  
empire sur tout l' orient :  
pour executer ce projet avec succès,  
il faut accoutumer les perses

p120

à une obéissance aveugle. Capturez  
les satrapes par les dignités,  
et par les plaisirs ; mettez-les dans  
la nécessité de ne recevoir vos  
faveurs qu' en fréquentant votre  
cour ; emparez-vous ainsi peu à  
peu de l' autorité suprême ; affoiblissez  
les droits du sénat, ne lui  
laissez que le pouvoir de vous conseiller.  
Un prince ne doit point  
abuser de sa puissance, mais il ne  
doit jamais la partager avec ses  
sujets ; le gouvernement monarchique  
est le plus parfait de tous ;  
la réunion du pouvoir suprême  
dans un seul, fait la vraie force  
des états, le secret dans les conseils,  
et l' expédition dans les entreprises.  
Une petite république  
peut subsister par le gouvernement

p121

de plusieurs, mais les grands empires  
ne se forment que par l' autorité

absolue d' un seul ; les autres principes ne sont que les idées bornées des ames foibles, qui ne se sentent pas assez de force pour executer de vastes projets.

Cyrus frémit à ce discours, mais il cacha son indignation par sagesse, et rompant adroitement la conversation, il laissa Sorane persuadé qu' il goûtoit ses maximes.

Quand Cyrus fut seul, il réfléchit profondément à tout ce qu' il venoit d' entendre ; il se ressouvint de la conduite d' Amasis, et commença à soupçonner la fidélité de Sorane : il n' avoit pas à la vérité des preuves invincibles de sa perfidie ; mais un homme qui osoit

p122

lui inspirer de tels sentimens, lui paroissoit au moins très-dangereux, quand même il ne seroit pas traître. Le jeune prince déroba peu à peu à ce ministre le secret de ses affaires, et chercha des prétextes pour l' éloigner de sa personne, sans rien faire cependant qui pût le révolter.

Sorane sentit bien-tôt ce changement, et poussa son ressentiment jusques aux derniers excès ; il se persuada qu' Araspe alloit être mis à sa place, que Cyrus vouloit se rendre maître absolu de la Perse, et que c' étoit-là le dessein secret du jeune prince en disciplinant ses troupes avec tant d' exactitude. La jalousie et l' ambition de Sorane l' aveugloient à un tel point, qu' il

p123

crut faire son devoir en commettant les plus noires trahisons.

Il fit instruire Cyaxare de tout ce qui se passoit dans la Perse, de l' accroissement de ses forces, des

préparatifs qu' on y faisoit pour la  
guerre, et des desseins qu' avoit  
Cyrus d' étendre son empire sur  
tout l' orient, sous prétexte d' accomplir  
certains oracles supposés  
dont il éblouissoit le peuple. Cyaxare  
profita de ces avis pour allarmer  
Astyage ; il insinua dans son  
coeur les inquiétudes et les défiances ;  
Hystaspe fut renvoyé de la  
cour d' Ecbatane, et l' empereur  
fit menacer Cambyse d' une guerre  
sanglante, s' il ne consentoit pas à  
payer les anciens tributs, et à rentrer  
dans la même dépendance

p124

dont la Perse avoit été affranchie  
par le mariage de Mandane : le  
refus de Cambyse fut le signal de  
la guerre, et les préparatifs se firent  
des deux côtés.

Cependant Sorane chercha à  
corrompre les chefs de l' armée,  
et à affoiblir leur courage, en leur  
faisant entendre qu' Astyage étoit  
leur empereur legitime, que les  
projets ambitieux de Cyrus alloient  
perdre la patrie, qu' il ne  
pourroit jamais résister aux troupes  
des medes qui l' accableroient  
par leur nombre.

Il continua aussi d' augmenter la  
défiance des senateurs, en faisant

p125

répandre adroitement parmi eux,  
que Cyrus ne faisoit entreprendre  
la guerre contre son grand-pere,  
qu' afin d' affoiblir leur autorité, et  
d' usurper un pouvoir despotique.  
Il cacha toutes ses trames avec  
tant d' art, qu' il auroit été presque  
impossible de les découvrir ;  
tous ses discours étoient tellement  
mesurés, qu' on ne pouvoit  
penetrer ses intentions secrettes ;

il y avoit de certains momens où  
il ne les voyoit pas lui-même, et  
où il se croyoit sincere et zelé  
pour le bien public : ses premiers  
remords revenoient de temps en  
temps ; il les étouffoit en se persuadant  
que les projets qu' il attribuoit  
au prince étoient réels.  
Cyrus fut bien-tôt instruit des

p126

murmures du peuple ; l' armée songeoit  
à se révolter, le senat vouloit  
refuser des subsides, l' empereur  
des medes alloit entrer dans  
la Perse à la tête de soixante mille  
hommes. Le jeune prince voyoit  
avec douleur les extrémités cruelles  
où son pere étoit réduit, et  
la nécessité de prendre les armes  
contre son grand-pere.  
Cambyse sçachant tous les combats  
que livroient tour à tour à  
Cyrus le *devoir* , et la *nature* , lui  
dit, vous sçavez mon fils tout ce  
que j' ai fait pour étouffer les premieres  
semences de nos discordes ;  
j' ai travaillé inutilement ; la guerre  
est inévitable ; la patrie doit être  
préférée à la famille : jusqu' ici  
vous m' avez secouru dans les affaires

p127

par votre sagesse ; il faut  
que vous donniez à present des  
preuves de votre valeur. Quand  
mon âge me permettroit de paroître  
à la tête de mes troupes,  
je serois obligé de rester ici, où  
ma presence est nécessaire pour  
contenir mon peuple : allez, mon  
fils, allez combattre pour la patrie :  
montrez-vous le défenseur de sa  
liberté, aussi-bien que le conservateur  
de ses loix : secondez les  
desseins du ciel : rendez-vous digne  
d' accomplir un jour ses oracles :

commencez par délivrer la  
Perse avant que d' étendre vos  
conquêtes dans l' orient : que les  
nations voyent les effets de votre  
courage, et admirent votre moderation  
au milieu des triomphes,

p128

afin qu' elles ne craignent pas un  
jour vos victoires.  
Cyrus animé par les sentimens  
magnanimes de Cambyse, et secouru  
par les conseils d' Harpage  
et d' Hystaspe, deux generaux  
également experimentés, forma  
bien-tôt une armée de trente mille  
hommes : elle étoit composée de  
chefs dont il connoissoit la fidelité,  
et de vieux soldats d' une valeur  
éprouvée.  
Aussi-tôt que les préparatifs furent  
faits, on commença par les  
sacrifices, et les autres actes de  
religion.  
Cyrus fit ranger les troupes  
dans une grande plaine près de  
la capitale, y assembla le senat  
et les satrapes, et harangua ainsi

p129

les chefs de l' armée avec un air  
doux et majestueux.  
La guerre est illegitime lorsqu' elle  
n' est pas necessaire : celle  
que nous entreprenons aujourd' hui  
n' est pas pour satisfaire à l' ambition,  
ni à l' envie de dominer ;  
mais pour défendre notre liberté.  
Vos ennemis entendent bien la  
discipline militaire, ils nous surpassent  
en nombre ; mais ils se  
sont amollis par le luxe et par une  
longue paix : votre vie dure vous  
a accoutumé à la fatigue : rien  
n' est impossible à ceux qui sçavent  
tout souffrir, et tout entreprendre.  
Pour moi je ne veux me distinguer

de vous qu' en vous devançant  
dans les travaux et les  
dangers ; tous nos biens et tous

p130

nos maux seront desormais communs.  
Il se tourna ensuite vers les  
senateurs, et leur dit d' un ton  
fier et severe : Cambyse n' ignore  
pas les intrigues de la  
cour d' Ecbatane pour semer de  
la défiance dans vos esprits ; il  
sçait que vous balancez à lui accorder  
des subsides ; mais il a prévû  
la guerre, il a pris ses précautions,  
une seule bataille décidera du sort  
de la Perse, il n' a pas besoin de  
votre secours : souvenez-vous cependant  
qu' il s' agit de la liberté  
entiere de la patrie : cette liberté  
n' est-elle pas plus sure entre les  
mains de mon pere, votre prince  
legitime, qu' entre celles de l' empereur  
des medes qui tient tributaires

p131

tous les rois voisins. Si Cambyse  
est vaincu, vos privileges sont  
à jamais anéantis ; s' il est victorieux,  
vous devez craindre la justice  
d' un prince, que vous avez  
irrité par vos caballes secrettes.  
Par ce discours le prince de Perse  
intimida les uns, confirma les  
autres dans leur devoir, et les réunit  
tous dans le même dessein de  
contribuer au salut de la patrie.  
Sorane parut des plus zelés, et demanda  
avec empressement d' avoir  
quelque commandement dans l' armée.  
Comme Cyrus n' avoit point  
caché à Cambyse les justes défiances  
qu' il avoit de ce ministre, le  
roy ne se laissa point éblouir par  
les apparences ; sous prétexte de  
veiller à la sureté de la capitale,

p132

il retint Sorane auprès de sa personne ;  
mais il fit observer sa conduite,  
de sorte que le satrape demeura  
prisonnier sans le sçavoir.  
Cyrus ayant appris qu' Astyage  
avoit fait marcher ses troupes par  
les déserts de l' Isatis, pour pénétrer  
en Perse, le prévint avec une  
diligence inouïe : il traversa des  
montagnes escarpées, dont il fit  
garder les passages, et arriva dans  
les plaines de Pasagarde par des  
chemins impraticables à une armée  
moins accoutumée à la fatigue,  
et conduite par un général  
moins actif, et moins vigilant.  
Cyrus s' empare des meilleurs  
postes ; il se campe près d' une  
chaîne de montagnes, qui le défend  
d' un côté, et il se met en sureté

p133

de l' autre, par un retranchement  
bien fortifié. Astyage paroît  
bien-tôt, et se campe dans la même  
plaine près d' un lac.  
Les deux armées furent en présence  
pendant plusieurs jours. Cyrus  
ne pouvant envisager sans douleur  
les suites d' une guerre contre  
son ayeul, profita de ces momens  
pour envoyer au camp d' Astyage  
un satrape nommé Artabaze, qui  
lui parla ainsi :  
Cyrus votre petit-fils a horreur  
de la guerre qu' on l' a forcé d' entreprendre  
contre vous : il n' a rien  
oublié pour la prévenir ; il ne refusera  
rien pour la détourner : il  
écoute la voix de la nature, mais  
il ne peut sacrifier la liberté de son  
peuple : il voudroit concilier par

p134



un traité honorable l' amour de la patrie avec la tendresse d' un fils : il est en état de faire la guerre, mais il n' a point de honte de vous demander la paix.

L' empereur irrité par les conseils de Cyaxare, persista dans sa première résolution ; Artabaze revint, sans avoir pû réussir dans sa négociation. Cyrus se voyant réduit à la nécessité de combattre, et sachant de quelle importance il est dans les actions guerrières de délibérer avec plusieurs, de décider avec peu, et d' exécuter avec promptitude, assembla les chefs de son armée, et les écouta tous : il se détermina enfin, et ne communiqua ses desseins qu' à Hystaspe, et à Harpage. Le jour suivant Cyrus fit répandre

p135

dans l' armée ennemie, le bruit qu' il vouloit se retirer, et qu' il n' osoit combattre avec des forces inégales : avant qu' il sortit du camp il fit faire les sacrifices accoutumés ; il versa du vin en libations, et tous les chefs firent de même : il donna pour mot à l' armée *Mythras conducteur et sauveur* , et monta enfin à cheval, en commandant à chacun de prendre son rang. Les cuirasses de ses soldats étoient composées de lames de fer peintes de diverses couleurs, et semblables aux écailles de poissons ; leurs casques d' airain étoient ornés d' un grand panache blanc ; leurs carquois pendoient au-dessus de leurs boucliers tissus d' osier ; leurs dards étoient courts, leurs arcs longs,

p136

leurs flèches faites de cannes, et le cimenterre leur tomboit sur la cuisse droite. L' étendart royal étoit un

aigle d' or avec les aïles éployées ;  
c' est le même que les rois de Perse  
ont toujours conservé depuis.  
Cyrus décampa pendant la nuit,  
et s' avança dans les plaines de Pasagarde ;  
Astyage se hâta de le joindre  
au lever de l' aurore ; soudain  
Cyrus fit ranger son armée en bataille  
à douze files de hauteur,  
afin que les javelots et les dards  
des derniers rangs pussent atteindre  
l' ennemi, et que toutes les parties  
pussent se soutenir, et se secourir  
sans confusion. Il choisit dans  
chacun de ses bataillons une troupe  
de soldats d' élite dont il forme  
une phalange triangulaire à la maniere

p137

des grecs ; il place ce corps  
de réserve hors des rangs derriere  
son armée, en lui commandant de  
ne pas avancer sans un ordre exprès  
de sa part.  
La plaine étoit couverte de sable ;  
un vent de nord souffloit  
avec violence : Cyrus se posta si  
avantageusement, en faisant faire  
un quart de conversion à son armée,  
que la poussiere en s' élevant  
donnoit dans les yeux des medes,  
et favorisoit par-là le stratagème  
qu' il méditoit ; Harpage commandoit  
l' aîle droite, Hystaspe l' aîle  
gauche, Araspe étoit au centre,  
Cyrus se portoit par-tout.  
L' armée des medes formoit plusieurs  
bataillons quarrés à trente de  
hauteur, tous bien serrés, pour être

p138

plus impénétrables ; au front de  
l' armée étoient des chariots, avec  
de grandes faux tranchantes attachées  
aux essieux.  
Cyrus ordonna à Harpage et à  
Hystaspe d' étendre peu à peu leurs

aîles, afin d' envelopper les medes.  
Tandis qu' il parle, il entend un  
coup de tonnerre : nous te suivons,  
grand Oromaze, s' écria-t-il, et sur  
le champ il commence l' hymne du  
combat, auquel toute l' armée répond  
en jettant de grands cris, et  
en invoquant le dieu Mythras.  
L' armée de Cyrus se présente de  
front en ligne droite, afin de tromper  
Astyage ; mais le milieu marchant  
plus lentement, et les deux  
aîles plus vîte, elle s' étend ensuite,  
et prend la forme d' un croissant.

p139

Les medes enfoncent les premiers  
rangs du centre, et avancent jusques  
aux derniers ; ils commencent  
déjà à crier, *victoire* : Cyrus  
fait avancer son corps de réserve,  
tandis qu' Harpage et Hystaspe environnent  
les ennemis de toutes  
parts, et le combat recommence.  
La phalange triangulaire des perses  
ouvre les rangs des medes, et  
écarte leurs chariots : Cyrus monté  
sur un coursier superbe et fougueux,  
vole de rang en rang ; le  
feu de ses yeux anime les soldats,  
et la tranquillité de son visage les  
rassure : dans l' ardeur du combat  
actif, paisible et present à lui-même,  
il parle aux uns, encourage  
les autres, et retient chacun dans  
son poste. Les medes enveloppés

p140

de tous côtés, sont attaqués par  
devant, par derriere, et par les  
flancs ; les perses les serrent, et les  
taillent en pieces ; on n' entend  
plus que le bruit des armes qui  
s' entrechoquent, et les gémissemens  
des mourans ; des ruisseaux  
de sang inondent la plaine ; le désespoir,  
la fureur et la cruauté, répandent

par-tout le carnage et la  
mort : Cyrus seul conserve l' humanité  
et la pitié genereuse ; Astyage  
et Cyaxare ayant été faits prisonniers,  
il fit sonner la retraite, et  
cesser le combat.

Cyaxare enflammé de colere, et  
de toutes les passions qui saisissent  
une ame superbe déchûe de ses  
esperances, ne voulut point voir  
Cyrus : il feignit d' être blessé, et

p141

fit demander permission de se faire  
conduire à Ecbatane ; Cyrus y consentit.

Astyage fut conduit en pompe  
à la capitale de Perse, non comme  
vaincu, mais comme victorieux :  
n' étant plus assiégué par les mauvais  
conseils de son fils, il fit la  
paix, et la Perside fut déclarée à  
jamais un royaume libre ; ce fut le  
premier service que Cyrus rendit  
à sa patrie.

Le succès de cette guerre si contraire  
aux esperances de Sorane,  
lui ouvrit enfin les yeux ; si l' événement  
avoit répondu à ses desirs,  
il auroit continué sa perfidie ; mais  
sentant que ses desseins étoient déconcertés  
à jamais, et qu' il n' étoit  
plus possible de les cacher, il frémit

p142

d' horreur en voyant le précipice  
où il s' étoit jetté, les crimes  
qu' il avoit commis, et le deshonneur  
certain qui l' attendoit : ne  
pouvant plus supporter cette vûe  
affreuse, il se livre à son désespoir,  
se tue lui-même, et laisse à toute la  
postérité un triste exemple des excès  
auxquels l' ambition sans bornes  
peut conduire les plus grands génies,  
lors même que leur coeur n' est  
pas absolument corrompu.  
Après sa mort, Cyrus apprit tout

le détail de ses perfidies : le prince  
sans s'applaudir d'avoir pénétré  
par avance le caractère de ce ministre,  
vit avec regret, et plaint  
avec douleur la malheureuse condition  
de l'homme qui perd souvent  
tout le fruit de ses talents, et

p143

se précipite quelquefois dans tous  
les crimes, en s'abandonnant aux  
égarements d'une imagination dérégulée,  
et d'une passion aveugle.  
Aussi-tôt que la paix fut conclue,  
Astyage retourna dans ses  
états : après son départ, Cyrus fit  
assembler les sénateurs, les satrapes,  
tous les chefs du peuple, et  
leur dit au nom de Cambyse : les  
armes de mon père ont affranchi  
la Perse de toute dépendance  
étrangère ; maître d'une armée victorieuse,  
il pourroit détruire vos  
privileges, et régner avec une autorité  
absolue ; mais il déteste ces  
maximes. Ce n'est que sous l'empire  
d'Arimane que la force seule  
domine ; les princes sont les images  
du grand Oromaze, ils doivent

p144

imiter sa conduite ; sa raison souveraine  
est la règle de toutes ses  
volontés. Quelques sages et quelques  
justes que soient les princes,  
ils sont toujours hommes, ils ont  
par conséquent des préjugés, et  
des passions ; quand même ils en  
seroient exempts, ils ne peuvent pas  
tout voir, ni tout entendre ; ils ont  
besoin de conseillers fidèles pour  
les éclairer et les secourir. C'est  
ainsi que Cambyse veut gouverner :  
il ne veut d'autorité que pour  
faire le bien ; il veut un frein qui  
l'arrête, et qui l'empêche de faire  
le mal. Sénateurs, bannissez vos

craintes ; que vos défiances cessent ;  
reconnoissez votre roy ; il vous  
conserve tous vos droits ; aidez-le  
à rendre les perses heureux ; il veut

p145

régner sur des enfans libres, et non  
sur des esclaves.  
à ces mots, l' admiration et la  
joye se répandirent dans toute  
l' assemblée. Les uns disoient : n' est-ce  
pas le dieu Mythras qui est descendu  
lui-même de l' empyrée, pour  
renouveler le règne d' Oromaze ?  
Les autres fondoient en larmes,  
sans pouvoir parler. Les vieillards  
regardoient Cyrus comme leur fils,  
et les jeunes gens l' appelloient leur  
pere ; toute la Perside ne paroissoit  
plus qu' une même famille.  
C' est ainsi que Cyrus évita tous  
les pieges de Sorane, qu' il triompha  
des complots de Cyaxare, et  
qu' il rendit la liberté aux perses :  
il n' eut jamais recours ni aux lâches  
artifices, ni à la basse dissimulation,

p146

indignes des grandes ames.  
Peu de tems après la bataille de  
Pasagarde, Astyage mourut à Ecbatane,  
et laissa l' empire à Cyaxare.  
Cambyse prévoyant que l' esprit  
jaloux et turbulent de ce prince  
exciteroit bien-tôt de nouveaux  
troubles, résolut de rechercher  
l' alliance des assyriens. L' empereur  
des medes, et le roy de Babylone,  
étoient depuis plus d' un  
sielec les deux grandes puissances  
de l' orient ; ils travailloient sans  
cesse à se détruire mutuellement,  
pour se rendre maîtres de l' Asie.  
Cambyse qui connoissoit la capacité  
de son fils, lui proposa d' aller  
lui-même à la cour de Nabucodonosor,  
pour traiter avec Amytis

femme de ce prince, et soeur

p147

de Mandane ; elle gouvernoit le royaume pendant la frenesie du roy.  
Cyrus avoit été détourné de ce voyage plusieurs années auparavant par la maladie de sa mere : il fut charmé d' aller à Babylone, non seulement pour être utile à sa patrie, mais aussi pour y connoître les juifs, dont il avoit appris par Zoroastre que les oracles contenoient des prédictions de sa grandeur future : il n' avoit pas moins d' envie de voir de près l' état malheureux du roy Nabucodonosor, dont le bruit s' étoit répandu par tout l' orient : après avoir rempli le conseil et le senat de sujets fidelles, et capables de secourir Cambyse, il quitta la Perse,

p149

traversa la Susiane, et arriva bien-tôt à Babylone.

LIVRE 8

Babylone siege de l' empire des rois d' Assyrie avoit été fondée par Semiramis, mais Nabucodonosor lui avoit donné ses principales beautés. Ce conquerant après avoir terminé de longues et de difficiles

p150

guerres, se trouvant dans une pleine tranquillité, s' appliqua à faire de sa capitale une des merveilles du monde.

Elle étoit située dans une vaste  
plaine arrosée par l' Euphrate ; les  
canaux tirés de ce fleuve rendoient  
la fertilité du terroir si grande,  
qu' il rapportoit autant au roy que  
la moitié de son empire.  
Les murs de la ville bâtis de  
larges briques, épais de cinquante  
coudées, et hauts de deux cens,  
formoient un quarré parfait, dont  
le circuit étoit de vingt lieues.  
Cent cinquante tours regnoient  
de distance en distance le long de

p151

ces murs inaccessibles, et commandoient  
sur toute la campagne voisine.  
Cent portes d' airain s' ouvroient  
de tous côtés à une foule innombrable  
de peuple de toutes les  
nations ; cinquante grandes rues  
traversoient la ville de l' un à  
l' autre bout, et formoient en se  
croisant plusieurs quarrés spacieux,  
qui renfermoient des palais superbes,  
des places magnifiques, et des  
jardins délicieux.  
L' Euphrate couloit au milieu de  
Babylone ; un pont construit sur  
ce fleuve avec un art surprenant  
joignoit les deux parties de la  
ville. Aux deux extrémités de ce  
pont se voyoient deux palais, le  
vieux à l' orient, et le nouveau à

p152

l' occident ; près du vieux palais  
étoit le temple de Belus ; du centre  
de cet édifice sortoit une pyramide  
haute de six cens pieds, et  
composée de huit tours qui s' élevoient  
les unes sur les autres toujours  
en diminuant. Du sommet  
de cette pyramide, les babyloniens  
observoient le mouvement  
des astres ; c' étoit leur principale  
étude, et c' est par-là qu' ils se sont



rendus celebres chez les autres  
nations.  
De l' autre côté du pont paroissoit  
le nouveau palais qui avoit  
huit milles de tour. Ses fameux  
jardins entourés de larges  
terrasses, s' élevoient en amphitheatre  
à la hauteur des murs de

p153

la ville. La masse entiere étoit  
soutenue par plusieurs arcades,  
dont les voutes couvertes de grandes  
pierres, de roseaux enduits de  
bitume, de deux rangs de briques,  
et de plaques de plomb, rendoient  
le tout impénétrable à la  
pluye et à l' humidité. Là se voyoient  
des allées à perte de vûe, des bosquets,  
des gazons, des fleurs de  
toutes les especes, des canaux,  
des reservoirs, des aqueducs pour  
arroser et embellir ce lieu de délices,  
assemblage merveilleux de  
toutes les beautés de la nature et  
de l' art.  
L' auteur, ou plutôt le createur  
de tant de prodiges, égal à Hercule  
par sa valeur, et superieur  
aux plus grands hommes par son

p154

génie, après des succès incroyables  
étoit tombé dans une espece  
de manie ; il se croyoit transformé  
en bête, et il en avoit la ferocité.  
Cyrus ne fut pas plutôt arrivé  
à Babylone, qu' il alla trouver  
la reine Amytis : cette princesse  
étoit plongée depuis près de  
sept ans dans une tristesse profonde ;  
mais elle commençoit à  
moderer sa douleur, parceque les  
juifs qui étoient alors captifs dans  
la ville, lui avoient promis la guérison  
du roy dans peu de jours.  
La reine attendoit ce moment

heureux avec une vive impatience ;  
les prodiges qu' elle avoit vûs  
operer par Daniel avoient attiré  
sa confiance.

p155

Cyrus respecta l' affliction d' Amytis,  
et évita de lui parler du  
dessein principal de son voyage ;  
il sentit que la conjoncture n' étoit  
pas favorable pour traiter des affaires  
politiques ; il attendit la guérison  
du roy sans l' esperer : cependant  
il chercha à contenter la  
curiosité qu' il avoit d' apprendre  
la religion et les moeurs des israélites.  
Daniel n' étoit pas alors à Babylone ;  
il étoit allé visiter, et consoler  
les juifs répandus par toute  
l' Assyrie. Amytis donna à Cyrus  
la connoissance d' un illustre hebreu  
nommé Eleazar. Le prince  
ayant sçu que le peuple de Dieu  
ne regardoit point la frénésie du  
roy comme une maladie naturelle,

p156

mais comme une punition  
divine, en demanda les causes à  
Eleazar.  
Nabucodonosor, dit le sage hebreu  
séduit par les impies qui l' entouraient,  
parvint enfin à un tel  
excès d' irréligion, qu' il blasphéma  
contre le très-haut, et pour couronner  
son impiété, il fit de nos  
vases sacrés, et des richesses qu' il  
avoit rapportées de son expedition  
dans la Judée, une statue  
d' or d' une grandeur démesurée.  
Il la fit élever, et consacrer dans  
la plaine de Dura, et voulut  
qu' elle fût adorée par tous les  
peuples qui lui étoient soumis.  
Il fut averti par des songes divins,  
qu' il seroit puni de son idolatrie  
et de son orgueil, même

p157

dès cette vie : un hebreu nommé Daniel, homme celebre par sa science, par sa vertu, et par sa connoissance de l' avenir, lui expliqua ces songes, et lui annonça les jugemens de Dieu qui étoient prêts à éclater sur lui.

Les paroles du prophete firent d' abord quelque impression sur l' esprit du roy ; mais entouré de prophanes qui méprisoient les puissances celestes, il négligea le songe divin, et se livra de nouveau à son impieté.

Un an après tandis qu' il se promenoit dans ses jardins, admirant la beauté de ses ouvrages, l' éclat de sa gloire, et la grandeur de son empire ; il oublie qu' il est homme, et devient idolatre

p158

de ses superbes imaginations.  
Une voix se fit entendre du ciel,  
et prononça ces paroles : *votre royaume passera en d' autres mains : vous serez chassé de la compagnie des hommes : vous habiterez avec les animaux : vous brouterez l' herbe comme une bête pendant sept années entieres, jusqu' à ce que vous reconnoissiez que le très-haut a un pouvoir absolu sur les royaumes, et qu' il les donne à qui il lui plaît .*

Sur le champ Dieu le frappe, et lui ôte la raison ; il fut saisi d' une maladie frénétique, et tomba dans des accès de fureur ; on essaya en vain de l' enchaîner ; il rompit tous ses fers, et s' enfuit dans les montagnes comme un lion rugissant ; nul n' ose l' approcher sans

p159

courir risque d' être déchiré ; il  
n' y a que le jour du sabbat où il  
ait des momens de repos, et des  
intervalles de raison ; il tient  
alors des discours dignes de l' admiration  
des hommes. Il y a bien-tôt  
sept ans qu' il est dans cet état,  
et nous attendons dans peu de jours  
sa délivrance totale selon la prédiction  
divine.

Dans tous les pays où je passe,  
*s' écria Cyrus en soupirant*, je ne  
vois que de tristes exemples de la  
foiblesse et des malheurs des princes ;  
en égypte Apriés se laisse immoler  
par son amitié aveugle pour  
un favori perfide ; à Sparte deux

p160

jeunes rois alloient perdre l' état  
sans la sagesse de Chylon ; à Corinthe  
le sort funeste de Periandre  
et de sa famille laisse à toute la  
posterité un exemple plein d' horreur  
des malheurs qu' entraîne la  
tyrannie ; à Athenes Pisistrate est  
détrôné deux fois ; à Samos Policrate  
se laisse éblouir jusques à  
persecuter l' innocence ; en Crete  
les successeurs de Minos ont anéanti  
le plus parfait de tous les gouvernemens ;  
ici Nabucodonosor  
attire la colere du ciel par son  
impiété : grand Oromaze ! N' avez-vous  
donc donné des rois aux  
mortels que dans votre colere ?  
La grandeur et la vertu sont-elles  
incompatibles ?  
Le matin du jour du sabbat,

p161

Cyrus accompagné d' Eleazar, vint  
au lieu où se tenoit le roy de Babylone ;  
ils virent l' infortuné prince  
descendre des montagnes, et  
se coucher sous des saules qui bordoient

l' Euphrate. En l' approchant  
ils garderent le silence ; il étoit  
étendu sur l' herbe, les yeux tournés  
vers le ciel ; il pousoit de  
temps en temps des soupirs mêlés  
de larmes amères. Au milieu de ses  
malheurs, on découvroit encore en  
lui un air de grandeur, qui marquoit  
que le très-haut en le punissant,  
ne l' avoit pas entierement  
abandonné. On n' osoit lui parler  
par respect, ni interrompre la  
douleur profonde où il sembloit  
être plongé.  
Cyrus vivement frappé de la

p162

triste situation de ce grand prince  
demeura immobile ; on voyoit en  
lui toutes les marques d' une ame  
saisie de terreur et de compassion.  
Le roy de Babylone l' observa, et  
lui dit sans le connoître : le ciel  
me permet d' avoir des intervalles  
de raison pour me faire sentir que  
je ne la possede point en propre,  
qu' elle me vient d' ailleurs, qu' un  
être superieur me l' ôte, et me la  
rend quand il veut, et que celui  
qui la donne, est une intelligence  
souveraine qui tient la nature  
dans sa main, et qui peut l' arranger,  
ou la déranger comme il  
lui plaît.  
Autrefois aveuglé par l' orgueil,  
et corrompu par la prosperité, je  
disois en moi-même, et à tous les

p163

faux amis qui m' environnoient :  
nous sommes nés comme à l' aventure,  
et après la mort nous serons  
comme si nous n' avions jamais  
été ; l' ame est une étincelle  
de feu qui s' éteindra lorsque notre  
corps sera réduit en cendres : venez  
donc, jouissons des biens presens :

hâtons-nous d' épuiser tous  
les plaisirs : enyvrons-nous des vins  
les plus exquis : parfumons-nous  
d' huiles odoriferantes : couronnons-nous  
de roses avant qu' elles  
se flétrissent : que la force soit  
notre unique loi, et le plaisir la  
regle de toutes nos actions : faisons  
tomber le juste dans nos pièges,  
parcequ' il nous deshonoré par  
sa vertu : interrogeons-le par les  
outrages et les tourmens, afin de

p164

voir s' il est sincere. C' est ainsi  
que je blasphémois contre le ciel.  
Voilà la source des malheurs qui  
m' accablent : hélas ! Je ne les ai  
que trop mérités.  
à peine a-t-il prononcé ces paroles,  
qu' il se leve, s' enfuit, et se  
cache dans la forêt voisine. Le  
discours de Nabucodonosor redoubla  
le respect de Cyrus pour la  
divinité, et augmenta le desir  
qu' il avoit de s' instruire à fond de  
la religion des hebreux ; il vit  
souvent Eleazar, et entra peu à  
peu avec lui dans une liaison étroite.  
L' éternel toujours attentif aux  
démarches de Cyrus qu' il avoit  
choisi pour la délivrance de son  
peuple, vouloit préparer ce prince

p165

par les entretiens du sage hebreu,  
à recevoir bien-tôt les instructions  
du prophete Daniel.  
Depuis la captivité des juifs les  
docteurs hebreux répandus dans  
les nations s' étoient appliqués à  
l' étude des sciences prophanes, et  
cherchoient à concilier la *religion*  
avec la *philosophie* . Pour cet effet  
ils adoptoient ou abandonnoient le  
sens litteral des livres sacrés, selon  
qu' il s' accordoit ou s' opposoit

à leurs idées. Ils enseignoient que les traditions des hebreux étoient souvent enveloppées d' *allegories* suivant l' usage des orientaux, mais ils prétendoient les expliquer. C' est ce qui donna naissance depuis à la fameuse secte des *allegoriques* .

p166

Eleazar étoit du nombre de ces philosophes ; on le regardoit avec raison comme un des plus grands génies de son siècle ; il étoit versé dans toutes les sciences des chaldéens et des égyptiens ; il avoit eu plusieurs disputes avec les mages de l' orient, pour prouver que la religion des juifs étoit non seulement la plus ancienne, mais aussi la plus conforme à la raison. Cyrus ayant entretenu plusieurs fois le sage hebreu de tout ce qu' il avoit appris en Perse, en égypte et en Grece sur les grandes révolutions arrivées dans l' univers, le pria un jour de lui expliquer la doctrine des philosophes hebreux sur les *trois états du monde* .

p167

Nous n' adorons, *répondit Eleazar*, qu' un seul dieu, infini, éternel, immense : il s' est nommé *celui qui est* pour marquer qu' il existe par lui-même, et que tous les autres êtres n' existent que par lui. Riche de ses propres richesses, heureux par sa félicité suprême, il n' avoit pas besoin de produire d' autres substances pour accroître sa gloire ; mais il a voulu par un noble et libre effort de sa volonté bienfaisante créer plusieurs ordres d' intelligences pour les rendre heureuses. L' homme forme d' abord l' idée de son ouvrage avant que de l' exécuter ;

mais l' *éternel* conçoit,  
produit, et arrange tout par le

p168

même acte sans travail et sans succession.  
Il *pense* , et tout d' un coup  
se présentent devant lui toutes les  
manières par lesquelles il peut se  
peindre au dehors : un monde  
d' idées se forme dans l' entendement  
divin. Il *veut* , et soudain des  
êtres réels semblables à ses idées  
remplissent son immensité : la  
vaste nature est produite, distincte  
et séparée de l' essence divine.  
Le créateur s' est dépeint en  
deux façons, par de simples *tableaux* ,  
et par des *images vivantes* .  
De-là deux sortes de créatures  
essentiellement distinguées, la  
nature matérielle, et la nature intelligente.  
L' une ne fait que représenter  
quelques perfections de  
son original ; l' autre le connaît, et

p169

en jouit. C' est ainsi qu' il y a une  
infinité de sphères remplies d' intelligences  
qui les habitent.  
Tantôt ces esprits s' abîment dans  
leur origine, pour en adorer les  
beautés toujours nouvelles ; quelquefois  
ils admirent les perfections  
du créateur dans ses ouvrages ;  
c' est leur double bonheur. Ils ne  
peuvent pas contempler sans cesse  
la splendeur de l' essence divine ;  
leur nature foible et finie demande  
qu' ils se voilent de temps en temps  
les yeux. Voilà pourquoi la nature  
matérielle fut produite ; c' étoit  
pour le délassement des intelligences.  
Deux sortes d' esprits perdirent  
ce bonheur par leur infidélité ; les  
uns appelés *cherubins* étoient d' un



p170

ordre supérieur ; ce sont à présent les esprits infernaux. Les autres appelés *ischims* étoient d'une nature moins parfaite ; ce sont les âmes qui habitent actuellement les corps mortels.

Le chef des cherubins approchoit plus près du trône que les autres esprits : comblé des dons les plus éminents du très-haut, il perdit sa sagesse par le vain amour de lui-même : enivré de sa propre beauté, il se regarda, et s'éblouit par l'éclat de sa lumière, il s'enorgueillit d'abord, se révolta ensuite, et entraîna dans sa rébellion la plupart des génies de son ordre. Les *ischims* s'attachèrent trop aux objets matériels ; ils oublièrent dans la jouissance des plaisirs

p171

créés la souveraine félicité des esprits. Les premiers s'élevèrent trop par *vanité* ; les autres s'abaissèrent trop par *volupté*.

Alors une grande révolution arriva dans les cieux ; la sphère des cherubins devint un chaos ténébreux où ces intelligences malheureuses déplorent sans consolation la félicité qu'elles ont perdue. Les *ischims* moins coupables, parcequ'ils n'avoient péché que par faiblesse, furent condamnés par le tout-puissant à animer des corps mortels. Dieu permit qu'ils tombassent dans une espèce de léthargie, pour oublier leur ancien état. La terre qu'ils habitoient, changea de forme ; elle ne fut plus

p172

un lieu de délices, mais un exil

pénible, où le combat continuel  
des élémens assujettit les hommes  
aux maladies et à la mort. Voilà  
le sens caché du grand législateur  
des hébreux, quand il parle  
du paradis terrestre, et de  
la chute de nos premiers peres.  
Adam ne représente pas un seul  
homme, mais toute l' espece humaine.  
Chaque nation a ses allégories,  
nous avons aussi les nôtres :  
ceux qui s' arrêtent à la lettre, en  
sont blessés, et trouvent dans nos  
livres des expressions qui paroissent  
trop humaniser la divinité ; mais  
le vrai sage en pénètre le sens profond,  
et y découvre les mysteres de  
la plus haute sagesse.  
Les ames détachées de leur origine

p173

n' eurent plus entr' elles un  
principe d' union fixe ; l' ordre de  
la génération, les besoins mutuels,  
et l' amour propre, devinrent ici  
bas les seuls liens de notre société  
passagere, et prirent la place de la  
justice, de l' amitié et de l' amour  
de l' ordre, qui réunissent les esprits  
celestes.  
Il arriva plusieurs autres changemens  
dans ce séjour mortel,  
changemens conformes à l' état  
des ames qui souffrent, qui méritent  
de souffrir, et qui doivent  
être guéries par leurs souffrances.  
Enfin le grand prophete que  
nous appellons *le messie* , viendra  
rétablir l' ordre dans l' univers :  
c' est lui qui est le chef et le conducteur  
de toutes les intelligences :

p174

il est le premier né de toutes  
les créatures ; la divinité s' est unie  
à lui d' une maniere intime dès le  
commencement des temps ; c' est

lui qui venoit entretenir nos premiers  
peres sous une forme humaine ;  
c' est lui qui apparut sur la  
montagne sainte à notre législateur ;  
c' est lui qui a parlé aux prophetes  
sous une figure visible ; c' est  
lui qu' on appelle par-tout *le désiré  
des nations* , parcequ' il leur a  
été connu quoiqu' imparfaitement  
par une tradition antique dont  
elles ignorent l' origine ; c' est lui  
enfin qui viendra triomphant sur  
les nues pour rétablir l' univers  
dans sa splendeur et sa félicité primitive.  
Voilà le plan general de la providence :

p175

le fondement de toute  
la loi, et de toutes les propheties,  
est l' idée d' une *nature pure* dès son  
origine, d' une *nature corrompue* par  
le péché, et d' une *nature* qui doit  
être *renouvelée* un jour. Ces trois  
grandes vérités nous sont dépeintes  
dans nos livres sacrés sous plusieurs  
images différentes. La captivité  
des israelites dans l' égypte,  
leur voyage par le désert, et leur  
arrivée dans la terre de promission,  
nous représentent la chute  
des ames, les peines qu' elles souffrent  
pendant cette vie mortelle, et  
leur retour dans la patrie celeste.  
Cyrus transporté, et presque  
hors de lui, n' osoit interrompre le  
philosophe : voyant enfin qu' il ne  
parloit plus, vous me donnez, *lui*

p176

*dit-il*, une plus haute idée de la  
nature divine que les philosophes  
des autres nations : ils ne m' avoient  
représenté le premier principe que  
comme une souveraine intelligence  
qui a débrouillé le cahos d' une  
matiere éternelle ; mais vous m' apprenez  
que *celui qui est* , a non seulement

arrangé cette matiere, mais  
qui l' a produite, qu' il lui a donné  
l' *être* comme le *mouvement* , et  
qu' il a rempli son immensité de  
nouvelles *substances* aussi-bien que  
de nouvelles *formes* . Vous ne me  
faites voir dans l' univers qu' une  
seule divinité suprême, qui donne  
l' existence, la raison, et la vie à  
tous les êtres : voilà le dieu d' Israel  
si supérieur à ceux de tous les  
autres peuples.

p177

Je vois de plus que votre theologie  
est parfaitement conforme à  
la doctrine des perses, des égyptiens,  
et des grecs sur les trois  
états du monde.

Zoroastre instruit des sciences  
des gymnosophistes, m' a parlé du  
premier empire d' *Oromaze* avant  
la revolte d' *Arimane* , comme d' un  
état où les esprits étoient heureux  
et parfaits : en égypte la religion  
d' Hermès nous représente le règne  
d' *Osiris* , avant que le monstre  
*Typhon* eût percé l' oeuf du monde,  
comme un état exempt de malheurs  
et de passions : Orphée a chanté  
le siecle d' or, comme un état de  
simplicité et d' innocence ; chaque  
nation forme une idée de ce  
monde primitif selon son génie ;

p178

les mages tous astronomes l' ont  
placé dans les astres ; les égyptiens  
tous philosophes en ont fait une  
république de sages ; les grecs  
qui aiment les images champêtres,  
l' ont dépeint comme un séjour de  
bergers.

Je remarque encore que les sybilles  
ont annoncé l' avenement  
d' un heros qui doit descendre du  
ciel pour ramener Astrée sur la

terre ; les perses l' appellent *Mythras* ,  
les égyptiens *Orus* , les grecs  
*Jupiter* conducteur et sauveur : ils  
different, il est vrai, dans leurs  
peintures ; mais tous conviennent  
des mêmes vérités : tous sentent  
que l' homme n' est plus ce qu' il  
étoit, et qu' un jour il prendra une  
forme plus parfaite : le mal a commencé,

p179

le mal finira : Dieu ne peut  
pas souffrir une tache éternelle  
dans son ouvrage ; voilà le triomphe  
de la lumiere sur les ténèbres ;  
voilà le tems fixé par le destin, pour  
la destruction totale de *Typhon* ,  
d' *Arimane* et de *Pluton infernal* :  
voilà le periode prescrit dans toutes  
les religions pour rétablir le  
régne d' *Oromaze* , d' *Osiris* , et de  
*Saturne* .  
Cependant, *continua Cyrus*, il se  
presente ici une grande difficulté  
que nul philosophe n' a pû me résoudre.  
Je ne conçois pas comment  
le mal a pû arriver sous le gouvernement  
d' un dieu bon, sage, et  
puissant ; s' il est sage, il a dû le prévoir ;  
s' il est puissant, il a pû l' empêcher ;  
s' il est bon, il a dû le prévenir.

p180

Montrez-moi de quoi justifier  
la sagesse éternelle : pourquoi  
Dieu a-t-il créé des êtres  
intelligens capables du mal ? Pourquoi  
leur a-t-il fait un don si funeste ?  
La liberté, *répond Eleazar*, est  
une suite nécessaire de notre nature  
raisonnable. être libre, c' est  
pouvoir choisir ; choisir, c' est préférer.  
Tout être capable de raisonner  
et de comparer, peut préférer  
et par conséquent choisir.  
Voilà la différence essentielle entre  
les corps et les esprits ; les uns sont

transportés nécessairement par-tout  
où la force mouvante les  
pousse, les autres ne se laissent  
mouvoir que par la raison qui les  
éclaire. Dieu ne pouvoit pas nous

p181

donner l' intelligence, sans nous  
donner la liberté.  
Ne pouvoit-il pas, *reprit Cyrus*,  
nous empêcher d' abuser de notre  
liberté, en nous découvrant la vérité  
avec une évidence si parfaite,  
qu' il nous eût été impossible de  
nous méprendre ? Quand le bien  
suprême se montre avec son attrait  
infini, il ravit tout l' amour  
de la volonté : il fait disparaître  
tout autre bien, comme le grand  
jour dissipe les ombres de la nuit.  
La lumière la plus pure, *réplique*  
*Eleazar*, n' éclaire point, quand on  
ne veut pas voir ; or toute intelligence  
finie peut détourner ses  
yeux de la vérité. Je vous ai déjà  
dit que les esprits ne peuvent pas  
contempler sans cesse la splendeur

p182

de l' essence divine ; ils sont de  
tems en tems obligés de se voiler  
les yeux : c' est alors que l' amour  
propre peut les séduire, et leur  
faire prendre un bien apparent  
pour un bien réel. Ce faux bien  
peut les éblouir, et les distraire du  
bien véritable. L' amour de nous-mêmes  
est inséparable de notre  
nature. Dieu en s' aimant, aime  
essentiellement l' ordre, parcequ' il  
est l' ordre lui-même ; mais la créature  
peut s' aimer sans aimer l' ordre ;  
par-là tout esprit créé est nécessairement  
et essentiellement faillible.  
Demander pourquoi Dieu a  
fait des intelligences faillibles, c' est  
demander pourquoi il les a fait finies,

c' est demander pourquoi il  
n' a pas créé des dieux aussi parfaits

p183

que lui-même, c' est vouloir  
l' impossible.  
Dieu ne peut-il pas, *dit enfin*  
*Cyrus*, employer sa toute-puissance  
pour forcer des intelligences  
libres à voir et à goûter la vérité ?  
Sous l' empire de Dieu même,  
*répond Eleazar*, le *despotisme* et la  
*liberté* , sont incompatibles : le  
goût, la volonté et l' amour, ne se  
forcent point. Dieu fait tout ce  
qu' il veut dans le ciel et sur la  
terre ; mais il ne veut pas employer  
sa puissance absolue, pour détruire  
la nature libre des intelligences :  
s' il le faisoit, elles n' agiroient plus  
par choix, mais par force ; elles  
obéiroient, mais elles n' aimeroient  
pas : or Dieu veut être aimé ; voilà  
le seul culte digne de lui : il ne

p184

le demande pas pour son propre  
avantage, mais pour le bien de ses  
créatures : il veut qu' elles soient  
heureuses, et qu' elles contribuent à  
leur bonheur ; qu' elles soient heureuses  
par amour, et par un amour  
de pur choix ; c' est ainsi que leur  
mérite augmente leur félicité.  
Je commence à vous entendre,  
*dit Cyrus* ; le mal moral ne vient  
point de l' être souverainement  
bon, sage et puissant, qui ne peut  
pas manquer à sa créature, mais  
de la foiblesse inséparable de notre  
nature bornée, qui peut se tromper  
et s' égarer. Expliquez-moi à présent  
quelle est la cause du mal  
physique. La bonté infinie de Dieu  
n' auroit-elle pas pû ramener à l' ordre  
ses créatures criminelles, sans

p185

les faire souffrir ? Un bon pere auroit  
tort de se servir de punitions,  
s' il pouvoit gagner ses enfans par  
la douceur.

Je vous ai déjà dit, *répondit*  
*Eleazar*, que nous sommes capables  
d' un double bonheur : si Dieu  
nous continuoit après notre revolte,  
la pleine jouissance des plaisirs  
créés, nous n' aspirerions plus à l' union  
avec le créateur ; nous nous  
contenterions d' une félicité inférieure,  
sans chercher la suprême  
beatitude de notre nature. Le seul  
moyen d' empêcher à jamais des  
êtres libres de retomber dans le désordre,  
est de leur faire sentir pour  
un temps les funestes suites de leur  
égarement. Dieu doit à sa justice la  
punition des coupables, pour ne pas

p186

autoriser le crime ; mais il la doit  
aussi à sa bonté, pour corriger les  
criminels. *le mal physique* est nécessaire  
pour guérir *le mal moral* , et  
*la souffrance* est l' unique remede *du*  
*péché* .

Je vous comprends, *dit Cyrus*,  
Dieu ne pouvoit pas priver les esprits  
de liberté sans les priver d' intelligence,  
ni les empêcher d' être  
faillibles sans les rendre infinis, ni  
les rétablir après leur chute que  
par des peines expiatrices, sans  
blesser sa justice et sa bonté. Exempt  
de toutes sortes de passions, il n' a  
ni colere ni vengeance : il ne châtie  
que pour corriger : il ne punit  
que pour guérir.

Oui, *répond Eleazar*, tous souffriront  
plus ou moins, selon qu' ils

p187



se sont plus ou moins égarés : ceux qui ne se sont jamais éloignés de leur devoir, surpasseront à jamais les autres en connoissance et en bonheur ; ceux qui tarderont à revenir de l'égarement, seront toujours inférieurs en perfection et en félicité. La réunion des esprits à leur premier principe, ressemble au mouvement des corps vers leur centre ; plus ils en approchent, plus leur rapidité augmente. Voilà l'ordre établi par la sagesse éternelle ; voilà la loi immuable de la justice distributive, dont Dieu ne peut se dispenser sans manquer essentiellement à lui-même, sans autoriser la révolte, sans exposer tous les êtres finis et faillibles à troubler l'harmonie universelle.

p188

La conduite de Dieu ne nous choque que parceque nous sommes finis et mortels : élevons-nous au-dessus de ce lieu d'exil ; parcourons toutes les régions celestes, nous ne verrons le désordre et le mal que dans ce coin de l'univers. La terre n'est qu'un atome en comparaison de l'immensité ; tous les siècles ne sont qu'un moment par rapport à l'éternité : ces deux *infiniment petits* disparaîtront un jour ; encore un moment, et le mal ne sera plus ; mais notre esprit borné et notre amour propre, nous grossissent les objets, et nous font regarder comme grand ce point qui entr'ouvre les deux éternités. Voilà, *continua Eleazar*, tout ce que l'esprit de l'homme peut imaginer,

p189

pour rendre intelligibles les voyes de Dieu : c'est ainsi que nous confondons la raison par la

raison même ; c' est par ces principes  
que nos docteurs imposent silence  
aux philosophes des nations  
qui blasphement contre la sagesse  
souveraine, à cause des maux et des  
crimes que nous voyons ici-bas.  
Au reste, notre religion ne consiste  
pas dans ces speculations, elle  
est moins un système philosophique  
qu' un établissement surnaturel,  
Daniel vous en instruira ; il est  
aujourd' hui le prophete du très-haut :  
l' éternel lui montre quelquefois  
l' avenir comme present, et  
lui prête sa puissance pour operer  
des prodiges ; il doit revenir bien-tôt  
à Babylone, il vous fera voir

p190

les oracles contenus dans nos livres  
sacrés, et vous apprendra les  
desseins de Dieu sur vous.  
C' est ainsi qu' Eleazar instruisit  
Cyrus : le philosophe hébreu fatiguoit  
en vain son esprit pour approfondir  
les mysteres impénétrables  
de la sagesse divine ; ce qu' il y  
avoit de défectueux dans ses opinions,  
fut bien-tôt redressé par les  
instructions plus simples et plus sublimes  
de Daniel, qui revint à Babylone  
peu de jours après.  
C' étoit le tems marqué par les  
prophetes pour la délivrance de  
Nabucodonosor ; sa frénésie cessa,  
et la raison lui fut rendue. Avant  
que de rentrer dans sa capitale, il  
voulut rendre un hommage public  
au dieu d' Israel dans le même lieu

p191

où il avoit fait éclater son impiété.  
Il ordonna à Daniel d' assembler  
les princes, les magistrats, les gouverneurs  
des provinces, tous les  
grands de Babylone, et de les conduire  
dans les plaines de Dura où

il avoit fait élever quelques années  
auparavant la fameuse statue d' or.  
Revêtu de sa robe imperiale, il  
monte sur une éminence, d' où il  
pouvoit être vû de tout le peuple ;  
il n' avoit plus rien de feroce,  
ni de sauvage ; malgré l' état affreux  
où l' avoient réduit ses souffrances,  
on découvroit sur son visage  
un air tranquille et majestueux :  
il se tourne vers l' orient, il ôte  
son diadême, et se prosterne le visage  
contre terre. Après avoir adoré  
l' éternel pendant quelque temps

p192

dans un profond silence, il se leve,  
et parle ainsi : peuples assemblés de  
toutes les nations, c' est ici que vous  
avez vû autrefois les marques éclatantes  
de mon orgueil insensé ; c' est  
ici que je voulus usurper les droits  
de la divinité, et vous forcer d' adorer  
l' ouvrage de mes mains :  
pour punir cet excès d' irreligion,  
le très-haut m' a condamné à  
brouter l' herbe avec les animaux  
pendant sept années entieres ; les  
temps sont accomplis : j' ai levé mes  
yeux vers le ciel, j' ai reconnu la  
puissance du dieu d' Israel ; le sens,  
et l' esprit me sont rendus. *vo*  
*tre dieu*, continua-t-il en se tournant  
vers Daniel, *est véritablement le*  
*dieu des dieux, et le seigneur des*  
*rois : tous les habitans de l' univers*

p193

*sont devant lui comme un néant :*  
*il fait tout ce qu' il lui plaît dans*  
*le ciel et sur la terre : sa sagesse*  
*égale sa puissance, et toutes ses*  
*voyes sont pleines de justice : il humilie*  
*les superbes quand il veut,*  
*et releve ceux qu' il avoit humiliés.*  
*apprenez, princes ; apprenez,*  
*peuples ; apprenez tous, à rendre*

*hommage à sa grandeur, et à sa gloire.*

à ces mots l'assemblée poussa des cris de joye, et remplit l'air d'acclamations en l'honneur du dieu d'Israel : Nabucodonosor fut reconduit avec pompe à sa capitale, et reprit le gouvernement de son royaume ; il éleva Daniel aux plus grandes dignités, et les juifs furent honorés des premières charges

p194

dans toutes les provinces de son empire.

Peu de jours après Amytis presenta Cyrus à Nabucodonosor : le roy des assyriens reçut le jeune prince avec tendresse, et l'écoula favorablement.

Cependant les grands de Babylone qui entroient dans le conseil du roy, représenterent vivement qu'il seroit dangereux d'irriter la cour d'Ecbatane dans un tems où les forces de l'état avoient été très-diminuées par les troubles survenus pendant la maladie du roy ; que la bonne politique demandoit qu'on fomentât les discordes des medes et des perses, afin que ces deux ennemis pussent s'affoiblir mutuellement ; et qu'enfin le roy

p195

pourroit profiter de leur division pour étendre ses conquêtes.

Nabucodonosor revenu de ces fausses maximes par les malheurs qu'il avoit éprouvés, ne se livra point aux projets ambitieux de ses ministres : Cyrus profita de ces dispositions pour faire connoître au roy les avantages qu'il trouveroit dans une alliance avec Cambyse : il fit sentir à Nabucodonosor que les medes étoient

les seuls rivaux de sa puissance en orient ; qu' il étoit de son intérêt de ne pas laisser accabler les perses, mais plutôt de s' en faire des amis qui serviroient de barriere à son empire contre les entreprises de Cyaxare, et qu' enfin la Perfide par sa situation étoit un pays très-propre

p196

à faire passer les babyloniens dans la Medie, en cas que ce prince ambitieux voulût les attaquer. Le prince de Perse parla dans les assemblées publiques et particulieres avec tant d' éloquence et de force ; il montra pendant le cours de cette négociation qui dura plusieurs mois, tant de candeur et de bonne foi ; il ménagea les grands avec tant de délicatesse et de prudence, qu' il gagna tous les esprits ; l' alliance fut jurée d' une maniere solennelle, et Nabucodonosor y demeura fidèle tout le reste de sa vie. Cyrus impatient de voir les livres sacrés des juifs qui contenoient des oracles sur sa grandeur future, entretenoit tous les jours

p197

Daniel : le prophete de son côté ne cherchoit qu' à instruire le jeune prince de la religion des hébreux ; Daniel ouvrit enfin les livres d' Isaïe qui avoit annoncé Cyrus par son propre nom, cent cinquante ans avant sa naissance, comme un prince que Dieu destinoit à être le conquerant de l' Asie, et le liberateur de son peuple. Cyrus fut saisi d' étonnement et de respect, en voyant une prédiction si claire et si circonstanciée ; chose inconnue chez les autres peuples, où les oracles

sont toujours obscurs et équivoques.  
Eleazar, *dit-il au prophete*, m' a  
déjà montré que les grands principes  
de votre theologie sur les trois

p198

états du monde, s' accordent avec  
ceux des autres nations : il m' a  
donné l' idée d' un dieu créateur  
que je n' ai point trouvée chez les  
autres philosophes : il a levé toutes  
mes difficultés sur l' origine du mal  
par la nature libre des esprits : il  
ferme la bouche à l' impiété par  
ses raisonnemens sublimes sur la  
*préexistence* des ames, sur leur *chûte*  
volontaire, et sur leur *réparation*  
finale ; mais il ne m' a point parlé  
de l' établissement surnaturel de  
votre religion. Je vous conjure  
par le dieu que vous adorez, de  
répondre à mes questions : votre  
tradition a-t-elle la même source  
que celle des autres peuples ? Vous  
a-t-elle été transmise par un canal  
plus sûr ? Votre législateur étoit-il

p199

un simple philisophe, ou un  
homme divin ?  
Je sçai, *répond Daniel*, tous les  
efforts qu' ont fait nos docteurs  
pour accommoder la religion au  
goût des sages de la terre ; mais  
ils s' égarent, et se perdent dans  
une foule d' opinions incertaines ;  
il y a toujours quelque endroit  
par où la vérité leur échappe. Nos  
pensées sont foibles, et nos  
conjectures trompeuses ; le corps  
appesantit l' ame, et cette demeure  
terrestre abbat l' esprit qui veut  
s' élever trop haut.  
Le desir de tout pénétrer, de  
tout expliquer, et de tout ajuster  
à nos idées imparfaites, est la plus  
dangereuse maladie de l' esprit humain ;

le plus sublime effort de notre

p200

foible raison, est de se taire devant la raison souveraine. Laissons à Dieu le soin de justifier un jour les voyes incomprehensibles de sa providence ; notre orgueil et notre impatience font que nous ne voulons pas attendre ce dénouement ; nous voulons devancer la lumiere, et nous la perdons de vûe.

Oubliez donc toutes les speculations subtiles des philisophes ; je veux vous parler un langage plus simple et plus certain : je ne vous proposerai que des faits palpables, dont les yeux, les oreilles, et tous les sens de l' homme sont juges.

Vous avez appris par la doctrine universelle de toutes les nations,

p201

que la nature humaine est déchûe de la pureté de son origine : en cessant d' être juste, elle cessa d' être immortelle ; les souffrances succederent au crime, et les hommes furent condamnés à un état malheureux, pour les faire soupirer sans cesse après une meilleure vie.

Pendant les premiers tems qui ont suivi cette chûte, la religion n' étoit point écrite ; sa morale se trouvoit dans la raison même, et la tradition des anciens transmettoit à la postérité la connoissance des mysteres : il étoit alors aisé de conserver cette tradition dans sa pureté, parceque les mortels vivoient plusieurs siecles.

Les connoissances sublimes de

p202

ces premiers hommes n' ayant servi qu' à les rendre plus criminels, toute la race humaine fut détruite hors la seule famille de Noé, afin d' arrêter le cours de l' impiété, et la multiplication des vices ; les cataractes du ciel s' ouvrirent, les eaux sortirent des abymes, et produisirent un déluge universel dont il reste encore quelques vestiges dans la tradition de presque toutes les nations. La première constitution de l' univers changée d' abord par la chute de l' homme, fut affoiblie de nouveau par cette inondation ; les suc de la terre furent altérés, les herbes et les fruits n' eurent plus leur première force ; l' air chargé d' une humidité excessive fortifia les principes de la corruption, et

p203

la vie des hommes fut abrégée. Les descendants de Noé s' étant répandus par toutes les régions de la terre, oublièrent bien-tôt cet effet terrible de la colère de Dieu, et se livrèrent à toute sorte de crimes. Ce fut alors que l' éternel voulut se choisir un peuple, pour être le dépositaire de la religion, de la morale, et de toutes les vérités divines, afin d' empêcher qu' elles ne fussent dégradées et perdues par l' imagination, les passions, et les vains raisonnemens des hommes. Abraham mérita par sa foi et par son obéissance d' être le chef et le père de ce peuple heureux ; Dieu lui promit que sa postérité

p204

seroit multipliée comme les étoiles



du ciel, qu' elle posséderoit un  
jour la terre de Chanaan, et que  
le désiré des nations en naîtroit  
dans la plénitude des temps.  
La famille naissante de ce patriarche  
foible dans ses commencemens,  
descend en égypte, s' y  
accroît, et devient esclave : épurée  
pendant quatre siecles par toute  
sorte de malheurs, Dieu suscite enfin  
Moïse pour la délivrer.  
Le très-haut après avoir éclairé  
notre libérateur par les lumieres  
les plus pures, lui prête sa  
toute-puissance pour prouver sa mission  
divine par les merveilles les  
plus éclatantes ; la nature entiere  
est changée et dérangée à tout  
moment.

p205

Le superbe roy d' égypte refuse  
d' obéir aux ordres du tout-puissant ;  
Moïse remplit sa cour de signes  
effrayans de la vengeance celeste ;  
les rivieres se changent en  
fleuves de sang ; une foule d' insectes  
venimeux porte les maladies  
et la mort sur les plantes, les  
animaux, et les hommes ; le tonnerre  
mêlé d' une pluye de grêle répand  
par-tout ses exhalaisons pestiferées ;  
une obscurité profonde qui  
succede aux éclairs, efface pendant  
trois jours entiers les lumieres du  
ciel ; un ange exterminateur détruit  
dans une seule nuit tous les  
premiers nés de l' égypte.  
Le peuple de Dieu sort enfin de  
son exil, pharaon le poursuit avec  
une armée formidable ; une colonne

p206

de feu nous éclaire pendant  
la nuit, et un nuage épais  
couvre notre marche pendant le  
jour. Moïse parle, la mer se sépare

en deux, nos peres la traversent  
à pied sec ; soudain les vagues  
impétueuses se réunissent avec fureur  
pour abîmer la nation infidèle.  
Les israelites errent pendant  
quarante ans dans le désert, où ils  
éprouvent la faim, la soif, l' intemperie  
des élemens : ils murmurent  
contre Dieu ; Moïse parle de  
nouveau : une nourriture miraculeuse  
descend du ciel ; des rochers  
arides deviennent des fontaines  
d' eau vive ; la terre s' entr' ouvre,  
et engloutit ceux qui refusent de  
croire, sans voir l' accomplissement  
des promesses.

p207

C' est dans ce désert affreux que  
Dieu publie lui-même sa loi sainte,  
et qu' il dicte tous les rites et  
les statuts de notre religion : il  
appelle notre conducteur sur le  
sommet du Sinaï ; la montagne  
s' ébranle ; l' éternel fait entendre  
sa voix au milieu des tonnerres et  
des éclairs ; il déploie son pouvoir  
redoutable pour frapper des  
esprits moins sensibles à l' amour  
qu' à la crainte.  
Cependant la bonté de Dieu  
n' éclatte pas avec moins de majesté  
que sa puissance : celui que  
les cieux et la terre ne peuvent  
contenir, veut habiter d' une maniere  
sensible parmi les enfans d' Israel,  
et diriger lui-même tous leurs  
pas. Un temple mobile s' éleve par

p208

son ordre ; l' arche d' alliance est  
construite ; l' autel est sanctifié par  
la presence de la gloire du très-haut ;  
les rayons d' une lumiere  
celeste environnent le tabernacle,  
et du milieu des chérubins le seigneur  
gouverne son peuple, et lui

fait connoître à tout moment ses  
volontés.  
Moïse écrit par l'ordre de Dieu  
même notre loi, et notre histoire,  
preuves éternelles de la bonté souveraine,  
et de notre ingratitude ;  
il met ce livre peu avant sa mort  
entre les mains de tout le peuple ;  
il falloit le consulter à chaque instant  
pour connoître non seulement la religion,  
mais aussi les loix  
politiques ; chaque hebreu  
est obligé de le lire une fois par

p209

an, et de le transcrire au moins  
une fois pendant sa vie : on ne  
pouvoit alterer, ni corrompre ces  
annales sacrées, sans que l'imposture  
fût découverte et punie  
comme un crime de leze majesté  
divine, et comme un attentat contre  
l'autorité civile.  
Moïse meurt ; nos peres sortent  
du desert. La nature obéit à  
la voix de Josué notre nouveau  
conducteur, les fleuves remontent  
vers leur source, le soleil  
suspend son cours ; les murs des  
plus fortes villes s'écroulent à  
l'approche de l'arche, les idoles  
se brisent à son aspect ; les nations  
les plus belliqueuses sont dispersées devant  
les armes triomphantes  
des hebreux, qui se rendent

p210

enfin maîtres de la terre promise.  
à peine ce peuple ingrat et leger  
est-il établi dans ce pays de  
délices, qu'il s'ennuye de l'empire  
de Dieu, et veut être gouverné  
comme les autres nations. L'éternel  
lui accorde un roy dans  
sa colere ; le premier de nos monarques  
est rejeté pour sa desobéissance ;  
David regne selon le

coeur de Dieu, il étend ses conquêtes,  
et le trône est affermi  
dans sa maison ; mais il n' est permis  
qu' à Salomon son fils, le plus  
sage et le plus pacifique de nos  
princes, d' élever un temple superbe  
à Jerusalem. Le dieu de  
paix fixe son séjour sur la montagne  
de Sion ; le miracle de l' arche

p211

se perpetue ; la majesté divine  
remplit le lieu saint ; et du  
sanctuaire redoutable on entend  
tous les jours des oracles qui  
répondent à la voix du pontife.  
Pour rappeler à tout moment  
la memoire de tant de prodiges,  
et pour en démontrer la verité à  
tous les siecles futurs, Moyse,  
Josué, nos juges et nos monarques,  
établissent des fêtes solemnelles,  
et des cérémonies augustes : une  
nation entiere concourt  
hautement, universellement,  
successivement à rendre témoignage  
à ces miracles par des monumens  
continués de generation en  
generation.  
Tandis que les israélites demeurent  
fidèles, le dieu des armées

p212

les protege et les rend invincibles  
selon ses promesses ; mais aussi-tôt  
qu' ils se laissent corrompre, il les  
livre en proye à leurs ennemis ; il  
les châtie cependant en pere, sans  
les abandonner entierement : dans  
chaque siecle il suscite des prophètes  
qui nous menacent, nous éclairent,  
et nous corrigent : ces sages separés  
de tous les plaisirs  
terrestres, s' unissent à la verité  
suprême ; les yeux de l' ame fermés  
depuis l' origine du mal s' ouvrent  
dans ces hommes divins, pour

penetrer dans les conseils de la providence, et pour en connoître les secrets.

Les jugemens de dieu éclatent plusieurs fois sur les hebreux indociles, et plusieurs fois la nation

p213

choisie ramenée par les prophetes, reconnoît le dieu de ses peres : elle cede enfin au malheureux penchant qu' ont tous les mortels de corporaliser la divinité, et de se former un dieu semblable à leurs passions. Le très-haut fidèle dans ses menaces comme dans ses promesses, nous a soumis depuis plusieurs années au joug de Nabucodonosor, nous errons vagabonds, captifs et éplorés sur les rives de l' Euphrate. Dieu s' étant servi de ce conquerant pour accomplir ses desseins éternels, l' a humilié et terrassé dans sa colere ; vous avez vû sa punition et sa délivrance : cependant la mesure de la justice divine n' est pas encore remplie sur la race

p214

d' Abraham : c' est vous, ô Cyrus, qui êtes destiné par le tout-puissant pour être son liberateur. Jerusalem se repeuplera, la maison du seigneur sera rebâtie, et la gloire de ce nouveau temple qui doit être honoré un jour de la presence du messie, surpassera de beaucoup la magnificence du premier. Quel est donc, *dit alors Cyrus*, le dessein de cette loi, dictée par Dieu même avec tant de pompe, conservée par vos peres avec tant de soins, et renouvelée par vos prophetes au milieu de tant de prodiges ? En quoi differe-t-elle de la religion des autres peuples ?

Le dessein de la loi et des prophetes,  
*reprit Daniel*, de nos cérémonies,  
de notre culte, de nos

p215

sacrifices, est de montrer que toutes  
les creatures étoient pures dès  
leur origine ; que tous les hommes  
naissent à present malades,  
corrompus, ignorans jusqu' à ne  
pas connoître leur maladie ; que  
la nature humaine ne peut être  
rétablie dans sa perfection que par  
l'avenement du messie.

Ces trois idées dont les traces  
se remarquent dans toutes les  
religions, ont été transmises de  
sielec en sielec depuis le déluge  
jusqu' à nous ; Noé les enseigna à ses  
enfans, dont la posterité les répandit  
par toute la terre ; mais  
en passant de bouche en bouche,  
elles ont été altérées et obscurcies  
par l' imagination des poètes,  
par la superstition des prêtres, et

p216

par le génie different de chaque  
peuple. On en voit des vestiges  
plus marqués parmi les orientaux  
et les égyptiens, parcequ' Abraham  
a été celebre dans l' Asie, et  
que le peuple de Dieu a été longtemps  
captif sur les bords du Nil :

mais ces verités antiques n' ont été  
conservées pures et sans mélange  
que dans les oracles écrits par  
notre législateur, par nos historiens  
et par nos prophetes.

Ce n' est pas tout ; il y a un mystere  
propre à notre religion seule,  
dont je ne vous parlerois point, ô  
Cyrus, si vous n' étiez pas l' *oint*  
*du très-haut* , et son serviteur  
choisi pour la délivrance de son  
peuple.

Les propheties annoncent deux

p217

avenemens du messie, l' un dans la  
souffrance, l' autre dans la gloire.  
Le grand Emmanuel paroîtra  
sur la terre dans un état d' *abaissement* ,  
plusieurs siecles avant que  
de paroître sur les nues dans l' éclat  
de son *trionphe* . Il expiera le  
crime par son sacrifice, avant que  
de rétablir l' univers dans sa premiere  
splendeur.  
Dieu n' a pas besoin d' une victime sanglante  
pour appaiser sa colere ;  
mais il blesseroit sa justice s' il  
pardonnoit au criminel sans montrer  
son horreur pour le crime :  
c' est pour concilier la justice  
divine avec sa clemence que le messie  
viendra. L' homme dieu descendra  
sur la terre pour faire voir  
par ses souffrances l' opposition

p218

infinie de l' éternel au renversement  
de l' ordre.  
Je vois de loin ce jour qui fera  
la joye des anges, et la consolation des  
justes : toutes les puissances  
celestes seront presentes  
à ce mystere, et en adoreront  
la profondeur ; les mortels n' en  
verront que l' écorce et le dehors.  
Les hebreux qui n' attendent  
qu' un messie triomphant ne comprendront  
point ce premier avenement ;  
les faux sages de toutes les  
nations qui ne jugent que par les  
apparences, blasphêmeront contre  
ce qu' ils ignorent : les justes  
même ne verront pendant cette  
vie que comme dans un énigme,  
la beauté, l' étendue et la necessité  
de ce grand sacrifice.

p219

Enfin le messie viendra dans sa gloire pour renouveler la face de l' univers : alors tous les esprits du ciel, de la terre et des enfers fléchiront le genou devant lui ; alors les propheties s' accompliront dans toute leur plénitude.

Le prince de Perse ébranlé par la force du discours de Daniel balançoit en lui-même ; il sentoit que toutes les lumieres de Zoroastre, d' Hermès, d' Orphée, de Pythagore, n' étoient que des traces imparfaites, et des rayons échappés de la tradition des hebreux : il n' avoit rencontré dans la Perse, dans l' égypte, dans la Grece, et chez les autres peuples, que des opinions obscures, incertaines et vagues ; il trouvoit chez

p220

les juifs des livres, des propheties, des prodiges dont on ne pouvoit contester l' autorité. Cependant il ne voyoit la verité qu' à travers un nuage, son esprit étoit éclairé, mais son coeur n' étoit pas encore touché ; il attendoit l' accomplissement des prédictions d' Isaïe.

Daniel connut les differens mouvemens qui l' agitoient, et lui dit :

ô Cyrus ! La religion n' est pas un système d' opinions philosophiques, ni une histoire merveilleuse d' événemens surnaturels, mais une science de sentiment que Dieu ne revele qu' aux ames pures : il faut qu' une puissance superieure à l' homme descende en vous, s' en empare, et vous enleve à vous-même :

p221

alors vous sentirez par le coeur ce que vous ne faites qu' entrevoir



à present par les foibles  
lumières de l' esprit. Ce temps n' est  
pas encore venu, mais il viendra  
un jour ; en attendant  
ce moment heureux, qu' il vous  
suffise de sçavoir que le dieu d' Israël  
vous aime, qu' il marchera devant vous, et  
qu' il accomplira par vous  
toutes ses volontés : hâtez-vous  
de justifier ses oracles,  
et retournez promptement  
en Perse où votre presence est  
necessaire.

Le jeune heros quitta bien-tôt  
Babylone ; l' année suivante  
Nabucodonosor mourut, et ses  
successeurs violerent l' alliance jurée

p222

entre les assyriens et les perses.  
Cyrus employa vingt années entieres  
à faire la guerre aux assyriens, et  
à leurs alliés : il conquit  
d' abord les lydiens, soumit  
les peuples de l' Asie mineure,  
rendit tributaires la Cappadoce,  
l' Armenie et l' Hyrcanie, et marcha  
ensuite vers la haute Asie. Après  
l' avoir réduite sous sa puissance, il  
s' avança vers Babylone, qui étoit  
la seule ville qui lui résistoit.  
Les differens peuples de l' orient  
voyant sa moderation au milieu  
des triomphes, s' empresserent  
à se soumettre à sa domination : il  
s' attira tous les coeurs par son  
humanité, et fit plus de conquêtes  
par sa douceur que par ses armes.  
Toujours invincible et toujours

p223

genereux, il ne subjuga les nations  
que pour travailler à leur bonheur,  
et n' employa jamais son autorité  
que pour faire fleurir la justice  
et les bonnes loix.  
La prise de Babylone le rendit

enfin maître de l' orient, depuis  
le fleuve Indus jusqu' à la Grece,  
et depuis la mer Caspienne jusqu' aux  
extrêmités de l' égypte.

Voyant alors l' entier accomplissement  
des oracles d' Isaïe, son  
coeur fut penetré des verités que  
Daniel lui avoit enseignées, tous  
les nuages se dissiperent, il reconnut  
hautement le dieu d' Israel, et  
délivra les hebreux de leur captivité  
par cet édit qu' il fit publier  
dans toute l' étendue de son vaste  
empire.

p224

Le seigneur le dieu du  
ciel m' a donné tous les royaumes  
de la terre, et m' a commandé  
de lui bâtir une maison  
dans la ville de Jerusalem  
qui est en Judée. ô vous  
qui êtes son peuple, que votre  
dieu soit avec vous : allez  
à Jerusalem, et rebâissez  
la maison du seigneur dieu  
d' Israel, lui seul est Dieu.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)